

## **Voici les livres sur la mythologie Anichinabe**

Mythes et Légendes Ojibwés :

[https://www.amazon.fr/dp/B0GYDXFY2?&linkCode=ll2&tag=mythscience-21&linkId=fe59c6b7461102ea4a4d9feb681d2949&ref\\_=as\\_li\\_ss\\_tl](https://www.amazon.fr/dp/B0GYDXFY2?&linkCode=ll2&tag=mythscience-21&linkId=fe59c6b7461102ea4a4d9feb681d2949&ref_=as_li_ss_tl)

Mythes et Légendes Odawa :

[https://www.amazon.fr/dp/B0GHHPGVLW?&linkCode=ll2&tag=mythscience-21&linkId=d28c3ee4bf070fcd9493dc95926810c6&ref\\_=as\\_li\\_ss\\_tl](https://www.amazon.fr/dp/B0GHHPGVLW?&linkCode=ll2&tag=mythscience-21&linkId=d28c3ee4bf070fcd9493dc95926810c6&ref_=as_li_ss_tl)

Mythes et Légendes Algonquiens :

[https://www.amazon.fr/dp/B0GGSHWFQT?&linkCode=ll2&tag=mythscience-21&linkId=9071d2106079caa073e0d90ce5ae605c&ref\\_=as\\_li\\_ss\\_tl](https://www.amazon.fr/dp/B0GGSHWFQT?&linkCode=ll2&tag=mythscience-21&linkId=9071d2106079caa073e0d90ce5ae605c&ref_=as_li_ss_tl)

Livres pour enfants Odawa :

[https://www.amazon.fr/dp/B0GJDLNW5M?&linkCode=ll2&tag=mythscience-21&linkId=cee7bce422d54725f81a250d2c0fc78e&ref\\_=as\\_li\\_ss\\_tl](https://www.amazon.fr/dp/B0GJDLNW5M?&linkCode=ll2&tag=mythscience-21&linkId=cee7bce422d54725f81a250d2c0fc78e&ref_=as_li_ss_tl)

Livres pour enfants Algonquiens :

[https://www.amazon.fr/dp/B0GFJV77K3?&linkCode=ll2&tag=mythscience-21&linkId=9acbb4bedcfc9738d0ffd240af9c14fc&ref\\_=as\\_li\\_ss\\_tl](https://www.amazon.fr/dp/B0GFJV77K3?&linkCode=ll2&tag=mythscience-21&linkId=9acbb4bedcfc9738d0ffd240af9c14fc&ref_=as_li_ss_tl)

# **Histoires Anishinabe**

## **Mythes et Légendes Ojibwés**

# Note pour les lecteurs

Les histoires que vous allez découvrir font partie du patrimoine oral des peuples ojibwés, également appelés Ojibwés, Chippewa aux États-Unis, ou encore Anishinaabe — terme qu'ils partagent avec leurs proches alliés odawa et potawatomi. Ces récits ont été transmis de génération en génération pendant des siècles, bien avant l'arrivée des Européens en Amérique du Nord.

Ces versions sont des traductions fidèles réalisées à partir de collectes ethnographiques historiques provenant de la collection <https://www.firstpeople.us/>, désormais répertoriées sur <https://mythslegendes.com/>, un site dédié à la préservation et à l'organisation rigoureuse des mythologies par peuples et époques, sans mélange ni confusion culturelle. Nous avons respecté l'intégrité des récits originaux sans édulcoration.

## Notre approche de traduction :

- Fidélité absolue au contenu original, incluant violence, mort et éléments difficiles
- Préservation du rythme narratif oral et des répétitions rituelles
- Respect des concepts spirituels dans leur complexité
- Vocabulaire contemporain élégant tout en maintenant l'authenticité culturelle

## Ce qui a été préservé :

- L'intégralité du contenu des récits, sans adoucissement
- Les enseignements moraux et spirituels
- Les noms traditionnels et leur signification
- L'étrangeté culturelle et les pratiques rituelles
- La réalité de la vie traditionnelle dans toute sa dureté

**À propos de l'origine des récits :** Tous les récits présentés ici appartiennent à la tradition orale ojibwée, même lorsqu'ils mentionnent d'autres nations autochtones ou partagent des motifs narratifs avec d'autres peuples algonquiens. Ces histoires ont été collectées auprès de conteurs ojibwés et reflètent leur vision du monde, leurs valeurs culturelles et leurs relations avec leurs voisins. La proximité linguistique et culturelle entre nations anishinaabe, particulièrement au sein du Conseil des Trois Feux, explique certaines similitudes thématiques avec les traditions odawa et potawatomi, mais chaque peuple a développé ses propres versions et interprétations.

**Une tradition vivante :** Ces histoires ne sont pas de simples artefacts du passé. Elles continuent d'être racontées aujourd'hui dans les communautés ojibwées et transmettent des valeurs essentielles : respect de la nature et de ses esprits, importance du partage et de la réciprocité, sagesse des aînés, courage face à l'adversité, vigilance morale, et responsabilité envers sa communauté. Elles offrent également des explications sur l'origine du monde, le comportement des animaux, et la place des humains dans l'ordre cosmique.

# Les Ojibwés (Anishinaabe)

## Identité, étymologie et territoire

Le nom « Ojibwé » (également orthographié Ojibway, Ojibwa, ou Chippewa dans les sources américaines) fait l'objet de plusieurs étymologies proposées. L'une des plus répandues le rattache à un terme algonquin signifiant « ceux dont les mocassins sont plissés », référence à une technique de couture distinctive. Une autre interprétation, moins documentée, évoque « ceux qui parlent d'une voix nasale ». Aucune étymologie ne fait consensus parmi les linguistes. Le terme « Chippewa », utilisé officiellement aux États-Unis dans de nombreux traités fédéraux, est une variante anglophone du même nom.

Les Ojibwés se désignent eux-mêmes Anishinaabe (au singulier) ou Anishinaabeg (au pluriel), terme signifiant approximativement « les êtres humains véritables » ou « les gens du lieu d'origine ». Ce terme identitaire est partagé avec leurs proches alliés du Conseil des Trois Feux — confédération politique, militaire et spirituelle unissant les Ojibwés, les Odawa et les Potawatomis. Dans cette alliance, chaque nation remplissait un rôle complémentaire : les Ojibwés étaient reconnus comme les « gardiens de la foi », les Odawa comme les « gardiens du commerce », et les Potawatomis comme les « gardiens du feu ».

Les Ojibwés constituent l'un des peuples autochtones les plus nombreux d'Amérique du Nord. Leur territoire traditionnel s'étend autour des Grands Lacs, du lac Supérieur au lac Huron, couvrant de vastes régions de l'Ontario, du Manitoba, de la Saskatchewan, du Minnesota, du Wisconsin, du Michigan et du Dakota du Nord. Cette implantation autour des Grands Lacs — l'un des plus grands systèmes d'eau douce du monde — a profondément structuré leur mode de vie, leur économie et leur cosmologie.

\*\*\*

## Langue

L'anishinaabemowin — la langue ojibwée — appartient à la famille algonquienne, l'une des familles linguistiques autochtones les plus étendues d'Amérique du Nord. C'est une langue polysynthétique et agglutinante : un seul mot peut exprimer ce qu'une phrase entière dirait en français ou en anglais, en combinant des racines, des préfixes et des suffixes en structures d'une grande complexité.

L'une de ses caractéristiques les plus fondamentales — et les plus révélatrices d'une vision du monde — est la distinction grammaticale entre les êtres animés et les êtres inanimés. Cette distinction ne recoupe pas celle entre le vivant et le non-vivant telle que nous la concevons en français : de nombreux éléments naturels considérés comme inanimés en français — certaines pierres, certains arbres, certains phénomènes météorologiques — sont traités grammaticalement comme animés en anishinaabemowin, car ils sont perçus comme dotés d'une présence, d'une volonté ou d'une puissance spirituelle propre.

L'anishinaabemowin est aujourd'hui une langue gravement menacée. Malgré des efforts de revitalisation menés par les communautés ojibwées au Canada et aux États-Unis — programmes d'immersion linguistique, enregistrements de locuteurs âgés, développement de matériaux pédagogiques —, le nombre de locuteurs courants reste faible et concentré parmi les générations les plus âgées. Cette fragilité est le résultat direct des politiques d'assimilation forcée du XIXe et du XXe siècle, qui ont interdit l'usage des langues autochtones dans les pensionnats et criminalisé leur transmission.

\*\*\*

## **Territoire traditionnel et organisation spatiale**

Le territoire traditionnel ojibwé couvre une superficie considérable, organisée autour du bassin des Grands Lacs. Le lac Supérieur — Gitchi-Gami, « la grande mer » — occupe une place centrale dans la géographie physique et spirituelle ojibwée. Ses rives, ses îles et ses baies constituent des espaces chargés de récits, de noms et de mémoire.

Les Ojibwés ont historiquement occupé des territoires de chasse et de pêche organisés selon des logiques saisonnières. En été, les familles et groupes se rassemblaient sur les rives des lacs et rivières pour pêcher, commercer et tenir des cérémonies. En hiver, elles se dispersaient en petits groupes familiaux dans les forêts intérieures pour chasser. Cette mobilité saisonnière n'était pas errance : elle correspondait à une connaissance précise et héréditaire du territoire, transmise oralement de génération en génération.

\*\*\*\*

## **Organisation sociale et clanique**

La société ojibwée est organisée en clans patrilineaires appelés doodem — terme à l'origine du mot français et anglais « totem ». Chaque individu naît membre du clan de son père et conserve cette appartenance toute sa vie. Le mariage entre membres d'un même clan est strictement interdit, les membres d'un même doodem étant considérés comme frères et sœurs symboliques.

Les clans principaux attestés incluent la Grue (Baswenaazhi), l'Aigle, l'Ours, le Castor, le Poisson-Chat et le Cerf, parmi d'autres. Chaque clan remplit des fonctions sociales spécifiques au sein de la communauté : la Grue et l'Aigle sont associés à la chefferie et à l'éloquence ; l'Ours, à la guérison et à la protection ; d'autres clans, à la diplomatie, à la guerre ou à la transmission des savoirs spirituels.

Le système clanique structure également l'hospitalité : un voyageur ojibwé arrivant dans une communauté inconnue cherchait d'abord les membres de son propre clan, qui avaient l'obligation de l'accueillir, de le nourrir et de le protéger comme un proche.

Le leadership traditionnel ojibwé reposait sur le consensus et la persuasion, non sur la contrainte. Les chefs civils — ogimaa — étaient reconnus pour leur sagesse, leur générosité et leur capacité oratoire. Leur autorité s'exerçait par l'exemple et le respect, jamais par la force. Les chefs de guerre — ogichidaa — n'avaient d'autorité que durant les expéditions militaires et redevaient des membres ordinaires de la communauté à leur retour.

\*\*\*

## **Spiritualité et croyances**

La spiritualité ojibwée repose sur la reconnaissance d'une présence spirituelle dans l'ensemble du monde vivant. Les manidoog — esprits ou puissances qui habitent chaque élément du monde — structurent les relations entre les humains, les animaux, les plantes, les eaux et les phénomènes naturels. Gitche Manido, le Grand Esprit ou Grand Mystère, représente la force créatrice suprême, source ultime de vie et de pouvoir.

Le tabac — asemaa — est la substance sacrée par excellence, utilisée pour communiquer avec les esprits. Brûler ou déposer du tabac accompagne toute prière, toute demande d'aide spirituelle ou tout acte de remerciement envers le monde.

Les rêves et les visions occupent une place centrale dans la vie spirituelle ojibwée. Ils sont considérés comme des communications des esprits ou des voyages de l'âme dans les royaumes spirituels. Les rêves significatifs sont pris au sérieux et souvent soumis à l'interprétation des aînés ou des guérisseurs.

**La quête de vision** constitue un rite de passage fondamental : le jeune adolescent jeûne seul dans un lieu isolé pendant plusieurs jours, priant pour qu'un esprit tutélaire se manifeste. Cet esprit — qui peut prendre forme animale, phénoménale ou anthropomorphe — communique des chants personnels, des instructions et des pouvoirs particuliers. La relation avec l'esprit tutélaire est strictement personnelle et confidentielle : la révéler risque d'en briser le lien.

**Le Midewiwin** — la Grande Loge de Médecine — constitue l'institution religieuse et médicale centrale des Ojibwés. Société initiatique organisée en degrés progressifs, elle transmet des savoirs ésotériques, des chants sacrés, des techniques de guérison et des récits cosmologiques. L'initiation requiert un apprentissage long, la mémorisation de chants et de récits, et le paiement de cadeaux substantiels aux initiateurs. Les cérémonies incluent jeûnes, purifications dans la hutte de sudation, et simulation de mort puis renaissance spirituelle.

Le Midewiwin préservait également l'histoire collective ojibwée encodée dans des rouleaux d'écorce de bouleau gravés de pictogrammes — documents exceptionnels transmis jalousement à travers les générations, racontant la migration ancestrale, l'origine des clans, les prophéties et les enseignements moraux.

**La hutte de sudation** — madoodiswan — servait de lieu de purification rituelle physique et spirituelle, utilisée avant les événements importants, pour la guérison des maladies, ou pour la purification périodique du corps et de l'esprit.

\*\*\*

## Figures mythologiques et récits

La tradition orale ojibwée est peuplée de figures dont les noms et les actes traversent l'ensemble des récits de ce recueil.

**Nanabozho** — également orthographié Nanabush, Wenabozho ou Waynaboozhoo selon les variantes dialectales et les collecteurs — est le trickster et héros culturel central de la mythologie ojibwée. Né d'une mère humaine et d'un père esprit, il est à la fois créateur, farceur, transformateur et enseignant. Ses exploits et ses échecs forment un cycle narratif qui n'a pas d'équivalent direct dans les traditions européennes : il enseigne autant par ses erreurs que par ses réussites, et son caractère imprévisible reflète la complexité du monde lui-même.

**Mishiginebig** — le Grand Serpent d'eau — est une entité puissante et dangereuse associée aux profondeurs des lacs et des rivières. Ennemi cosmique des Animikiig, les Êtres du Tonnerre, il incarne les forces des profondeurs aquatiques et apparaît dans de nombreux récits comme adversaire redoutable.

**Les Animikiig** — les Êtres du Tonnerre — sont des puissances célestes associées aux orages et à la foudre. Leur conflit cosmique avec Mishiginebig structure une partie importante de la cosmologie ojibwée.

**Le Windigo** est un être maléfique cannibale, figure de la famine, de la folie hivernale et de la transgression des limites humaines. Sa simple évocation dans les récits d'hiver porte une charge de terreur profondément ancrée dans l'expérience des hivers longs et impitoyables des Grands Lacs.

**Nokomis** — la Grand-Mère — est une figure protectrice associée à la Terre et à la Lune dans plusieurs récits. Elle incarne la sagesse des aînés et la continuité de la transmission.

\*\*\*

## Contexte historique et politique

À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, les Ojibwés entrent en contact avec les explorateurs et missionnaires français, puis avec les commerçants britanniques et hollandais. Partenaires actifs dans la traite des fourrures, ils maintiennent d'abord une position d'alliance et de négociation face aux puissances coloniales. Leur rôle dans le Conseil des Trois Feux leur confère un poids politique et militaire considérable dans la région des Grands Lacs.

Au XIXe siècle, la pression américaine et canadienne s'intensifie. Des traités successifs — négociés dans des conditions souvent défavorables aux nations autochtones — réduisent considérablement les territoires ojibwés. Des politiques d'assimilation forcée sont ensuite imposées : pensionnats autochtones où les enfants sont arrachés à leurs familles et à leur langue, interdiction des pratiques spirituelles, destruction des structures claniques traditionnelles. Ces politiques ont eu un impact profond et durable sur la transmission orale, la cohésion communautaire et la vitalité linguistique.

Aujourd'hui, les Ojibwés sont reconnus officiellement dans de nombreuses communautés aux États-Unis et au Canada :

#### **États-Unis :**

- Red Lake Band of Chippewa Indians (Minnesota)
- Leech Lake Band of Ojibwe (Minnesota)
- White Earth Nation (Minnesota)
- Bay Mills Indian Community (Michigan)
- Et de nombreuses autres bandes reconnues dans le Wisconsin, le Michigan, le Minnesota et le Dakota du Nord

#### **Canada :**

- Plusieurs Premières Nations ojibwées en Ontario, au Manitoba et en Saskatchewan
- Notamment Wikwemikong Unceded Territory (île Manitoulin), territoire n'ayant jamais signé de traité de cession

Ces communautés contemporaines mènent des efforts soutenus de revitalisation linguistique et culturelle, tout en affirmant leur souveraineté politique comme nations distinctes.

\*\*\*

## **Tradition orale et transmission des savoirs**

**La saison des récits** constitue l'une des règles les plus strictement observées de la tradition orale ojibwée : les récits sacrés — ceux qui expliquent les origines du monde, les actes des esprits et les enseignements moraux profonds — ne peuvent être racontés que durant l'hiver, approximativement de la première neige à la débâcle printanière. Raconter ces récits en été risquait la colère des esprits et des conséquences concrètes : morsures de serpent, mauvaise chasse, malchance. Les récits portant sur des événements récents et historiques pouvaient, eux, être racontés en toute saison.

**Les fonctions des récits** sont multiples et simultanées : étimologique (expliquer l'origine des phénomènes naturels), morale (enseigner les comportements appropriés et les conséquences des transgressions), historique (préserver la mémoire collective), spirituelle (transmettre les

cosmologies et les rituels), identitaire (renforcer l'appartenance au groupe), et esthétique (procurer plaisir et émerveillement durant les longues nuits d'hiver).

**L'éducation par observation** constituait le mode principal de transmission du savoir pratique. Les enfants apprenaient en accompagnant leurs parents et les aînés, exécutant progressivement des tâches de complexité croissante. Les aînés, dépositaires d'une sagesse accumulée sur plusieurs décennies, jouaient un rôle irremplaçable dans cette chaîne de transmission.

\*\*\*

## Notes sur les sources

Les informations présentées dans cette introduction proviennent de sources documentées et vérifiables. Les récits eux-mêmes ont été collectés principalement au XIXe et au début du XXe siècle par des ethnographes et collecteurs tels que Henry Rowe Schoolcraft et Frances Densmore. Ces collecteurs ont travaillé à travers le prisme de leur époque — colonial, chrétien, évolutionniste — ce qui a pu entraîner des simplifications, des omissions ou des réinterprétations de certains récits. Nous avons cherché à signaler ces biais lorsqu'ils sont identifiables, sans corriger les textes sources ni inventer des éléments absents.

Certaines pratiques spirituelles et sociales sont documentées pour les peuples anishinaabe collectivement — Ojibwés, Odawa, Potawatomis — plutôt que pour les Ojibwés exclusivement, reflétant la proximité culturelle du Conseil des Trois Feux. Il est raisonnable de considérer que ces pratiques étaient largement partagées, tout en reconnaissant que des variations locales et historiques existaient certainement.

Cette introduction ne prétend pas représenter l'autorité finale sur la culture ojibwée. Les communautés ojibwées contemporaines sont les gardiennes légitimes de leur propre histoire, culture et spiritualité.

# Chapitre I — Cosmologie et création

## La création de l'Île de la Tortue

Les Ojibwés, ainsi que d'autres peuples des Premières Nations, appellent le monde l'Île de la Tortue. Les différents peuples ont différentes façons de raconter l'histoire de la création de cette partie du monde — un peu comme les protestants et les catholiques donnent chacun leur propre éclairage aux histoires de la Bible. Mais voici ce qu'on m'a dit sur la façon dont le monde vint à exister.

Si vous avez lu certaines de mes autres histoires, vous savez déjà que l'univers fut créé par la capacité de Kitchi-Manitou — *le Grand Esprit, puissance créatrice suprême de la cosmologie ojibwée, appelé Gitche Manido en anishinaabemowin ; il est moins une personne qu'une possibilité infinie, la source de tout ce qui est et de tout ce qui pourrait être* — à imaginer tout ce qui était possible, puis à lui donner existence.

Je ne sais pas où Kitchi-Manitou alla après avoir créé l'univers et tout ce qu'il contenait. Je ne sais pas combien de temps il resta absent. Mais on m'a dit qu'après un certain temps, il décida de revenir voir comment les choses allaient, pour ainsi dire.

À son retour, il regarda autour de lui et vit que la Mère Terre, Muzzu-Kummik-Quae — *terme anishinaabe désignant la Terre comme être vivant et féminin, la grande mère nourricière dont le nom signifie approximativement « la femme de la terre profonde » ; dans la cosmologie ojibwée, la Terre est un être animé doté d'une présence spirituelle, et non une matière inerte* —, semblait aller bien. Les animaux qui parcouraient la terre, nageaient dans les mers et volaient dans les airs se maintenaient mutuellement en équilibre, tout comme les arbres, les herbes et les épines.

Mais en y regardant de plus près, Manitou réalisa qu'autre chose était possible. Il eut une nouvelle vision. Il réalisa qu'il y avait encore une chose qu'il pouvait créer.

Il pouvait placer sur le monde une créature spéciale qui, comme lui-même, serait capable de rêver.

Tous les autres animaux, Manitou les avait simplement « déclarés » à l'existence. Mais il voulait que ces nouveaux êtres puissent avoir des visions — voir de nouvelles possibilités pour eux-mêmes et pour les autres — et il savait donc qu'il lui faudrait transmettre sa propre essence spirituelle.

\*\*\*

### *Un esprit n'est qu'une possibilité*

Parce que j'ai parlé de Kitchi-Manitou comme s'il était une personne, vous avez peut-être oublié que ce qu'il personnifie, c'est la possibilité — la possibilité de tout ce que nous connaissons dans l'univers, et de tout ce que nous ne connaissons pas. Mais il existe des possibilités moindres. Par exemple, il y a la possibilité qu'existe une chose telle que l'hiver. Pour les Ojibwés, l'hiver est personnifié par Keewatin — *l'esprit du nord, personnification du vent froid*

*venu des terres arctiques ; dans la tradition anishinaabe, les quatre vents sont des êtres spirituels distincts dotés de caractères et de pouvoirs propres* —, l'esprit du nord. Et puis il y a bien sûr la possibilité que l'être masculin ne se suffise pas à lui-même. Pourquoi sinon aurait-on besoin des femmes ?

C'est à ce potentiel féminin, personnifié sous les traits de l'esprit Geezhigo-Quae — *terme anishinaabe signifiant « la femme du ciel »* ; *Sky Woman dans les traditions algonquines voisines, figure cosmologique d'une importance capitale dans plusieurs récits de création des peuples des Grands Lacs* —, que Kitchi-Manitou s'éleva. Je dis s'éleva parce que Geezhigo-Quae vivait sur la Lune.

Alors, jeunes femmes... soyez attentives.

Voici ce qui se passa.

\*\*\*

*Même Manitou accepta l'aide d'une femme*

Kitchi-Manitou, le plus grand des esprits, l'être le plus puissant de l'univers, dut demander l'aide d'une femme.

Il lui demanda si elle accepterait de porter son essence. Il lui demanda si elle voulait bien s'unir à lui pour créer dans le monde une image de lui-même. Il lui demanda si elle voulait bien aimer et prendre soin de ses enfants.

La Femme du Ciel accepta.

Ils s'unirent, et la Femme du Ciel devint enceinte des enfants de Kitchi-Manitou.

Et puis le bougre disparut. Il s'en alla faire ce que font les hommes et les Manitous après avoir rendu leurs femmes enceintes !

La Femme du Ciel descendit donc vers la Mère Terre pour faire elle-même les préparatifs de l'accouchement. Elle courba des arbres pour construire une loge — *la loge, ou wigwam, est la demeure traditionnelle ojibwée ; sa construction mobilisait un savoir-faire transmis de génération en génération, notamment entre femmes* —. Elle tanna des peaux pour la couvrir. Fit sécher de la viande pour l'hiver.

De nombreux animaux passèrent et lui demandèrent ce qu'elle faisait. Elle expliqua qu'elle portait les enfants de Manitou et préparait un foyer pour eux.

La nouvelle se répandit à travers le monde. La plupart des créatures étaient heureuses et excitées que Manitou leur ait fait le don de ses enfants.

Mais pas les Manitous de l'Eau — *dans la cosmologie ojibwée, les puissances aquatiques constituent une force spirituelle distincte et souvent dangereuse ; Mishiginebig, le Grand*

*Serpent des eaux, en est la figure la plus redoutée ; les esprits des lacs et des rivières sont des manidoog puissants, associés aux profondeurs et à l'imprévisibilité des eaux.* Eux étaient en colère.

\*\*\*

### *La jalousie montre sa laide face*

Vous comprenez, chaque forme de vie qui vivait sur la Mère Terre avait besoin d'eau. L'approvisionnement en eau était contrôlé par les Manitous de l'Eau. Ils savaient que Kitchi-Manitou était le plus puissant des esprits, et que si ses enfants marchaient sur la Terre, leur emprise sur l'eau s'en trouverait diminuée.

À vrai dire, les Manitous de l'Eau n'étaient pas seulement en colère. Ils étaient furieux.

En représailles, ils usèrent de leurs pouvoirs pour provoquer un grand déluge qui se répandit sur le monde entier.

Tandis que les eaux montaient et détruisaient son campement, la Femme du Ciel se réfugia sur la Lune. Elle regarda en bas avec consternation. L'eau couvrait la terre, son homme était parti on ne savait où, et elle — enceinte de ses enfants — était laissée seule pour faire face au chaos.

Vous voyez que ceci est une histoire VRAIE !

Mais comme toute femme, Geezhigo-Quae avait un esprit à elle. Elle n'était pas sans ressources. Elle savait qu'elle pouvait infléchir son propre destin. Elle pouvait avoir son mot à dire sur la façon dont les choses tourneraient. Elle fit un plan.

Bien que le monde en dessous d'elle fût inondé d'eau, la Femme du Ciel pouvait voir quelques animaux qui n'étaient pas entièrement sous le contrôle des Esprits de l'Eau. C'était parce que, même s'ils respiraient de l'air, ils savaient nager.

La première créature qu'elle appela à son aide fut la tortue géante — *la tortue est dans la cosmologie anishinaabe un être d'une importance cosmique ; son dos représente la Terre, et c'est sur sa carapace que le monde sera recréé ; la tortue incarne la patience, la longévité et la force portante ; l'Amérique du Nord est appelée Île de la Tortue précisément en référence à ce récit fondateur.* Mais elle demanda aussi à d'autres créatures de l'aider. Le plongeon — *oiseau aquatique emblématique du territoire des Grands Lacs, réputé pour sa capacité à plonger en profondeur et pour son cri mélancolique qui résonne sur les lacs dans la nuit* —, le castor, et même le petit rat musqué figuraient parmi ses assistants ce jour-là.

\*\*\*

### *L'esprit féminin triomphe*

Voici ce qu'elle leur dit :

« Je n'ai pas tous les pouvoirs de création que possède Kitchi-Manitou. Mais je suis une femme et j'ai un don particulier. J'ai le pouvoir de re-créer. Je peux re-créer le monde de Manitou, mais je ne peux pas le faire seule. J'ai besoin de votre aide. J'ai besoin que vous plongiez profondément. J'ai besoin que vous plongiez assez profond pour me ramener une poignée de la terre originelle façonnée par Manitou. Cette terre sera la graine que j'utiliserai pour re-créer la Terre. »

Toute la journée, les animaux se relay  rent pour essayer.

La grande tortue de mer alla la première parce qu'elle était la plus grande — *le motif du plongeon cosmogonique, dit earth-diver en anglais, est l'un des motifs mythologiques les plus répandus dans les traditions des Premiers Nations d'Amérique du Nord ; il appar  t dans de nombreuses variantes ojibwées, haudenosauneennes et autres traditions algonquines ; dans certaines versions, c'est Nanabozho qui organise le plongeon après le déluge* —. Elle essaya et essaya encore, mais ne put descendre jusqu'au fond des eaux montantes. Quand elle remonta à la surface pour la dernière fois, elle invita Geezhigo-Quae à descendre de la Lune et    s'asseoir sur son dos afin qu'elle puisse diriger les opérations.

Tout l'après-midi, le plongeon et le castor se relay  rent pour plonger, mais ils ne parvenaient pas à atteindre le fond des profondeurs obscures.

   la fin de la journée, c'était le seul petit rat musqué qui n'avait pas encore essayé. Non pas parce qu'il ne voulait pas aider, mais parce que tout le monde savait que les rats musqués ne plongent pas vraiment en profondeur. Les rats musqués vivent dans les marécages peu profonds, ou au bord des rivières et des lacs. On ne les verra jamais nager dans les eaux les plus profondes.

Mais si vous regardez votre propre vie, vous verrez qu'il y a des moments où vous devez simplement abandonner l'ancienne histoire que vous vous racontez sur ce que vous pouvez ou ne pouvez pas faire. Parfois dans la vie il faut briser les limites de votre histoire et devenir quelqu'un de plus capable.

Ce jour-là, il y a bien longtemps, le rat musqué décida que puisque personne d'autre n'était disponible pour aider, c'était à lui de faire le travail.

Il prit une grande inspiration. Puis une autre. Et encore une autre.

Puis en un instant il disparut sous la surface.

La Femme du Ciel et ses amis attendirent.

Ils attendirent et attendirent — mais le rat musqué ne revenait pas.

Le soleil plongea sous l'horizon.

Ils attendirent.

La lune répandit sur les eaux une triste lueur bleue.

Ils attendirent.

La nuit fut longue.

\*\*\*

*L'aube d'un jour nouveau*

Tandis que le ciel s'éclaircissait, Geezhigo-Quae scrutait les vagues. Elle s'efforçait d'apercevoir le rat musqué.

Soudain elle retint son souffle. Elle pointa le doigt à travers les eaux. Quelque chose flottait dans le lointain.

La tortue nagea rapidement vers cela, et à mesure qu'ils s'approchaient, la Femme du Ciel réalisa que c'était le rat musqué — mais il était mort.

Elle le tira hors de l'eau, attristée qu'il ait donné sa vie en essayant de l'aider à construire un foyer pour ses enfants. Elle le prit dans ses bras et vit que l'une de ses pattes était crispée.

Doucement, elle l'ouvrit.

*Il y avait là la terre du monde de Manitou — dans plusieurs versions ojibwées de ce récit, c'est Nanabozho qui recueille la terre rapportée par le rat musqué mourant ; la présence du rat musqué comme héros inattendu du plongeon cosmogonique est l'un des éléments les plus constants et les plus attestés de ce cycle mythologique anishinaabe !*

Le petit rat musqué avait réussi !

Il avait fait ce que les animaux plus grands n'avaient pas pu faire. Il avait fait ce qu'aucun rat musqué n'avait fait avant lui.

Geezhigo-Quae était si heureuse. Elle pouvait maintenant créer un foyer pour les enfants de Manitou.

Pour remercier le rat musqué, elle se pencha sur lui et lui insuffla de nouveau la vie — *le geste de souffler la vie dans un être est un acte de création spirituelle dans la tradition ojibwée, associé aux pouvoirs des grands esprits et des êtres dotés d'une essence divine* — c'est pourquoi nous avons encore des rats musqués aujourd'hui.

Puis elle prit la terre et y souffla les qualités qui lui permettraient d'offrir nourriture, abri, enseignements et inspiration aux êtres qui vivraient sur elle.

Cette terre, elle la frotta sur le dos de la tortue.

Elle frotta la terre, encore et encore, en cercles. Ce faisant, Muzzu-Kummik-Quae reprit forme au-dessus des eaux. Geezhigo-Quae continua à se déplacer sur la terre nouvelle. Elle marchait en cercles de plus en plus larges — *le cercle est dans la tradition ojibwée une forme sacrée, présente dans la construction des lodges, dans les cérémonies et dans la conception du temps et du cosmos comme cycle perpétuel plutôt que comme ligne droite.* Et la Terre fut re-crée.

Pour toujours après cela, les Ojibwés appelèrent cette terre l'Île de la Tortue.

Puis la Femme du Ciel donna naissance.

Finalement, Kitchi-Manitou revint et fut reconnaissant envers Geezhigo-Quae pour sa force et sa compassion.

Il décida qu'elle devait recevoir un nouveau nom — un nom qui serait toujours prononcé avec honneur et respect. Désormais elle fut connue sous le nom de Nokomis — *terme anishinaabe signifiant « ma grand-mère » ; Nokomis est dans la tradition ojibwée la Grande Mère, figure protectrice associée à la Terre et à la Lune, gardienne des enfants et du savoir ; dans certains cycles mythologiques, elle est présentée comme la grand-mère de Nanabozho, le trickster et héros culturel ojibwé —, la Grande Mère, créatrice des Anishinabeg — terme signifiant « les Bonnes Personnes » ou « les êtres qui sont sur le droit chemin » ; c'est le nom que les peuples ojibwés, odawas, pottawatomis et leurs nations parentes se donnent à eux-mêmes pour désigner leur appartenance commune à une famille de peuples partageant langue, territoire et traditions.*

Les enfants de Kitchi-Manitou et de Nokomis eurent des enfants — et ces enfants eurent des enfants.

Au fil du temps, tandis que les gens se répandirent sur la terre, ils se nommèrent parfois Ojibwa, parfois Chippewa, ou encore Ottawa, Pottawatomi et Mississauga — *ces noms désignent les différentes nations composant la grande famille des peuples Anishinaabe ; bien qu'ils aient développé des identités, des territoires et des organisations politiques distincts au fil des siècles, ces peuples partagent une origine commune, des traditions linguistiques proches et une même cosmologie fondatrice, dont ce récit de la création de l'Île de la Tortue constitue l'un des piliers.*

## Waynaboozhoo et le Grand Déluge

Il y a très longtemps, le monde était rempli de mal. Les hommes et les femmes avaient perdu le respect qu'ils se devaient les uns aux autres. Le Créateur — *Gitche Manido, la puissance suprême créatrice de la cosmologie anishinaabe, dont le nom signifie approximativement « le Grand Esprit » ou « le Grand Mystère »* — était mécontent de ce qu'il voyait et décida de provoquer un grand déluge pour purifier la terre.

Un homme nommé Waynaboozhoo — *l'une des nombreuses variantes orthographiques du nom de Nanabozho, le trickster et héros culturel central de la tradition ojibwée, né d'une mère humaine et d'un père esprit, à la fois farceur, créateur et enseignant* — survécut. Il transforma des branches flottantes et un tronc d'arbre en radeau pour les animaux et pour lui-même. Ils dérivèrent ainsi pendant une pleine lune — *la lune est une unité de mesure du temps couramment utilisée dans les récits oraux anishinaabe* —, attendant que les eaux se retirent. Elles ne se retirèrent pas. Alors Waynaboozhoo décida d'agir.

« Maang ! » appela-t-il au plongeur — *Maang : le plongeur huard (Gavia immer), oiseau emblématique des lacs du territoire anishinaabe, réputé pour ses plongées profondes et son cri caractéristique ; son nom ojibwé est Maang* —. « Tu es un nageur remarquable. Vois si tu peux plonger jusqu'à l'Ancien Monde et remonter un morceau de boue dans ton bec. Avec cette boue, je créerai un Nouveau Monde. »

Maang plongea dans l'eau et disparut longtemps. Quand il remonta enfin, il dit : « Je n'ai pas pu atteindre l'Ancien Monde. C'était trop profond. »

« Amik ! » appela alors Waynaboozhoo au castor — *Amik : le castor du Canada (Castor canadensis), animal central dans la culture matérielle et symbolique des peuples anishinaabe, dont le clan du Castor est l'un des clans majeurs de la société ojibwée* —. « Tu es toi aussi un excellent nageur. Veux-tu essayer à ton tour ? »

Amik plongea et fut absent encore plus longtemps que Maang, mais lui aussi remonta les pattes vides.

« Y a-t-il quelqu'un d'autre qui veuille essayer ? » demanda Waynaboozhoo.

À cet instant, un petit foulque, Aajigade — *Aajigade : le foulque d'Amérique (Fulica americana), petit oiseau aquatique au plumage sombre et au bec blanc, généralement considéré comme un oiseau modeste parmi les oiseaux aquatiques* —, arriva en nageant et demanda : « Qu'est-ce qui se passe ? »

« Va-t'en, Aajigade, » cria l'un des oiseaux. « Nous n'avons pas le temps pour tes sottises. »

Les animaux se mirent alors à se disputer bruyamment. Chacun avait son propre plan pour aller chercher la boue, et personne ne pouvait s'accorder sur celui qu'il fallait retenir. Pendant des heures et des heures, ils débattirent. Par et par, quelqu'un remarqua que le soleil commençait à

descendre. Il faudrait remettre la discussion au lendemain. Chacun commença à trouver sa place sur le radeau pour se reposer. Maang demanda : « Mais qu'est-il arrivé à ce petit Aajigade si sot ? »

Soudain, des cris s'élevèrent à l'autre bout du radeau. Quelqu'un avait aperçu un petit corps flottant dans l'eau. Les oiseaux aquatiques pagayèrent en hâte pour aller voir, et découvrirent que c'était Aajigade. Ils ramenèrent son corps sur le radeau.

Waynaboozhoo le souleva et, regardant dans son petit bec, trouva une parcelle de boue. Le petit Aajigade avait atteint l'Ancien Monde et en avait rapporté la boue ! Il avait donné sa vie pour cela. Les autres animaux eurent honte d'avoir ri du petit Aajigade. Ils baissèrent la tête. Ils éprouvèrent une grande tristesse.

Waynaboozhoo prit le petit corps d'Aajigade et souffla doucement la vie à nouveau en lui — *le souffle comme vecteur de vie est un motif attesté dans plusieurs traditions de création anishinaabe, en écho à la conception animiste du monde où le souffle, comme les eaux et la terre, est porteur d'une puissance spirituelle* —. Il le serra contre lui pour le réchauffer et annonça que désormais, Aajigade occuperait toujours une place d'honneur parmi les animaux.

Waynaboozhoo posa Aajigade sur l'eau, et il s'éloigna en nageant comme si rien ne s'était passé.

Alors Waynaboozhoo prit dans ses mains la boue d'Aajigade et commença à la façonner. Puis il lui ordonna de croître. Comme elle grandissait, il lui fallait un endroit où la déposer. Mikinaak — *Mikinaak : la tortue serpentine (Chelydra serpentina), l'une des plus grandes tortues d'eau douce du territoire anishinaabe ; la figure de la tortue portant le monde sur son dos est l'une des images cosmologiques les plus répandues dans les traditions algonquines et iroquoïennes — le continent américain est ainsi désigné dans de nombreuses langues autochtones sous le nom d'« Île de la Tortue » (Turtle Island)* — s'avança et dit : « J'ai le dos large. Pose-la ici. »

Waynaboozhoo déposa la boue sur le dos de Mikinaak pour qu'elle puisse continuer à grandir.

« Miigwetch, Mikinaak — *Miigwetch : terme ojibwé signifiant « merci », expression de gratitude fondamentale dans la langue anishinaabemowin* —, » dit Waynaboozhoo. « À partir de ce jour, tu auras la capacité de vivre dans tous les mondes : sous la boue, dans l'eau et sur la terre. »

La boue commença à prendre la forme d'une terre. Waynaboozhoo y déposa de minuscules enigoonsag — *enigoonsag : les fourmis en anishinaabemowin ; leur rôle ici comme agents de croissance de la terre nouvelle est une particularité de cette version, non attestée dans les versions canoniques du mythe* —. Cela fit se mettre la terre à tourner et à croître davantage. Elle grandit et grandit, et d'autres animaux y posèrent le pied, jusqu'à ce qu'elle soit enfin assez grande pour que l'original y marche librement. Alors Waynaboozhoo envoya les benishiyag — *benishiyag : les oiseaux en anishinaabemowin* — voler tout autour pour mesurer l'étendue de la nouvelle terre.

Il leur dit : « Revenez vers moi de temps en temps pour me dire comment la terre se porte. Envoyez-moi vos nouvelles par vos chants. »

*Jusqu'à ce jour, c'est ce que les oiseaux continuent de faire. Et c'est aussi pourquoi on les appelle les chanteurs — le récit se clôt sur une double étiologie : l'origine du chant des oiseaux comme langage de communication avec le monde spirituel, et leur rôle de messagers entre la terre et le Créateur, cohérent avec la conception anishinaabe des animaux comme êtres dotés d'une responsabilité envers la création.*

Enfin, Waynaboozhoo posa le pied sur le Nouveau Monde. Il était devenu un foyer, un lieu pour tous les animaux, les insectes et les oiseaux, un lieu pour tous les êtres vivants pour vivre en harmonie.

## Le Grand Serpent et le Grand Déluge

Un jour, alors que Nanabozho — *le trickster et héros culturel de la tradition ojibwée, être d'origine à la fois humaine et spirituelle, protecteur des humains et médiateur entre les mondes* — rentra dans sa hutte après un long voyage, il s'aperçut que son jeune cousin, qui vivait avec lui, avait disparu. Il appela son nom mais n'entendit pas de réponse. En examinant les traces dans le sable, Nanabozho fut saisi d'effroi en reconnaissant la piste du Grand Serpent. Il sut alors que son cousin avait été enlevé par son ennemi.

Nanabozho prit son arc et ses flèches et suivit la trace du serpent. Il traversa le grand fleuve, escalada des montagnes et franchit des vallées jusqu'à ce qu'il arrive sur les rives d'un lac profond et obscur — *ce lac est désigné dans différentes versions du récit sous les noms de lac Manitou, lac des Esprits ou lac des Démons ; le terme manitou, ou manido en ojibwé, désigne les esprits et puissances qui habitent le monde* — dont la piste du Grand Serpent menait jusqu'au bord des eaux.

Nanabozho pouvait voir, au fond du lac, la demeure du Grand Serpent. Elle était remplie d'esprits maléfiques, ses serviteurs et compagnons, aux formes monstrueuses et terrifiantes. La plupart d'entre eux, comme leur maître, ressemblaient à des esprits des profondeurs. Au centre de ce groupe horrible se trouvait le Grand Serpent lui-même — *Mishiginebig en ojibwé, entité puissante associée aux profondeurs des lacs et des rivières, ennemi cosmique des Animikiig, les Êtres du Tonnerre ; certaines versions le décrivent comme un grand serpent, d'autres comme un félin aquatique à cornes, le Mishipeshu, mais dans les deux cas il incarne les forces dangereuses et imprévisibles des eaux profondes* — enroulant sa longueur terrifiante autour du cousin de Nanabozho.

La tête du Serpent était rouge comme le sang. Ses yeux féroces brillaient comme du feu. Son corps tout entier était armé d'écailles dures et luisantes de toutes les couleurs et de toutes les nuances.

Regardant d'en haut ces esprits du mal qui se tordaient dans les profondeurs, Nanabozho décida qu'il se vengerait d'eux pour la mort de son cousin.

Il dit aux nuages : « Disparaissez ! »

Et les nuages s'évanouirent.

« Vents, immobilisez-vous ! » Et les vents s'apaisèrent.

Lorsque l'air au-dessus du lac des esprits maléfiques fut devenu immobile, Nanabozho dit au soleil : « Brille sur le lac avec toute la violence dont tu es capable. Fais bouillir l'eau. »

C'est ainsi, pensa Nanabozho, qu'il forcerait le Grand Serpent à chercher la fraîcheur de l'ombre des arbres qui poussaient sur les rives du lac. Là, il saisisrait l'ennemi et se vengerait.

Après avoir donné ses ordres, Nanabozho prit son arc et ses flèches et se posta près de l'endroit où il pensait que les serpents viendraient chercher l'ombre. Puis il se transforma en la souche brisée d'un arbre desséché. — *La transformation est l'un des pouvoirs fondamentaux de Nanabozho dans la tradition ojibwée ; il peut prendre la forme d'animaux, de plantes ou d'objets inanimés pour tromper ses ennemis ou accomplir ses desseins.*

Les vents s'immobilisèrent, l'air devint stagnant, et le soleil lançait ses rayons ardents depuis un ciel sans nuages. Peu à peu, l'eau du lac s'agita et des bulles montèrent à la surface. Les rayons du soleil avaient pénétré jusqu'à la demeure des serpents. Tandis que l'eau bouillonnait et écumait, un serpent leva la tête au-dessus du centre du lac et parcourut les rives du regard. Bientôt un autre serpent remonta à la surface. Tous deux tendirent l'oreille pour percevoir les pas de Nanabozho, mais ils ne l'entendirent nulle part.

« Nanabozho dort, » se dirent-ils l'un à l'autre.

Puis ils plongèrent sous les eaux, qui semblèrent siffler en se refermant sur les esprits du mal.

Peu de temps après, le lac s'agita davantage. Ses eaux bouillonnèrent depuis leurs profondeurs mêmes, et les vagues brûlantes se fracassaient sauvagement contre les rochers de ses berges. Bientôt le Grand Serpent remonta lentement à la surface et se dirigea vers le rivage. Sa crête rouge sang brillait. Le reflet de ses écailles était aveuglant — aussi aveuglant que l'éclat d'une forêt recouverte de verglas sous le soleil d'hiver. Il était suivi de tous les esprits maléfiques. Leur nombre était si grand qu'ils couvrirent bientôt les rives du lac.

Lorsqu'ils aperçurent la souche brisée de l'arbre desséché, ils soupçonnèrent que ce pouvait être l'un des déguisements de Nanabozho. Ils connaissaient sa ruse. Un des serpents s'approcha de la souche, enroula sa queue autour d'elle et tenta de l'entraîner dans le lac. Nanabozho put à peine s'empêcher de crier, tant la queue du monstre lui piquait les flancs. Mais il tint bon et demeura silencieux.

Les esprits maléfiques poursuivirent leur chemin. Le Grand Serpent se glissa dans la forêt et enroula ses nombreux anneaux autour des arbres. Ses compagnons trouvèrent également de l'ombre — tous sauf un. L'un d'eux resta près du rivage pour guetter les pas de Nanabozho.

Depuis la souche, Nanabozho attendit que tous les serpents fussent endormis et que la sentinelle regardât avec attention dans une autre direction. Alors il tira silencieusement une flèche de son carquois, la plaça sur son arc et visa le cœur du Grand Serpent. Elle atteignit son but. Avec un hurlement qui fit trembler les montagnes et réveilla les bêtes sauvages dans leurs tanières, le monstre s'éveilla. Suivi de ses compagnons terrifiés, qui hurlaient eux aussi de rage et de terreur, le Grand Serpent plongea dans les eaux.

Au fond du lac gisait encore le corps du cousin de Nanabozho. Dans leur fureur, les serpents le déchirèrent en mille morceaux. Les lambeaux de ses poumons remontèrent à la surface et couvrirent le lac d'une blancheur écumante.

Le Grand Serpent comprit bientôt qu'il mourrait de sa blessure, mais lui et ses compagnons étaient déterminés à détruire Nanabozho. Ils firent monter les eaux du lac et les déchaînèrent contre le rivage avec le fracas de mille tonnerres. Furieux, le déluge roula sur la terre, sur les traces de Nanabozho, emportant avec lui des rochers et des arbres. Sur la crête de la plus haute vague flottait le Grand Serpent blessé. Ses yeux brillaient autour de lui, et son souffle brûlant se mêlait au souffle brûlant de ses nombreux compagnons.

Nanabozho, fuyant devant les eaux en colère, pensa à ses enfants indiens. Il courut à travers leurs villages en criant : « Fuyez vers les sommets des montagnes ! Le Grand Serpent est en colère et inonde la terre ! Fuyez ! Fuyez ! »

Les gens empoignèrent leurs enfants et trouvèrent refuge sur les montagnes. Nanabozho continua sa fuite le long du pied des collines de l'ouest, puis grimpa une haute montagne au-delà du lac Supérieur, — *le lac Supérieur, appelé Gichigami en ojibwé, "la grande mer", est le plus grand des Grands Lacs et le cœur du territoire ancestral anishinaabe ; il occupe une place centrale dans la cosmologie et la géographie sacrée ojibwée* — loin vers le nord. Là, il trouva de nombreux hommes et animaux qui avaient échappé au déluge qui recouvrait déjà les vallées, les plaines et même les collines les plus élevées. Les eaux continuèrent pourtant à monter. Bientôt toutes les montagnes furent recouvertes par le déluge, à l'exception de la haute montagne sur laquelle se tenait Nanabozho.

Là, il rassembla du bois et construisit un radeau. Sur celui-ci, les hommes, les femmes et les animaux qui l'accompagnaient prirent place. Presque aussitôt le sommet de la montagne disparut de leur vue, et ils dérivèrent à la surface des eaux. Pendant de nombreux jours ils flottèrent ainsi. — *Ce récit du déluge et du radeau s'inscrit dans un cycle cosmologique plus large : dans d'autres versions ojibwées, Nanabozho fait ensuite plonger les animaux pour ramener de la boue du fond des eaux, à partir de laquelle il recrée la Terre — motif dit du earth-diver, attesté dans plusieurs traditions algonquines et anishinaabe.*

Enfin, le déluge commença à se retirer. Bientôt les gens sur le radeau aperçurent les cimes des arbres au sommet des montagnes. Puis ils virent les montagnes et les collines, puis les plaines et les vallées.

Lorsque les eaux se retirèrent de la terre, les survivants apprirent que le Grand Serpent était mort et que ses compagnons étaient retournés au fond du lac des esprits. Ils y demeurèrent jusqu'à ce jour. Par crainte de Nanabozho, ils n'ont jamais osé en sortir à nouveau.

## La Primauté des plantes

Les roses étaient autrefois les plus nombreuses et les plus brillamment colorées de toutes les fleurs. Elles étaient si abondantes, si variées dans leurs teintes et si riches en nuances qu'elles en étaient devenues communes. Personne n'y prêtait vraiment attention ; leur beauté passait inaperçue, leur splendeur restait sans chant.

Même lorsque leurs nombres commencèrent à décliner et que leurs couleurs se mirent à pâlir, personne ne sembla s'en soucier. Des cycles d'abondance et de disette s'étaient déjà produits. Il n'y avait pas lieu de s'alarmer. Il y a dégénérescence, puis régénération. L'abondance suit toujours la disette.

Mais d'année en année les roses se firent plus rares. À mesure que leur nombre et leur éclat diminuaient, les lapins, eux, engraisaient. Seuls l'ours, l'abeille et le colibri sentaient que quelque chose n'allait pas.

Les Anishinaabeg — *le peuple anishinaabe, dont les Ojibwés font partie, qui se désignent eux-mêmes sous ce nom signifiant approximativement « les êtres véritables » ou « les êtres spontanés »* — pressentaient que quelque chose clochait, sans pouvoir l'expliquer. Ils savaient seulement que l'ours maigrissait et que sa chair était moins douce qu'autrefois. Les ours trouvaient le miel en moindre quantité, et ce qu'ils trouvaient était moins délectable. Les abeilles et les colibris découvraient de moins en moins de roses. Les Anishinaabeg étaient déconcertés ; les ours s'en prenaient aux abeilles ; les abeilles s'affolaient. Mais personne ne pouvait rien faire.

Et puis, un été, il n'y eut plus de roses du tout. Les abeilles souffrirent de la faim ; les colibris s'étiolèrent ; les ours enragèrent. Dans les années qui suivirent, cet été-là fut connu sous le nom de l'Été de la Disparition de la Rose. Enfin, tout le monde s' alarma. Dans un moment de désespoir, une grande assemblée fut convoquée. Tout le monde fut invité.

Il y eut de nombreux jours de délibérations avant que l'assemblée ne décide d'envoyer tous les êtres rapides à travers le monde à la recherche d'une seule rose ; et, s'ils en trouvaient une, de la rapporter. Des mois passèrent avant qu'un colibri ne découvre par hasard une rose solitaire, vivant encore accrochée au flanc d'une montagne en un pays lointain.

Le colibri souleva délicatement la rose pâle et défaillante de son lit et la ramena. À son arrivée, les hommes et les femmes médecines — *figures centrales de la tradition anishinaabe, dépositaires des savoirs de guérison transmis notamment au sein du Midewiwin, la Grande Loge de Médecine* — se penchèrent immédiatement sur la rose et en quelques jours la rendirent à la vie. Lorsqu'elle fut assez forte, la rose put raconter ce qui avait causé la destruction des siennes.

D'une voix tremblante de faiblesse, la rose dit : « Les lapins ont mangé toutes les roses. »

L'assemblée éclata en un tumulte furieux. À ces mots, les ours, les loups et les lynx saisirent les lapins par les oreilles et les bousculèrent violemment. Durant cet assaut, les oreilles des lapins s'allongèrent et leurs bouches se fendirent — *le récit explique ainsi l'origine des longues oreilles et de la lèvre supérieure fendue du lapin, motif étiologique courant dans les traditions de récits anishinaabes* —. Les animaux outragés auraient peut-être tué tous les lapins ce jour-là si la rose n'avait pas intercédé en leur faveur, disant : « Si vous nous aviez soignées et surveillées, nous aurions peut-être survécu. Mais vous étiez indifférents. Notre destruction est en partie votre faute. Laissez les lapins tranquilles. »

À contrecœur, les animaux en colère relâchèrent les lapins. Si leurs blessures finirent par guérir, les lapins ne perdirent pas leurs cicatrices, qui demeurèrent comme les marques de leur intempérance. Et les roses non plus ne retrouvèrent jamais leur ancienne splendeur ni leur ancienne abondance. À la place, elles reçurent de Nanabush — *Nanabozho, le trickster et héros culturel de la tradition ojibwée, créateur, farceur et enseignant, qui intervient ici dans son rôle de régulateur de l'ordre naturel et de dispensateur de sagesse* — des épines pour les protéger de l'avarice des affamés et des intempérants.

En dotant les roses d'épines, Nanabush avertit l'assemblée :

« Vous pouvez ôter la vie aux plantes ; mais vous ne pouvez pas la leur donner. »

## Une rafale de vent

Avant qu'il y eût des hommes, deux femmes vivaient seules sur la terre : une vieille et sa fille. La vieille femme n'avait pas eu besoin d'un homme pour concevoir. — *Dans la cosmologie anishinaabe, le monde originel est souvent décrit comme un espace où les frontières entre le naturel et le surnaturel n'existent pas encore ; la conception sans père s'inscrit dans cette logique d'un temps primordial où les lois ordinaires du monde ne sont pas encore fixées.*

Ahki — *le nom ojibwé de la Terre, être vivant et féminin dans la pensée anishinaabe, considérée comme animée au sens plein du terme, dotée d'une présence et d'une volonté propres* — était elle aussi semblable à une femme, mais elle n'était pas encore telle qu'elle est aujourd'hui, car les arbres et de nombreux animaux n'avaient pas encore été créés.

Un jour, la jeune femme prit son panier et s'en alla cueillir des baies. Elle en avait ramassé suffisamment et reprenait le chemin de la maison lorsqu'une soudaine rafale de vent souleva sa robe de peau de daim très haut, mettant son corps à nu. Geesis — *le soleil dans la langue anishinaabe, être animé et puissance créatrice dans la cosmologie ojibwée* — brilla sur cet endroit un court instant et entra dans le corps de la jeune femme, si furtivement qu'elle ne le remarqua presque pas. Elle avait bien senti la rafale, mais n'y avait prêté aucune attention.

Le temps passa. La jeune femme dit à la vieille : « Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais quelque chose ne va pas. » Le temps continua de passer. Le ventre de la jeune femme s'arrondit, et elle dit : « Quelque chose bouge en moi. Qu'est-ce que cela peut être ? »

« Quand tu allais aux baies, as-tu rencontré quelqu'un ? » demanda la vieille femme.

« Je n'ai rencontré personne. La seule chose qui s'est passée, c'est cette grande rafale de vent qui a soulevé ma robe. Le soleil brillait. »

La vieille femme dit : « Je crois que tu vas avoir un enfant. Geesis, le soleil, est le seul qui aurait pu faire cela. Tu seras donc la mère d'un enfant du soleil. »

La jeune femme donna naissance à deux garçons, tous deux manidoog — *terme anishinaabe désignant les esprits et puissances surnaturelles qui habitent et traversent le monde ; être manido signifie posséder une nature qui dépasse celle des humains ordinaires* — les premiers mâles humains à paraître sur cette terre, fils de Geesis, fils du soleil.

La jeune mère fabriqua des porte-bébés — *le porte-bébé, ou tikinagan dans certaines variantes dialectales anishinaabe, est un objet central de la vie familiale ojibwée ; il maintient l'enfant en position verticale et lui permet d'observer le monde dès ses premiers jours* — et y installa les jumeaux, les suspendant ou les portant dans son dos, sans jamais laisser les bébés toucher la terre. Pourquoi ? La vieille femme le lui avait-elle interdit ? Personne ne le sait. Si elle avait posé les porte-bébés sur le sol, les bébés auraient marché debout dès leur naissance, comme les faons à peine venus au monde. Mais parce que leur mère refusa de les laisser toucher la terre pendant plusieurs mois, il faut désormais environ un an aux nourrissons humains pour

apprendre à marcher. — *Ce motif étologique — un récit qui explique l'origine d'un état du monde à partir d'un acte fondateur — est un genre narratif courant dans les traditions orales anishinaabe ; il ne porte pas de jugement moral mais ancre l'explication dans un geste humain précis, situé dans le temps des origines.*

C'est la faute de cette jeune femme-là.

L'un des jumeaux s'appelait Stone Boy — *Garçon de Pierre* — une roche. Il dit : « Mettez-moi dans le feu et chauffez-moi jusqu'à ce que je rougeoie. » Ils le firent. Puis il dit : « Versez maintenant de l'eau froide sur moi. » Ils le firent également. Ce fut le premier bain de vapeur. — *Le bain de vapeur, connu sous le nom de madoodiswan en anishinaabemowin, est une pratique cérémonielle et purificatrice fondamentale chez les Ojibwés et plus largement chez les peuples anishinaabe ; il est utilisé à des fins spirituelles, médicinales et de purification, notamment en lien avec les pratiques du Midewiwin, la Grande Loge de Médecine.*

L'autre garçon s'appelait Wene-boozhoo — *variante du nom Nanabozho, le trickster et héros culturel central de la tradition ojibwée, né d'une mère humaine et d'un père céleste, figure à la fois créatrice, rusée et enseignante* — et il ressemblait à tous les garçons humains. Il devint puissant et capable de tout accomplir ; il parlait même aux animaux et leur donnait leurs noms. — *L'acte de nommer les animaux est un motif cosmogonique attesté dans plusieurs récits anishinaabe : donner un nom, c'est établir une relation et fixer l'ordre du monde vivant.*

## Le Grand Pin Blanc

Ceux d'entre vous qui ont parcouru à pied ou en voiture le grand parc provincial de l'Ontario qui couvre la majeure partie de la péninsule Sibley — *aujourd'hui connue sous le nom de parc provincial du Géant Endormi, en Ontario, sur la rive nord de la baie Thunder, territoire traditionnel des Ojibwés des Grands Lacs* — et qui se sont émerveillés devant les magnifiques pins blancs qui couvrent littéralement la région jusqu'aux pieds du Géant Endormi, seront peut-être intéressés d'apprendre que, selon la légende, ces arbres ne sont pas arrivés là par hasard.

Il y a environ deux mille ans, une tribu ojibwée vivait sur les rives de la baie Thunder, dans les environs de la péninsule Sibley, et avait pour chef un homme sage, de grande naissance, qui avait beaucoup voyagé.

Aigle Doré — car tel était le nom de ce chef — *l'Aigle est l'un des clans principaux attestés dans l'organisation clanique ojibwée, le doodem ; le clan de l'Aigle est traditionnellement associé aux fonctions de chefferie, de diplomatie et de vision lointaine* — avait, au moment de ce récit, atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans et se trouvait tout près de la mort.

Appelant son fils à son chevet, le vieillard sortit de sous les fourrures un sac de peau de cerf et, le plaçant entre les mains de son fils, lui dit doucement ces mots : « Ti-Baki-Enane, mes jours sont comptés. Dans ce sac, tu trouveras de nombreuses graines que j'ai rapportées de très loin. Prends-en grand soin et, chaque fois qu'un nouvel enfant naîtra parmi mon peuple, plante une graine en bonne terre pour lui. Bientôt, de grands arbres pousseront de ces graines, et mon peuple construira ses maisons avec leur bois. Il construira aussi de grands canots et il prospérera. »

« Je ferai comme tu le souhaites, mon père », répondit Ti-Baki-Enane, et il quitta doucement le vieillard pour lui laisser finir ses jours en paix.

Pendant des années, le jeune homme planta fidèlement les graines à chaque naissance d'un nouveau nourrisson — *dans la tradition ojibwée, la naissance d'un enfant est un événement spirituellement chargé, qui implique des responsabilités collectives envers le nouveau venu et envers les générations futures* —, et bientôt de beaux pins blancs ponctuèrent le paysage. Lorsqu'ils furent assez grands pour porter des cônes, Ti-Baki-Enane recueillit de plus en plus de graines.

Une nuit, alors qu'il dormait dans sa tente, il fut soudainement réveillé par un bruit étrange. Sa tente semblait baigner dans une vive lumière, et là, au pied de sa couche de fourrures, se tenaient les esprits de son père et de deux autres grands chefs — *la visite des esprits des ancêtres pendant le sommeil est un mode de communication spirituelle attesté dans de nombreuses traditions anishinaabe ; ces visitations sont reçues avec sérieux et considérées comme porteuses de devoirs réels envers les vivants* —.

L'esprit d'Aigle Doré parla très doucement : « Mon fils, tu as bien tenu ta promesse et nous en sommes très satisfaits. Nous sommes venus te confier un grand devoir à accomplir. Cette nuit, le plus grand Enfant que le monde ait jamais connu va naître. Prends la plus belle des graines que tu possèdes, monte au point le plus élevé et plante-la sans attendre. Tous les hommes verront l'arbre qui en naîtra, et s'émerveilleront... Adieu, mon fils. »

Ti-Baki-Enane se leva aussitôt et, choisissant la graine la plus grande et la plus belle, courut jusqu'au sommet de Thunder Hill — *hauteur dominant la baie Thunder, sur le territoire traditionnel ojibwé de la rive nord du lac Supérieur* — et là, il la planta.

Ce fut véritablement un arbre exceptionnel, car il poussa trois fois plus vite que les autres, et en quelques années il dépassait d'au moins cinq fois la hauteur des pins blancs qui l'entouraient. Si grand était-il que la nuit, les étoiles semblaient se suspendre à ses hautes branches.

On lui donna bientôt le nom de « Grand Arbre Papoose » — *papoose est un terme d'origine algonquienne, entré dans l'usage anglais pour désigner un nourrisson ou un jeune enfant autochtone ; il est ici employé dans sa dimension affective et communautaire* —, et des Indiens venaient de loin pour le voir. Chacun y accrochait une petite paire de mocassins, ou une chemise en peau de daim pour enfant, et bien d'autres petits cadeaux destinés aux enfants qui avaient perdu leurs parents. Les cerfs et les petits animaux des bois dormaient en sécurité sous ses branches, et plus d'un Indien égaré y trouvait refuge pour la nuit sous ses rameaux accueillants.

Ce grand et magnifique arbre vécut trente ans, puis, un vendredi — *le choix du vendredi comme jour de la chute de l'arbre pourrait refléter une influence chrétienne dans la transmission du récit, le Vendredi Saint étant associé dans la tradition catholique à la mort d'une figure sacrée ; ce détail mérite d'être signalé comme une possible interpolation liée au contexte colonial de collecte* —, il fut abattu lors de l'une de ces terribles tempêtes dont la baie Thunder est coutumière.

Aujourd'hui, il ne reste rien de ce beau pin blanc. Mais sa mémoire est maintenue vivante chaque année, lorsque nous plaçons de petits cadeaux pour nos enfants sous les branches étoilées et parfumées de nos propres arbres — *la conclusion du récit établit un parallèle explicite avec la tradition du sapin de Noël, rapprochement qui reflète vraisemblablement un cadrage syncrétique propre au contexte de transmission coloniale et missionnaire, et non un élément originel de la tradition ojibwée* —.

## Chapitre II — Visions, jeûnes et transmissions spirituelles

## Le jeûne visionnaire

Il y a longtemps — et cette coutume existe encore aujourd'hui —, il était de tradition qu'un garçon ayant atteint un certain âge parte seul dans la forêt et attende un rêve. Il construisait un petit abri et restait plusieurs jours sans manger, dans l'espoir qu'un animal ou un esprit de la forêt — *les manidoog, puissances et esprits qui habitent chaque élément du monde vivant selon la cosmologie ojibwée* — prenne pitié de lui et lui accorde guidance et puissance — *cette pratique, connue sous le nom de jeûne visionnaire, est une étape initiatique fondamentale dans la vie d'un jeune garçon ojibwé : l'esprit ou l'animal qui lui apparaît en rêve devient son gardien et son guide pour le reste de sa vie.*

Il y avait un garçon qui s'appelait Opichi — *nom qui signifie « rouge-gorge » en anishinaabemowin*. Le père d'Opichi était très respecté dans le village, et il était bien décidé à ce que son fils reçoive un rêve d'une telle puissance que personne ne pourrait lui être comparé. Tant était grande l'impatience du père de voir son fils acquérir cette puissance qu'il insista pour que le garçon parte en jeûne visionnaire avant même que la dernière neige ait quitté le sol — alors que la plupart des garçons attendaient que la terre soit réchauffée et que les feuilles soient revenues aux arbres.

« Mon fils est fort, dit le père. Il partira maintenant. Le froid lui donnera une force plus grande encore. »

Opichi était un garçon qui souhaitait toujours faire plaisir à ses parents, et il fit donc ce que son père lui demandait. Ils partirent ensemble dans la forêt, et le père choisit un emplacement au sommet d'une petite colline. Là, Opichi construisit un petit appentis de jeunes perches qu'il recouvrit de branches de pruche. Il s'assit dessous, à même la terre nue, une mince peau de chevreuil posée sur ses épaules.

« Je reviendrai chaque matin à l'aube, dit le père. Tu me diras alors ce que tu as vu. »

Cette nuit-là, le vent du nord — *le souffle glacé de l'Ours du Nord, puissance associée dans plusieurs récits ojibwés au froid, à l'hiver et aux forces du nord* — souffla, mordant. La mère d'Opichi s'inquiéta, mais le père ne s'en préoccupa pas. « Mon fils est fort, dit-il. Ce vent froid ne rendra sa vision que meilleure. »

Le matin venu, il se rendit à l'appentis et secoua les perches. « Mon fils, dit-il, dis-moi ce que tu as vu. »

Opichi sortit en rampant et leva les yeux vers son père. « Père, dit le garçon, un cerf est venu au refuge et m'a parlé. »

« C'est bien, dit le père. Mais tu dois continuer à jeûner. Une vision plus grande viendra sûrement à toi. »

« Je continuerai à veiller et à attendre », dit Opichi.

Le père quitta son fils et retourna à sa loge. Cette nuit-là, une légère neige tomba. « Je m'inquiète pour notre fils », dit la mère d'Opichi.

« Ne t'inquiète pas, dit le père. La neige ne fera que rendre plus puissant le rêve qui lui viendra. »

Le matin venu, le père repartit dans la forêt, gravit la colline et secoua les perches en appelant son fils.

« Père, dit Opichi en sortant, tremblant de froid, cette nuit un castor est venu à moi. Il m'a appris une chanson. »

« C'est bien, dit le père. Tu te portes bien. Tu recevras encore plus de puissance si tu restes plus longtemps. »

« Je veillerai et j'attendrai », dit le garçon.

Ainsi en alla-t-il pendant quatre jours de plus. Chaque matin, son père demandait à Opichi ce qu'il avait vu. Chaque fois, le garçon lui racontait ce qu'il avait vécu pendant la nuit. Le faucon, le loup, l'ours et l'aigle — *tous des animaux dotés d'une présence spirituelle puissante dans la tradition ojibwée, susceptibles de devenir des esprits gardiens* — étaient venus visiter le garçon. Chaque jour, Opichi semblait plus maigre et plus faible, mais il acceptait de rester et d'attendre une vision encore plus grande pour faire plaisir à son père.

Enfin, au matin du septième jour, la mère d'Opichi parla à son mari. « Notre fils a attendu assez longtemps dans la forêt. Je viendrai avec toi ce matin et nous le ramènerons à la maison. »

La mère et le père d'Opichi partirent ensemble dans la forêt. Le souffle doux du Faon — *le vent chaud du sud annonçant le printemps, ici personnifié comme une puissance bienveillante* — avait soufflé pendant la nuit et toute la neige avait fondu. Alors qu'ils gravissaient la colline, ils entendirent venir d'en haut un chant d'oiseau qu'ils n'avaient jamais entendu auparavant. Ce chant ressemblait presque au nom de leur fils. *Opi chi chi. Opi chi chi.*

Lorsqu'ils atteignirent l'abri, le père d'Opichi secoua les perches. « Mon fils, dit-il, il est temps de mettre fin à ton jeûne. Il est temps de rentrer à la maison. »

Il n'y eut pas de réponse. La mère et le père d'Opichi se penchèrent pour regarder à l'intérieur du petit appentis de branches de pruche et de jeunes perches. Ce faisant, un oiseau en sortit en volant. Il était gris et noir, avec la poitrine rouge. *Opi chi chi. Opi chi chi.*

Ainsi chantait-il, perché sur une branche au-dessus d'eux. Puis il parla.

« Mes parents, dit l'oiseau, vous me voyez tel que je suis maintenant. Celui qui était votre fils n'est plus. Vous l'avez envoyé trop tôt et vous lui avez demandé d'attendre la puissance trop longtemps. Désormais, je reviendrai chaque printemps quand le souffle doux du Faon viendra sur notre terre. Mon chant fera savoir aux gens que c'est le moment pour un garçon de partir en

jeûne visionnaire. Mais vos paroles devront aider à rappeler à ses parents de ne pas laisser leur fils rester dehors trop longtemps. »

Puis, chantant cette chanson qui était le nom de leur fils, le rouge-gorge s'envola dans la forêt.

## Wunzh — Le Père du Maïs

Il y a très, très longtemps, un pauvre Ojibwé vivait avec sa femme et ses enfants dans une région isolée de ce qui est aujourd'hui le Wisconsin. Parce qu'il était un chasseur peu habile, il avait du mal à pourvoir aux besoins de sa famille en nourriture et en provisions.

Ses enfants étaient encore trop jeunes pour lui être d'un grand secours. Mais c'était un homme bon, d'un caractère doux et patient. Il remerciait toujours Gitche Manido — *le Grand Esprit créateur de la cosmologie anishinaabe, puissance suprême qui anime et ordonne le monde* — pour tout ce qu'il recevait et pouvait partager avec les siens.

Cette bonté naturelle avait été transmise à son fils aîné, qui venait d'atteindre l'âge où il lui fallait partir en quête de son Gardien Spirituel. — *La quête du gardien, connue en anglais sous le nom de vision quest, est une pratique initiatique centrale chez les Ojibwés et de nombreux peuples autochtones des Grands Lacs. Le jeune homme s'isole dans la nature, jeûne pendant plusieurs jours et attend la vision qui lui révèle l'esprit qui le guidera tout au long de sa vie, ainsi que son nom spirituel.* Chaque jeune garçon attendait avec impatience le moment de découvrir le manido — *l'esprit ou la puissance qui habite chaque être et chaque chose dans le monde animé* — qui serait son guide. Chacun cherchait à connaître son nom spirituel et le don particulier que lui accorderait son Gardien.

L'aîné avait été obéissant depuis sa plus tendre enfance. Il semblait songeur, attentif aux autres, doux dans ses manières, toujours une joie pour sa famille et pour sa tribu. Aux premiers signes du printemps, la tradition lui commandait de construire une petite hutte en un lieu isolé, où il ne serait pas dérangé pendant sa quête de rêve. Il prépara sa hutte, se prépara lui-même, et entreprit aussitôt son jeûne de sept jours.

Durant les premiers jours, il s'amusa à marcher dans les bois et sur les sentiers de montagne. Il observa les arbres, les plantes et les fleurs. Cet effort physique en plein air le disposait à un sommeil profond. Ses observations de la journée remplissaient son esprit d'idées douces et de rêves apaisants.

De plus en plus, il désirait comprendre comment les arbres, les plantes, les fleurs et les baies poussaient — *dans la vision du monde anishinaabe, les plantes sont des êtres animés dotés d'une présence spirituelle ; elles ne sont pas de simples ressources mais des êtres avec lesquels les humains entretiennent des relations de réciprocité et de gratitude* — semblant croître à l'état sauvage sans grande aide de la part des Indiens. Il se demandait pourquoi certaines espèces étaient bonnes à manger, tandis que d'autres contenaient des sucres empoisonnés. Ces pensées lui revenaient souvent lorsqu'il regagnait sa hutte pour la nuit. Il souhaitait secrètement un rêve qui lui révélerait ce qu'il pouvait faire pour le bien de sa famille et de sa tribu.

« Je crois que le Chef des Esprits du Ciel guide toutes choses, et c'est à lui que je dois tout, » pensait-il. « Je me demande si le Chef des Esprits du Ciel peut rendre plus facile pour tous les Indiens d'obtenir assez de nourriture sans chasser des animaux chaque jour. »

« Je dois chercher un chemin dans mes rêves. »

Le troisième jour de jeûne, il resta allongé sur sa couche, trop faible et trop épuisé pour se lever. Par moments, il crut qu'il allait mourir. Il rêva alors qu'il voyait un jeune homme fort et beau descendre du ciel et s'avancer vers lui. Il était richement vêtu de vert et de jaune, et portait sur la tête un panache de plumes ondoyantes. Chacun de ses mouvements respirait la grâce.

« J'ai été envoyé vers toi, » dit le visiteur du ciel. « Le Chef du Ciel, qui a créé toutes choses dans le ciel et sur la terre, veut que je sois ton Gardien Spirituel. Je suis venu pour t'éprouver.

« Le Chef du Ciel a observé tout ce que tu as accompli pour te préparer à ta quête. Il comprend le vœu secret, bon et digne, qui est au fond de ton cœur. Il sait que tu désires trouver un moyen de servir ta famille et ta tribu. Il est satisfait que tu ne cherches pas la force pour faire la guerre. Je suis venu pour te montrer comment réaliser ton plus grand désir. D'abord, ton nom spirituel sera Wunzh. »

L'inconnu dit alors à Wunzh de se lever et de lutter avec lui. C'était le seul moyen d'accomplir son vœu sacré. Aussi affaibli qu'il était par le jeûne, Wunzh se demandait comment il pourrait jamais lutter contre l'étranger.

Il releva le défi — résolu dans son cœur à mourir dans l'effort s'il le fallait. Les deux luttèrent. Après un certain temps, alors que Wunzh se sentait presque à bout de forces, l'Étranger du Ciel dit : « C'est assez pour aujourd'hui. Je reviendrai demain pour t'éprouver encore. » Souriant, le visiteur remonta dans la direction d'où il était venu.

Le lendemain, à la même heure, l'étranger reparut. À nouveau ils luttèrent. Bien que Wunzh se sentît plus faible que la veille, il fixa son esprit et son cœur sur sa tâche. Son courage semblait croître en proportion inverse de ses forces qui déclinaient. L'étranger s'arrêta juste à temps, avant que Wunzh ne s'effondre au sol.

« Demain sera ta dernière chance. Je t'exhorte à être fort, mon ami, car c'est le seul moyen d'accomplir le vœu sacré de ton cœur, » dit le visiteur du ciel.

Wunzh s'allongea sur sa couche avec son dernier souffle d'énergie. Il pria le Chef du Ciel de lui accorder la sagesse et la force suffisante pour tenir jusqu'au bout de sa quête.

La troisième fois qu'ils luttèrent, Wunzh était si faible que ses bras et ses jambes semblaient sans consistance. Mais sa détermination intérieure le poussa en avant avec l'endurance nécessaire pour vaincre. Le même laps de temps s'écoula que lors des deux premières luttes. Soudain, l'étranger s'arrêta et se déclara vaincu par Wunzh.

Le visiteur du ciel entra alors dans la hutte pour la première fois. Il s'assit aux côtés de Wunzh pour lui enseigner la façon dont il devait maintenant procéder pour accomplir son vœu secret.

« Le Grand Chef du Ciel a exaucé ton désir. Tu as lutté vaillamment. Demain sera ton septième jour de jeûne. Ton père viendra te voir et t'apportera de la nourriture. Comme c'est le dernier jour de ton jeûne, tu seras capable de réussir.

« Je vais maintenant te dire ce que tu dois faire pour remporter ta victoire finale. Demain nous lutterons encore une fois. Quand tu auras prévalu sur moi pour la dernière fois, jette-moi à terre et dépouille-moi de mes vêtements. Tu dois nettoyer la terre de ses racines et de ses mauvaises herbes et rendre le sol meuble. Puis enterre-moi à cet endroit même, en me couvrant de mes habits jaunes et verts, puis de terre.

« Quand tu auras fait cela, laisse mon corps dans la terre. Ne le dérange pas. Viens de temps en temps pour voir si je suis revenu à la vie. Veille à ce qu'aucune herbe ni mauvaise herbe ne recouvre ma tombe. Une fois par mois, recouvre-moi de terre fraîche. Si tu suis ce que je t'ai dit, tu réussiras dans ta quête de Gardien Spirituel. Tu aideras ta famille et tous les Indiens en leur enseignant ce que je t'ai maintenant appris. »

L'Étranger du Ciel conclut ainsi, ils se serrèrent la main, et le visiteur partit.

Le septième matin, le père de Wunzh vint avec de la nourriture.

« Mon fils, comment te sens-tu ? Tu as jeûné assez longtemps. Cela fait sept jours que tu n'as pas mangé. Tu ne dois pas sacrifier ta vie. Le Grand Esprit ne l'exige pas de toi. »

« Mon père, merci d'être venu et d'avoir apporté de la nourriture. Laisse-moi rester seul ici jusqu'au coucher du soleil. J'ai mes propres raisons particulières. »

« Très bien. Je t'attendrai à la maison jusqu'à l'heure du soleil couchant, » répondit le père en s'en allant.

L'Étranger du Ciel revint à la même heure qu'auparavant. Le combat final commença. Wunzh n'avait pas touché à la nourriture apportée par son père. Pourtant il sentait déjà en lui une force nouvelle qui lui avait été accordée d'une manière ou d'une autre. Était-ce la puissance de son Gardien Spirituel ?

Wunzh saisit son adversaire avec une force surnaturelle et le jeta à terre. Il lui retira ses beaux habits et son panache. Alors il s'aperçut que son ami était mort.

Il se souvint des instructions dans leurs moindres détails et enterra son Gardien Spirituel à l'endroit même où il était tombé. Wunzh suivit chaque directive scrupuleusement, croyant que son ami reviendrait à la vie.

Wunzh rentra dans la hutte de son père au coucher du soleil. Il mangea sobrement du repas que sa mère avait préparé pour lui. Jamais un instant il ne put oublier la tombe de son ami. Tout au long du printemps et jusqu'au cœur de l'été, il visita la tombe régulièrement. Il maintint soigneusement les alentours propres, sans herbes ni mauvaises herbes. Il veilla à ce que la

terre reste souple et meuble. Bientôt il vit les sommets de panaches verts émerger de la terre. Il remarqua que plus il prenait soin des plantes, plus vite les panaches verts semblaient pousser.

Wunzh cacha son activité à son père. Des jours et des semaines passèrent. L'été touchait à sa fin. Alors un jour, Wunzh invita son père à le suivre jusqu'au site de sa quête. Il lui montra les belles plantes gracieuses qui y poussaient, couronnées de chevelures soyeuses dorées et de panaches verts ondoyants. Des grappes d'or et de vert ornaient chaque côté des tiges.

« Père, ces plantes viennent de mon ami du rêve, » expliqua Wunzh. « Il est mon Gardien Spirituel, un ami de toute l'humanité, dont le nom est Mon-daw-min — *mandaamin en ojibwé, que l'on peut traduire approximativement par "graine du ciel" ou "nourriture du ciel"* ; le terme désigne le maïs, *Zea mays*, plante cultivée d'origine mésoaméricaine dont la culture s'est diffusée vers le nord sur plusieurs millénaires pour atteindre les peuples des Grands Lacs — ce qui signifie "le maïs pour tous les Indiens". Voilà la réponse à ma quête, le vœu secret de mon cœur. Nous n'aurons plus besoin de chasser des animaux chaque jour pour nous nourrir. Tant que nous prendrons soin de notre don de maïs, la terre nous donnera une bonne nourriture pour vivre. »

Wunzh détacha le premier épi de maïs et le tendit à son père.

« Vois, mon père. Ce maïs est ce pour quoi j'ai jeûné. Le Chef des Esprits du Ciel a exaucé ma quête. Il nous a envoyé cette merveilleuse nourriture nouvelle. Désormais, notre peuple n'aura plus à dépendre entièrement de la chasse et de la pêche pour survivre. »

Wunzh s'entretint avec son père et lui transmit toutes les instructions reçues de son Gardien Spirituel. Il lui montra comment les enveloppes de maïs devaient être retirées des épis, et comment les premières graines devaient être conservées pour les plantations futures. Il expliqua comment les épis de maïs devaient être tenus devant le feu juste assez longtemps pour que les feuilles extérieures brunissent, afin que les grains intérieurs restent doux et juteux.

Toute la famille se rassembla pour le festin de maïs de Wunzh. Le père conduisit une prière d'action de grâce pour le don généreux et précieux du Chef des Esprits du Ciel. — *La pratique de l'action de grâce envers les esprits et les puissances qui rendent possibles la nourriture et la vie est attestée dans les traditions anishinaabe ; elle s'inscrit dans une relation de réciprocité entre les humains et les êtres du monde animé.* Wunzh se sentit heureux que sa quête du Gardien Spirituel se soit accomplie.

C'est ainsi que Wunzh devint connu comme le père du maïs indien parmi les tribus chippewa et ojibwée.

## Mon-Daw-Min

Il y a bien longtemps, un pauvre Indien vivait avec sa femme et ses enfants dans une belle contrée. Il était non seulement pauvre, mais peu habile à procurer de la nourriture à sa famille, et ses enfants étaient encore trop jeunes pour l'aider. Malgré sa pauvreté, c'était un homme d'une nature douce et satisfaite, toujours reconnaissant envers le Grand Esprit pour tout ce qu'il recevait.

Cette même disposition fut héritée par son fils aîné, qui avait désormais atteint l'âge convenable pour entreprendre la cérémonie du *ke-ig-uish-im-o-win* — *le jeûne initiatique au cours duquel un jeune homme ojibwé cherche, dans l'isolement et la privation, à entrer en contact avec l'esprit qui sera son guide et son gardien tout au long de sa vie ; cette pratique est centrale dans la spiritualité anishinaabe et constitue un passage fondateur vers l'âge adulte.* Wunzh, tel était son nom, avait été un enfant obéissant depuis sa plus tendre enfance, d'un tempérament pensif, doux et réfléchi, si bien qu'il était aimé de toute la famille.

Dès les premières manifestations du printemps, on lui construisit la petite loge d'usage, dans un endroit retiré, à quelque distance de celle de la famille, afin qu'il ne fût pas dérangé pendant ce rite solennel. Il se prépara, entra dans la loge et commença son jeûne.

Les premiers jours, il s'occupait le matin à parcourir les bois et les collines, examinant les plantes et les fleurs qui s'éveillaient, préparant ainsi son esprit aux visions et emmagasinant de belles pensées pour ses rêves. En errant dans la forêt, il ressentit un désir ardent de comprendre comment les plantes, les herbes et les baies poussaient sans l'aide de l'homme, et pourquoi certaines espèces étaient bonnes à manger tandis que d'autres portaient des sucres médicinaux ou venimeux.

Il méditait encore ces pensées lorsque, trop affaibli pour marcher, il dut rester dans la loge. Il souhaitait de tout son cœur rêver de quelque chose qui pût profiter à son père, à sa famille, et à tous les êtres humains. « C'est vrai, se dit-il, le Grand Esprit a tout créé et c'est à lui que nous devons la vie. Mais ne pourrait-il pas nous rendre plus facile de nous nourrir, plutôt que de devoir chasser les animaux et pêcher sans relâche ? C'est ce que je dois chercher à découvrir dans mes visions. »

Au troisième jour, il était faible et défaillant, et gardait le lit. Dans cet état, il crut voir un beau jeune homme descendre du ciel et s'avancer vers lui. Il était vêtu avec magnificence, couvert de nombreux habits aux couleurs verte et jaune, variant du plus sombre au plus clair. Il portait sur la tête un panache de plumes ondoyantes, et tous ses mouvements étaient empreints de grâce.

« Je suis envoyé vers toi, mon ami, dit le visiteur céleste, par ce Grand Esprit qui a tout créé dans le ciel et sur la terre. Il a vu et connaît tes intentions dans ce jeûne. Il voit que c'est par bonté et bienveillance envers ton peuple que tu cherches à lui faire du bien, et que tu ne poursuis ni la force dans la guerre ni la gloire des guerriers. Je suis envoyé pour t'instruire et te montrer comment tu peux être utile à ta famille. »

Il dit alors au jeune homme de se lever et de se préparer à lutter avec lui — *la lutte constitue ici une épreuve initiatique rituelle : c'est par le combat physique, et non par la seule prière, que Wunzh doit prouver la sincérité et la force de son désir ; ce motif de la lutte avec un être surnaturel comme condition d'accès au don est cohérent avec la structure des récits de vision anishinaabe* — car c'était le seul moyen d'obtenir ce qu'il cherchait. Wunzh savait qu'il était affaibli par le jeûne, mais il sentit le courage grandir dans son cœur et se leva aussitôt, résolu à mourir plutôt qu'à renoncer. L'épreuve commença, et après un long effort, il était presque à bout de forces lorsque le bel inconnu dit : « Mon ami, c'est assez pour aujourd'hui ; je reviendrai demain t'éprouver. » Et, lui souriant, il s'éleva dans les airs par le même chemin qu'il était venu.

Le lendemain, le visiteur céleste reparut à la même heure et l'épreuve reprit. Wunzh sentait que ses forces étaient encore moindres que la veille, mais le courage de son esprit semblait croître à mesure que son corps s'affaiblissait. Voyant cela, l'inconnu lui parla de nouveau dans les mêmes termes, ajoutant : « Demain sera ton dernier essai. Sois fort, mon ami, car c'est le seul moyen de me vaincre et d'obtenir ce que tu demandes. »

Le troisième jour, il reparut à la même heure et la lutte reprit. Le jeune homme était très affaibli de corps, mais son esprit gagnait en force à chaque combat, et il était résolu à vaincre ou à périr dans la tentative. Il déploya ses dernières forces, et après que le combat eut duré le temps habituel, l'inconnu cessa ses efforts et se déclara vaincu. Pour la première fois il entra dans la loge, s'assit près du jeune homme, et commença à lui donner ses instructions, lui expliquant de quelle manière il devait tirer avantage de sa victoire.

« Tu as obtenu du Grand Esprit ce que tu désirais, dit l'inconnu. Tu as lutté vaillamment. Demain sera le septième jour de ton jeûne. Ton père te donnera de la nourriture pour te fortifier, et comme c'est le dernier jour de l'épreuve, tu vaincras. Je le sais, et je vais te dire maintenant ce que tu dois faire pour le bien de ta famille et de ta tribu. Demain, répéta-t-il, je viendrai te trouver et nous lutterons une dernière fois ; et dès que tu m'auras vaincu, tu m'ôteras mes vêtements et tu me jetteras à terre. Tu nettoieras la terre de toutes ses racines et mauvaises herbes, tu la rendras douce et meuble, et tu m'enterreras à cet endroit.

Cela fait, laisse mon corps en terre et ne le dérange pas, mais viens de temps en temps visiter le lieu pour voir si je suis revenu à la vie, et prends garde de ne jamais laisser l'herbe ou les mauvaises herbes pousser sur ma tombe. Une fois par mois, recouvre-moi de terre fraîche. Si tu suis mes instructions, tu accompliras ton but de faire du bien à tes semblables en leur enseignant le savoir que je t'enseigne maintenant. » Il lui serra la main et disparut.

Le lendemain matin, le père du jeune homme vint lui apporter quelques légères provisions, en disant : « Mon fils, tu as jeûné assez longtemps. Si le Grand Esprit veut te favoriser, il le fera maintenant. Il y a sept jours que tu n'as pas pris de nourriture, et tu ne dois pas sacrifier ta vie. Le Maître de la Vie ne l'exige pas. » « Mon père, répondit le jeune homme, attendez jusqu'au coucher du soleil. J'ai une raison particulière de prolonger mon jeûne jusqu'à cette heure. » « Très bien, dit le vieillard, j'attendrai que l'heure arrive et que tu te sentes disposé à manger. »

À l'heure habituelle, le visiteur céleste revint, et l'épreuve de force fut renouvelée. Bien que Wunzh n'eût pas profité de l'offre de nourriture de son père, il sentit qu'une force nouvelle lui avait été donnée, et que l'effort avait renouvelé son énergie et affermi son courage.

Il saisit son adversaire — *l'être céleste se présente ici à la fois comme antagoniste et comme bienfaiteur : c'est en le terrassant que Wunzh accomplit le geste fondateur par lequel un don peut naître pour l'humanité, selon la logique du sacrifice créateur présente dans plusieurs mythologies algonquines* — avec une force surnaturelle, le renversa, lui arracha ses beaux vêtements et son panache, et le trouvant mort, l'enterra aussitôt sur place, prenant toutes les précautions qui lui avaient été indiquées, convaincu que son ami reviendrait à la vie. Il retourna ensuite à la loge de son père et prit frugalement part au repas qui lui avait été préparé. Mais il n'oublia pas un seul instant la tombe de son ami.

Il la visita soigneusement tout au long du printemps, arracha les herbes, et maintint la terre souple et meuble. Très vite il vit les pointes des plumes vertes percer la terre ; et plus il prenait soin d'obéir aux instructions reçues en entretenant le sol, plus vite elles poussaient. Il se garda cependant de révéler l'exploit à son père. Des jours et des semaines passèrent ainsi. L'été touchait à sa fin lorsqu'un jour, après une longue absence pour la chasse, Wunzh invita son père à le suivre jusqu'à ce lieu solitaire et tranquille où il avait autrefois jeûné.

La loge avait été retirée, les mauvaises herbes tenues à l'écart du cercle où elle s'était dressée, mais à sa place se tenait une plante grande et gracieuse, aux reflets soyeux et brillants, surmontée de panaches ondoyants et de feuilles altières, avec des touffes dorées de chaque côté. « C'est mon ami ! s'écria le jeune homme. C'est l'ami de tous les hommes. C'est le Mon-Daw-Min — *mandaamin en anishinaabemowin, terme désignant le maïs ; le récit constitue ainsi une explication de l'origine du maïs cultivé, don d'un esprit obtenu par le jeûne, la lutte et le sacrifice, et non par la seule prière ou la chasse* — ! Nous n'avons plus à dépendre uniquement de la chasse, car tant que ce don sera chéri et entretenu, la terre elle-même nous donnera de quoi vivre. »

Il arracha un épi. « Vois, mon père, dit-il, voilà ce pour quoi j'ai jeûné. Le Grand Esprit a entendu ma voix et nous a envoyé quelque chose de nouveau ; désormais notre peuple ne dépendra plus seulement de la chasse ou des eaux. »

Il communiqua alors à son père les instructions que l'inconnu lui avait données. Il lui expliqua que les larges enveloppes devaient être arrachées, comme il avait arraché les vêtements lors de la lutte ; puis il lui montra comment l'épi devait être tenu près du feu jusqu'à ce que la peau extérieure soit brune, tout en conservant le lait dans le grain. Toute la famille s'unit alors dans un festin sur les épis fraîchement cueillis, exprimant sa gratitude envers l'Esprit miséricordieux qui le leur avait donné. C'est ainsi que le maïs vint au monde, et qu'il a été conservé depuis lors.

## Le Chemin de l'Arc-en-Ciel

Les Iroquois — *peuple également connu sous le nom de Haudenosaunee, ce qui signifie « peuple de la Maison Longue »* ; ils forment une confédération de nations distincte des peuples algonquins, dont les Ojibwés, et dont le territoire traditionnel s'étend principalement dans l'actuel État de New York et en Ontario — croyaient que le ciel bleu était une terre riche et fertile, où tout ce dont les hommes et les animaux avaient besoin poussait en abondance. Le Soleil et la Lune étaient mari et femme : chaque matin, ils descendaient par un trou dans le ciel, et chaque soir, ils rentraient par un autre trou vers cette terre meilleure qui les attendait là-haut.

Heng, le Dieu du Tonnerre — *figure puissante de la cosmologie haudenosaunee, Heng est l'esprit gardien des eaux et des orages ; il est l'ennemi des serpents maléfiques et veille sur l'équilibre du monde naturel* —, observait la Lune se faire de plus en plus mince et pâlir peu à peu. Convaincu que le Soleil maltraitait son épouse, le dieu lança un grand nuage noir sur le visage brillant du Soleil. Mais il n'avait pas prévu que la chaleur ferait fondre le nuage, et que les gouttes de pluie qui en tomberaient donneraient naissance à un magnifique arc-en-ciel.

À la vue de cet arc-en-ciel aux mille couleurs, les animaux brûlèrent d'envie d'emprunter ce chemin pour rejoindre la belle terre d'en haut. Ils allèrent trouver la Vieille Tortue — *figure récurrente dans les cosmologies de nombreuses nations autochtones d'Amérique du Nord, la Tortue est souvent associée au soutien du monde, à la sagesse et à l'autorité sur le règne animal* —, roi des animaux, et la supplièrent de les laisser monter par ce chemin. Sans tenir compte des avertissements sur les dangers possibles, ils s'élancèrent sur l'arc-en-ciel. Ce que les animaux n'avaient pas compris, c'est qu'une fois la pluie arrêtée, l'arc-en-ciel disparaîtrait — et lorsque cela arriva, ils se retrouvèrent tous abandonnés dans le ciel.

Les Iroquois disaient alors que les dieux tracèrent les silhouettes de ces animaux en étoiles — *cette explication étiologique des constellations est cohérente avec les traditions astronomiques de nombreuses nations autochtones, qui reconnaissent dans les étoiles les formes d'animaux et d'êtres du monde vivant ; certaines de ces constellations autochtones se superposent, parfois seulement en partie, aux constellations de la tradition occidentale* —, et que certaines des constellations que nous voyons encore aujourd'hui doivent leur forme aux animaux qui s'étaient aventurés sur le chemin de l'arc-en-ciel.

## L'origine de la robe à clochettes

*Note du traducteur : Ce récit possède un caractère sacré explicitement affirmé par le narrateur. Il est transmis ici tel qu'il a été confié, avec le respect qui lui est dû.*

Cette histoire a été transmise de génération en génération au sein de la nation ojibwée — les Ojibwés, ou Anishinaabe, sont l'un des peuples autochtones les plus nombreux d'Amérique du Nord, dont le territoire traditionnel s'étend autour des Grands Lacs, du lac Supérieur au lac Huron, et jusqu'au lac des Bois — et elle est venue sous la forme d'une vision.

Un vieil homme avait une fille qui était très malade. Il pria et offrit du tabac — *le tabac est la plante cérémonielle sacrée par excellence dans les traditions anishinaabe : on l'offre pour ouvrir la communication avec le Créateur et les esprits, pour formuler une demande, pour rendre grâce, ou pour sceller un engagement* — à son Créateur pour que sa fille guérisse. Une vision lui vint alors : il devait confectionner pour sa fille une robe — une robe à clochettes — faite de clochettes de métal. Elle devait porter cette robe pour guérir.

Dans la nation ojibwée de la région du lac des Bois, cela s'appelle un *odiizeoon* — *terme ojibwé désignant un don ou une instruction reçue en vision depuis le monde des esprits, accordé à une personne particulière par les manidoog ou par le Créateur ; cette forme de communication directe entre le monde spirituel et le monde humain est au cœur de la pratique de la quête de vision dans les traditions anishinaabe*. Cela signifie que quelque chose a été donné par le monde des esprits pour une personne en particulier. Il leur fut également enjoint de préparer un festin en l'honneur de la robe, pour rendre grâce au Créateur.

La robe à clochettes occupe une place d'une très haute importance au sein de la nation ojibwée. Elle est profondément sacrée en raison de son origine et de la finalité pour laquelle elle a été donnée. Parce qu'elle a été transmise de cette manière, elle doit être traitée avec respect.

## Chapitre III — Les esprits, les forces du monde et les êtres extraordinaires

## La légende des aurores boréales

Nombreux sont ceux qui, vivant dans les régions septentrionales du continent américain, ont eu le bonheur d'observer le spectacle magnifique des lumières mouvantes et colorées qui traversent le ciel nocturne — ces lueurs brumeuses et chatoyantes que l'on nomme aurores boréales. De nombreuses théories ont été avancées pour expliquer ce phénomène naturel, mais laissons-les de côté et remontons par la pensée jusqu'aux origines du monde, pour découvrir comment ces lumières vinrent vraiment à exister.

Au commencement, le monde tournait en position parfaitement verticale sur son axe. La température, douce et constante, régnait de manière égale sur toute la surface de la Terre, et une végétation magnifique s'étendait partout.

Puis vint le grand Déluge — *motif cosmologique présent dans de nombreuses traditions anishinaabe, où les eaux primordiales jouent un rôle fondateur ; le récit du déluge est notamment associé à Nanabozho, le trickster et héros culturel ojibwé, qui façonna la Terre nouvelle à partir d'une poignée de boue rapportée du fond des eaux* — et tout fut submergé, tout disparut. Lorsque les eaux se retirèrent lentement, leur poids immense fit perdre à la planète son équilibre : elle bascula sur le côté, provoquant ainsi ces longues périodes d'obscurité qui s'abattent désormais sur le Nord et sur le Sud.

Tout n'était pourtant pas perdu. Dans le Grand Nord vivait un peuple simple et respectueux du divin — celui que nous appelons aujourd'hui les Mongols — *le narrateur associe ici les ancêtres des peuples autochtones à une migration venue du Nord, en écho à la théorie du peuplement des Amériques par le détroit de Béring, largement diffusée aux XIXe et XXe siècles ; les traditions orales autochtones, dont celles des Ojibwés, proposent leurs propres récits d'origine distincts de ce cadre* — que le Grand Manitou — *Gitche Manido en ojibwé, le Grand Esprit créateur, puissance suprême bienveillante de la cosmologie anishinaabe* — avait épargné du grand déluge.

Lorsque le soleil disparut et que sa chaleur cessa de les atteindre, la peur s'empara d'eux et ils prièrent le Grand Manitou de les sauver. Dans sa compassion, le Grand Esprit décida de les conduire vers les plaines chaudes et fertiles du continent. Il leur ordonna de rassembler leurs familles et ce qu'ils pouvaient porter, et de traverser les étendues désolées du Grand Nord vers cette Terre nouvelle.

Mais sans lumière du jour, beaucoup se perdirent et périrent au fond des crevasses ouvertes par les eaux du déluge.

De nouveau ils prièrent, et le Grand Manitou conçut un plan. Il recouvrit le sommet du monde de gigantesques cristaux de glace, certains aussi hauts que des montagnes, capables de capter les rayons du soleil caché et de les réfléchir vers le ciel — *le récit propose ici une explication des aurores boréales par le jeu de prismes glaciaires ; dans les traditions ojibwées documentées, les aurores boréales sont plus communément associées aux esprits des défunts ou aux Animikiig, les Êtres du Tonnerre, puissances célestes ennemies de Mishiginebig le*

*Grand Serpent des eaux ; cette version constitue donc probablement une recombinaison influencée par un regard extérieur — offrant ainsi à son peuple la lumière dont il avait besoin pour avancer.*

Ces hommes et ces femmes courageux poursuivirent leur marche et devinrent les ancêtres de nos nombreuses nations autochtones.

Les grands prismes de glace décomposèrent les rayons du soleil en toutes les couleurs magnifiques du spectre. Et c'est pourquoi, depuis des millénaires, les peuples du Nord contemplent ce merveilleux prodige : les aurores boréales.

## Attrape-Nuage et la Femme de la Lune

Voici un récit tel qu'il était conté sur les rives de la baie de Saginaw, au Michigan, parmi les Ojibwés. — *La baie de Saginaw, sur la rive occidentale du lac Huron, se trouve au cœur du territoire ojibwé historique. Ce récit a été mis en parallèle par son collecteur du XIXe siècle avec le mythe grec d'Endymion et Diane — rapprochement révélateur des biais comparatistes de l'époque, qui tendaient à ramener les traditions autochtones à des variations de modèles européens. Le récit ojibwé possède sa propre cohérence et mérite d'être lu pour lui-même.*

Attrape-Nuage était un beau jeune homme ojibwé qui avait offensé sa famille en refusant de jeûner lors de la cérémonie marquant son passage à l'âge adulte. — *Le jeûne initiatique est une pratique centrale dans les traditions anishinaabe : isolé dans la forêt, le jeune homme cherche à recevoir une vision fondatrice — un manido tutélaire, un don ou une mission — qui guidera toute sa vie d'adulte. Refuser ce jeûne, c'est refuser d'entrer en relation avec le monde des esprits et manquer à ses obligations envers la communauté.* Il fut chassé du wigwam paternel. La nuit était si belle que le ciel lui tint lieu de toit, et il portait en lui cette confiance propre à la jeunesse : celle de pouvoir se tailler une place dans le monde, peut-être même d'y trouver gloire et fortune.

Il s'allongea sur une touffe de mousse pour réfléchir à son avenir, et observa distraitemment le lever de la lune, dans laquelle il crut distinguer un visage. À son réveil, il ne faisait pas encore jour, mais l'obscurité était à moitié dissipée par une lumière qui irradiait d'une silhouette proche de lui : la forme d'une femme d'une beauté extraordinaire.

« Attrape-Nuage, je suis venue te chercher », dit-elle.

Elle se détourna, et il se sentit irrésistiblement poussé à se lever et à la suivre. Mais au lieu de marcher, elle s'éleva dans les airs avec la fluidité d'un aigle. Doté d'un pouvoir nouveau, il s'éleva lui aussi à ses côtés. La terre s'estompa en bas, vaste et obscure ; les étoiles flamboyèrent à mesure qu'ils s'en approchaient — et pourtant la lumière qui émanait de la femme semblait éteindre leur éclat. Bientôt, ils franchirent une porte de nuages et se retrouvèrent sur une plaine magnifique, où des étangs de cristal et des ruisseaux abreuvaient de grands arbres et des lieues de prairies fleuries. Des oiseaux aux couleurs les plus vives voletaient en tous sens en chantant comme des flûtes ; les pierres elles-mêmes étaient agate, jaspé et calcédoine.

Un immense lodge se dressait sur la plaine. — *Le terme lodge désigne ici une grande demeure cérémonielle ou familiale, distinct du wigwam quotidien ; dans les récits de voyage céleste anishinaabe, le monde supérieur est souvent décrit comme un reflet idéalisé du monde terrestre, avec ses propres demeures, ses propres êtres et ses propres règles.* À l'intérieur se trouvaient des broderies et des ornements, des couchettes de fourrures précieuses, des pipes et des armes taillées dans le jaspé et serties d'argent. Tandis que le jeune homme regardait autour de lui avec émerveillement, le frère de son guide apparut et lui reprocha d'avoir amené un mortel, lui conseillant de renvoyer le jeune homme sur terre sans délai. Mais elle refusa catégoriquement. Alors le frère offrit à Attrape-Nuage une pipe, un arc et des flèches — geste

*attesté dans les traditions anishinaabe comme marque de consentement au mariage et de reconnaissance du nouveau venu dans la famille* — et leur souhaita le bonheur, qu'ils eurent en vérité.

Ce frère, grand et imposant, si éblouissant dans ses ornements d'or et d'argent qu'on pouvait à peine le regarder en face, — *la figure d'un être céleste masculin rayonnant, frère de la Lune, correspond dans plusieurs récits cosmologiques anishinaabe à une représentation du Soleil comme puissance masculine complémentaire de la Lune féminine* — était absent toute la journée, tandis que sa sœur s'absentait une partie de la nuit. Il permit à Attrape-Nuage de l'accompagner lors de l'une de ses promenades quotidiennes. En traversant l'admirable Pays du Ciel, ils jetèrent des regards vers le bas, par les vallées ouvertes, sur la terre verte en contrebas. L'allure rapide de leur marche creusa l'appétit d'Attrape-Nuage, qui demanda s'il n'y avait pas de gibier. « Patience », conseilla son compagnon.

Parvenus à un endroit où un grand trou avait été percé dans la voûte céleste, ils s'allongèrent sur des nattes. Le grand homme détacha l'un de ses ornements d'argent et le lança au milieu d'un groupe d'enfants qui jouaient devant un lodge en bas. L'un des petits tomba et fut transporté à l'intérieur sous les lamentations. Les villageois abandonnèrent leurs jeux et leurs travaux et levèrent les yeux vers le ciel. L'homme de grande taille cria, d'une voix de tonnerre : « Offrez un sacrifice, et l'enfant ira mieux. »

Un chien blanc fut tué et rôti — *le sacrifice du chien blanc est un rite attesté chez plusieurs peuples des Grands Lacs, notamment dans des cérémonies de guérison ou d'offrande aux puissances célestes ; chez les Haudenosaunee voisins, une cérémonie du chien blanc est également documentée* — et en un instant, il monta en volant jusqu'aux pieds d'Attrape-Nuage, qui, l'estomac vide, se jeta dessus avec voracité.

De nombreuses promenades et de nombreux festins suivirent. Mais les visions de la terre et le goût de la viande remplirent le cœur du mortel d'un désir ardent de revoir les siens. Il dit à sa femme qu'il voulait descendre. Elle consentit, après un temps, en ces termes : « Puisque tu préfères les soucis, les maux, le labeur et la pauvreté du monde aux comforts et à l'abondance du Pays du Ciel, tu peux partir. Mais souviens-toi que tu restes mon époux. Prends garde à ne pas prendre pour femme une jeune fille de la terre. »

Elle se leva légèrement, saisit Attrape-Nuage par le poignet et entreprit de se mouvoir avec lui dans les airs. Le mouvement l'engourdit et il s'endormit, pour se réveiller sur le seuil du lodge de son père.

Ses proches se rassemblèrent et l'accueillirent chaleureusement. Il apprit qu'il avait passé un an dans le ciel. — *Le motif du temps qui s'écoule différemment dans le monde des esprits est récurrent dans les récits de voyage entre les mondes au sein des traditions algonquines et au-delà.* Les privations de la vie de chasseur et de guerrier lui pesèrent plus qu'il ne l'avait imaginé, et pour en rompre la monotonie, il finit par épouser une jeune fille aux yeux vifs de sa tribu. En quatre jours, elle était morte. La leçon ne fut pas entendue : il se maria. Peu après, il sortit un soir de son lodge et ne revint jamais.

Cette nuit-là, les bois furent baignés d'une lumière étrange et insolite. On dit qu'Attrape-Nuage fut ramené dans le lodge du Soleil et de la Lune, et qu'il vit désormais dans le ciel, enfin apaisé.

## Les Filles Qui VoulaienÉpouser Des Étoiles

Au temps dont parle mon récit, les gens campaient comme nous le faisons ici. En hiver, ils vivaient dans des wigwams — *abris traditionnels recouverts d'écorce de bouleau, matériau souple et imperméable que les peuples anishinaabe maîtrisaient parfaitement pour la construction comme pour la fabrication de canots* — d'écorce de bouleau. En ce temps-là, tous les animaux pouvaient se parler entre eux.

Deux filles, qui étaient très sottes et ne ressemblaient en rien aux autres jeunes femmes de leur tribu, avaient l'habitude de faire leur lit dehors et de dormir à la belle étoile. Le simple fait qu'elles dormissent ainsi en plein hiver prouvait à quel point elles manquaient de jugement.

L'une d'elles demanda à l'autre : « Avec quelle étoile voudrais-tu dormir, la blanche ou la rouge ? » L'autre répondit : « Je voudrais dormir avec l'étoile rouge. » « Très bien, dit la première, moi je voudrais dormir avec l'étoile blanche. C'est la plus jeune ; la rouge est la plus vieille. » Puis les deux filles s'endormirent. À leur réveil, elles se trouvèrent dans un autre monde : le monde des étoiles.

Ils étaient quatre là-haut : les deux filles et les deux étoiles, qui avaient pris forme humaine. L'étoile blanche était très, très vieille, aux cheveux gris, tandis que la plus jeune était l'étoile rouge, aux cheveux roux. Les filles restèrent longtemps dans ce monde des étoiles, et celle qui avait choisi l'étoile blanche était bien triste, car son compagnon était si vieux.

Là-haut vivait une vieille femme assise au-dessus d'un trou dans le ciel. Chaque fois qu'elle se déplaçait, elle leur montrait le trou et disait : « C'est de là que vous venez. » Elles regardèrent à travers et virent leur peuple qui jouait en bas, et alors elles furent saisies d'une grande tristesse et du mal du pays. Un soir, peu avant le coucher du soleil, la vieille femme s'éloigna un peu du trou.

La plus jeune des filles entendit monter d'en bas le bruit du mitewin — *la Grande Loge de Médecine, institution spirituelle et médicale centrale des Ojibwés, dont les cérémonies transmettent des savoirs sacrés à travers plusieurs degrés d'initiation*. Quand l'aube approchait, la vieille femme se rasseyait sur le trou et le bruit du mitewin cessait : c'était son esprit qui produisait ce son. Elle en était la gardienne céleste.

Un matin, la vieille femme dit aux filles : « Si vous voulez redescendre d'où vous venez, nous vous y laisserons, mais il faut vous mettre au travail et ramasser des racines pour tresser une corde. Toutes les deux, faites des rouleaux de corde aussi hauts que votre tête lorsque vous êtes assises. Deux rouleaux suffiront. » Les filles travaillèrent pendant des jours jusqu'à ce qu'elles aient accompli cette tâche.

Elles fabriquèrent une corde en grande quantité et l'attachèrent à un grand panier. Elles montèrent dans le panier et les habitants du monde des étoiles commencèrent à les descendre. Elles s'arrêtèrent juste dans un nid d'aigle — *les aigles occupent une place importante dans la cosmologie anishinaabe : associés aux hauteurs et à la puissance spirituelle, ils servent parfois*

*d'intermédiaires entre le monde terrestre et les mondes supérieurs* —, mais les gens d'en haut crurent qu'elles avaient touché le sol et cessèrent de les descendre. Elles étaient condamnées à rester dans le nid, sans pouvoir rien faire pour s'en sortir.

« Il va falloir rester ici jusqu'à ce que quelqu'un vienne nous chercher », dit l'une d'elles.

L'Ours passa par là. Les filles s'écrièrent : « Ours, viens nous chercher. Tu te marieras bien un jour. Voilà ta chance ! » L'Ours pensa : « Ce ne sont pas des femmes très belles. » Il fit semblant de grimper, puis dit : « Je ne peux pas monter plus haut. » Et il s'en alla, car les filles ne lui convenaient pas.

Vint ensuite le Lynx. Les filles crièrent à nouveau : « Lynx, monte nous chercher. Tu iras bien chercher une femme un jour ! » Le Lynx répondit : « Je ne peux pas, je n'ai pas de griffes. » Et il s'en alla lui aussi.

Puis passa un homme à l'air peu engageant : le Glouton — *le wolverine, ou carcajou, figure récurrente des contes algonquins où il incarne la laideur, la maladresse sociale et une crédulité que les personnages plus rusés savent exploiter*. Les filles lui lancèrent : « Hé, Glouton, viens nous chercher ! » Le Glouton se mit à grimper sans hésiter, car il estimait avoir beaucoup de chance que ces femmes s'intéressent à lui et en était fort heureux. Lorsqu'il les eut rejointes, elles déposèrent leurs rubans dans le nid. Puis le Glouton accepta de les descendre l'une après l'autre : il emmena la première, puis repartit chercher la seconde.

Le Glouton s'en alla ensuite avec ses deux épouses et se réjouit grandement, car il était laid et personne d'autre ne l'aurait voulu. Ils s'enfoncèrent loin dans la forêt, puis s'assirent et se mirent à parler. « Oh ! s'écria l'une des filles, j'ai oublié mon ruban. » Le Glouton dit alors : « Je vais courir le chercher. » Et il repartit en quête des rubans.

Aussitôt, les filles se cachèrent et dirent aux arbres — *considérés dans la vision du monde anishinaabe comme des êtres animés dotés d'une présence et d'une capacité d'agir dans le monde des vivants* — que lorsque le Glouton reviendrait et sifflerait pour les appeler, ils devaient lui répondre en sifflant à leur place.

Le Glouton revint bientôt et se mit à siffler pour appeler ses épouses. Tous les arbres autour de lui sifflèrent en réponse. Comprenant qu'on s'était joué de lui, le Glouton abandonna ses recherches et repartit, furieux.

## Okishkimonisse sauve les oiseaux de l'été

Il y a très, très longtemps, un géant découvrit qu'il pouvait maintenir l'hiver dans le pays du Nord toute l'année s'il enfermait les oiseaux de l'été dans des cages. Quand vint le temps où la chaleur aurait dû revenir, rien ne changea. Il faisait toujours très, très froid. Il n'y avait plus ni troglodytes ni rouges-gorges, plus de pics, d'alouettes, de chardonnerets, ni aucun des autres oiseaux qui revenaient chaque printemps et chaque été sur les terres ojibwées — *dans la vision du monde anishinaabe, les oiseaux migrants ne sont pas de simples animaux : leur retour au printemps est perçu comme un acte porteur de vie et de chaleur, une manifestation des forces bienveillantes du monde animé qui s'éveille ; leur absence est donc bien plus qu'un silence dans la forêt — c'est une rupture de l'ordre du monde.*

Dans le pays du Nord, le peuple ojibwé souffrait. La pensée des mois chauds de l'été ne quittait jamais les esprits, tandis que tous grelottaient du matin au soir. La nourriture se raréfiait dangereusement. Les animaux tentèrent de mâcher l'écorce du tremble, comme ils avaient vu le castor le faire, mais ils découvrirent bien vite que c'était un maigre substitut à leur nourriture habituelle.

Finalement, les Indiens et les animaux se rassemblèrent en Conseil — *le grand conseil réunissant êtres humains et animaux est un motif narratif attesté dans les traditions anishinaabe : il repose sur la conviction que les animaux sont des êtres dotés d'une intelligence, d'une volonté et d'une responsabilité envers le monde, au même titre que les humains ; dans ce cadre, délibérer ensemble est un acte naturel et nécessaire.* Tous étaient déterminés à retrouver les oiseaux de l'été et à les faire revenir au Nord, avec la chaleur qu'ils portaient dans leurs ailes. Mais parmi tous les hommes et tous les animaux réunis, ce fut le petit Okishkimonisse — *le pékan en ojibwé, Pekania pennanti en latin, mustélidé forestier nord-américain connu pour sa furtivité et son agilité remarquables dans les arbres et sur la neige* — qui s'avança finalement pour offrir d'aller trouver celui qui causait tous ces malheurs et de ramener les oiseaux de l'été à la maison.

Le lendemain, Okishkimonisse se mit en route, n'emportant avec lui qu'une petite boule de cire pour toute arme. Jour après jour, il s'envola vers le Sud — la direction qu'il avait vu prendre aux oiseaux de l'été lors de leur départ l'année précédente. Il voyagea pendant toute une lune avant d'atteindre enfin la demeure du géant. Le géant dormait à son arrivée, mais il avait posté deux corneilles en sentinelles.

Or Okishkimonisse savait se déplacer sans faire le moindre bruit. Avant que les corneilles eussent le temps de réagir, le pékan fondit sur elles, referma leurs becs d'un seul geste, et les scella hermétiquement avec sa boule de cire. Les corneilles ne pourraient plus alerter leur maître.

Puis, sans faire le moindre son, Okishkimonisse se glissa à l'intérieur jusqu'à l'endroit où les cages des oiseaux de l'été étaient gardées. Une par une, il ouvrit les cages. Les oiseaux, libres après leur longue captivité, étendirent leurs ailes et les battirent dans l'air — *le motif du battement d'ailes comme vecteur de chaleur et de transformation saisonnière est cohérent avec*

*la pensée animiste anishinaabe, où chaque geste d'un être vivant peut avoir une incidence sur l'équilibre du monde* — et à mesure qu'ils brassaient l'air autour d'eux, la chaleur commença à revenir. La neige fondit et les plantes percèrent la terre. Au fil de leur envol vers le Nord, les oiseaux apportèrent l'été aux peuples indiens qui les attendaient sur leur passage. Quand ils arrivèrent enfin dans le pays du Nord, le peuple ojibwé sut qu'Okishkimonisse avait accompli sa mission.

Le géant, lui, avait dormi à travers tout cela. Mais la chaleur de l'été finit par faire fondre la cire sur les becs des corneilles. Soudain, les oiseaux crièrent à leur maître.

« Les oiseaux de l'été ! coassèrent-ils. Okishkimonisse a ouvert leurs cages et les a tous laissés s'échapper ! »

Le géant fut debout en un instant et se lança aussitôt à la poursuite d'Okishkimonisse, son arc et ses flèches à la main.

Il chassa le pékan sur le flanc d'une colline rocheuse dominant une belle vallée verdoyante. Arrivé au bord de la falaise, Okishkimonisse bondit et s'élança vers le ciel. Le géant s'élança à sa suite, ajustant son tir au moment où ses pieds quittèrent le sol. La flèche atteignit l'oiseau, mais ne fit que le blesser.

Aujourd'hui encore, Okishkimonisse vole haut dans le ciel, mais sa queue est restée tordue. Quand les hommes blancs observent la courbe marquée de la Grande Ourse — *la constellation connue en anglais sous le nom de Big Dipper, et en français sous les noms de Grande Ourse ou Chariot, est identifiée dans cette version du récit ojibwé à la silhouette d'Okishkimonisse blessé ; dans d'autres versions anishinaabe de ce motif astronomique, c'est un ours céleste qui est chassé par des chasseurs à travers le ciel nocturne, le mouvement apparent de la constellation au fil des saisons illustrant la progression de la chasse* — c'est en réalité l'endroit où la flèche du géant a frappé la queue d'Okishkimonisse qu'ils contemplant sans le savoir.

## Les Oiseaux de Neige

Il y a bien des années, vivait dans le campement ojibwé établi à l'embouchure de la rivière Kaministiquia — *cours d'eau dont le nom est d'origine anishinaabe, affluent du lac Supérieur qui se jette dans la baie Thunder, en Ontario, au cœur du territoire traditionnel ojibwé* — une belle jeune femme aimée de tous, dont les doigts habiles excellaient dans l'art de l'artisanat. Colombe Blanche confectionnait de magnifiques présents, notamment de beaux ornements d'argent, métal qu'elle avait trouvé cet été-là lors d'une expédition à Silver Island — *petite île du lac Supérieur effectivement connue pour ses riches filons d'argent, dont l'exploitation industrielle par des compagnies minières débuta au XIXe siècle* —.

Deux jours avant la grande fête des récoltes — *la tradition ojibwée comporte des cérémonies de gratitude liées aux cycles saisonniers et aux dons de la terre ; le collecteur rapproche ici cette fête de la fête nord-américaine de Thanksgiving, rapprochement qui reflète une interprétation éditoriale plutôt qu'une équivalence établie* —, Colombe Blanche et son bien-aimé Nanokarsi se mirent en route pour porter les ornements d'argent à la grand-mère de Colombe Blanche, qui vivait à une journée de marche dans les contreforts de la chaîne des Nor-Westers. N'emportant qu'un léger repas pour le milieu de la journée, les deux jeunes gens dirent au revoir à leurs familles en promettant de rentrer à temps pour la grande fête.

Peu après avoir terminé leur repas de midi, ils furent désagréablement surpris par une rafale de vent glacé. Nanokarsi grimpa aussitôt au sommet d'un grand pin et, regardant vers le nord, vit des masses de nuages noirs et menaçants s'avancer sur eux. Effrayé par la tempête qui approchait, il pressa Colombe Blanche de courir aussi vite que ses jambes pourraient la porter — mais ils n'avaient fait que quelques pas lorsque la tempête se déchaîna sur eux dans toute sa fureur.

Le vent hurlait autour d'eux, fouettant la neige épaisse en d'énormes congères qui leur aveuglaient la vue. Ils errèrent sans espoir jusqu'à la tombée de la nuit. Puis, transis de froid, épuisés et affamés, ils s'allongèrent à l'abri d'un grand rocher et se serrèrent l'un contre l'autre pour se partager leur chaleur.

La grande fête des récoltes battait son plein lorsque le vieux chef Cerf Courant annonça solennellement que les deux jeunes gens n'étaient pas rentrés et qu'il craignait qu'ils ne soient perdus dans la tempête.

Tous les guerriers se portèrent volontaires pour partir à leur recherche. Au bout de quatre jours, les chercheurs découvrirent le couple, toujours enlacé, mais plongé dans le Grand Sommeil, celui dont on ne se réveille pas. Les guerriers s'agenouillèrent auprès d'eux et supplièrent Nanna Bijou — *esprit protecteur de la tradition orale ojibwée de la région de Thunder Bay ; selon la légende, Nanna Bijou fut pétrifié par le Grand Esprit et sa forme endormie serait à l'origine de la formation rocheuse que l'on aperçoit depuis la baie Thunder, connue sous le nom de Géant Endormi* — de souffler une vie nouvelle dans leurs corps.

Le Grand Esprit — *Gitche Manido dans la langue anishinaabe, puissance suprême créatrice et source de tout ce qui existe* — leur fit savoir qu'il ne pouvait pas les ramener, car ils se trouvaient désormais dans la demeure du Grand Manitou ; il ne pouvait pas non plus interdire à l'Esprit de la Neige de revenir. Mais Nanna Bijou promit qu'il leur donnerait un signe qui, pour toujours, avertirait les hommes de l'approche de l'Esprit de la Neige — et que, si ce signe était entendu, la neige ne leur causerait aucun mal.

Sous les yeux des guerriers, stupéfaits, les corps de Colombe Blanche et de Nanokarsi disparurent lentement dans la neige — et là, à l'endroit même où ils avaient été couchés, apparurent deux jolis petits oiseaux au plumage gris doux, à la tête rayée — *les oiseaux décrits ici, gris, à tête rayée, volant en larges vols tourbillonnants à l'approche de la neige, correspondent vraisemblablement aux juncos ardoisés ou aux bruants des neiges, deux espèces effectivement associées à l'arrivée de l'hiver dans la région des Grands Lacs, bien que le texte ne les nomme pas explicitement* —.

Lorsqu'ils s'élancèrent dans les airs, ils virevolèrent de gauche à droite, laissant bien voir au spectateur le plumage blanc de neige de leur poitrine, du dessous de leurs ailes et de leur queue.

D'où viennent ces oiseaux, où ils vont, nul ne le sait. Mais lorsque vous les voyez tourbillonner et voltiger en larges vols, prenez garde — car, aussi sûrement que la nuit suit le jour, la neige n'est plus très loin.

## La Femme qui épie

Une curieuse légende explique l'origine d'une illusion d'optique que l'on découvre en naviguant sur les eaux de la baie Thunder à l'approche du Géant Endormi — *formation rocheuse monumentale dominant la péninsule Sibley, en Ontario, dont la silhouette évoque depuis le lac la figure d'un géant couché ; ce lieu est associé dans la tradition ojibwée locale à la figure de Nanna Bijou, esprit protecteur du territoire* —.

En regardant vers l'ouest, lorsque l'embarcation passe devant l'île Pie — *île située à l'entrée de la baie Thunder, dont le nom français désigne sa forme caractéristique* —, on peut apercevoir, pour un court instant seulement, ce qui ressemble à la silhouette d'une femme épiant depuis derrière le plateau. C'est la Femme qui épie.

L'esprit indien Nanna Bijou — *puissance protectrice attachée au territoire de la baie Thunder, dont la forme pétrifiée constituerait selon la tradition ojibwée locale la formation rocheuse du Géant Endormi* — voyait d'un mauvais œil l'afflux des Blancs sur ses terres et cherchait à les en chasser. Avec son grand Oiseau du Tonnerre — *le Thunderbird, être céleste d'une puissance redoutable, présent dans de nombreuses traditions autochtones des Grands Lacs, maître des tempêtes et des éclairs* —, il fondait sur les rives des Grands Lacs et déclenchait de terribles orages chaque fois que les campements des Blancs apparaissaient. À mesure que ces campements se multipliaient, Nanna Bijou passait de plus en plus de temps loin de son foyer et de sa femme.

Pour tromper l'attente, celle-ci s'en allait chasser de longues heures. Un jour qu'elle était partie à la chasse, Nanna Bijou rentra chez lui, fatigué et affamé. Irrité par son absence, il se mit à sa recherche. Lorsqu'il la trouva, il éclata de colère contre elle, lui reprochant de l'avoir négligé. Quand elle lui fit remarquer à son tour qu'il l'avait abandonnée, il leva ses grandes mains et la frappa — *ce motif de violence conjugale est inhabituel dans les récits de cette tradition et pourrait refléter une adaptation ou une déformation introduite par le collecteur ou le narrateur ; le texte source est traduit fidèlement* —. Plus tard, accablé de chagrin pour ce qu'il avait fait, il repartit à sa recherche — mais le Manitou — *Gitche Manido, puissance suprême de la tradition anishinaabe, désigné ici comme « le plus grand de tous les dieux indiens » selon la formulation du collecteur* — avait déjà changé sa femme en pierre et l'avait placée sur l'île Pie, pour que Nanna Bijou ne puisse plus jamais lui faire de mal. Là, aujourd'hui encore, elle épie chaque embarcation qui approche, espérant que c'est son bien-aimé qui revient.

Si un jour Nanna Bijou devait revenir, et si le Manitou lui accordait son pardon, la légende nous dit qu'elle disparaîtrait — et si elle disparaît, jamais plus elle ne quittera son côté.

## Le Lion de mer de Silver Islet

Silver Islet — *petit îlot rocheux situé à l'extrémité de la péninsule Sibley, sur le lac Supérieur, territoire traditionnel ojibwé ; célèbre au XIXe siècle pour ses riches mines d'argent exploitées par des compagnies américaines et canadiennes* — n'est pas seulement d'une beauté pittoresque ; il laisse à celui qui le visite le sentiment d'avoir côtoyé les chefs et les guerriers qui arpentaient autrefois ses rivages.

C'est ici que naquit la grande légende du Lion de mer.

Nanna Bijou — *puissance protectrice des eaux profondes, esprit tutélaire du territoire de la baie Thunder, dont la forme pétrifiée constituerait selon la tradition ojibwée locale la formation rocheuse du Géant Endormi, sur la péninsule Sibley* — avait pour compagnon fidèle et favori le grand Oiseau du Tonnerre — *les Animikiig dans la tradition anishinaabe : êtres célestes d'une puissance redoutable, maîtres des orages et des éclairs, ennemis cosmiques des serpents des eaux profondes* —. Mais Nanna Bijou possédait un autre grand compagnon : Nagochee, le grand Lion. Nagochee n'était pas un animal ordinaire, car on lui prêtait les ailes d'un aigle et les pattes d'un canard — *figure hybride extraordinaire propre à cette tradition locale, dont les attributs cumulés — ailes, pattes aquatiques, vitesse prodigieuse — en font un être à la frontière des mondes du ciel, de la terre et de l'eau, cohérent avec la vision anishinaabe d'êtres animés traversant les frontières entre les éléments* —. Sa vitesse était celle du vent, et il nageait plus vite que n'importe quel grand poisson.

Un jour, l'esprit fut appelé à entreprendre un long voyage. Il repartit en hâte sur le dos de son Lion bien-aimé, oubliant complètement d'emmener son Oiseau du Tonnerre. Jaloux d'avoir été laissé derrière, l'Oiseau du Tonnerre ourdit un plan pour détruire le Lion.

Au retour de Nanna Bijou, la voix stridente de l'Oiseau du Tonnerre fit trembler les cieux et une tempête terrible éclata, frappant le Lion et son cavalier. Un vent violent arracha l'une des ailes de Nagochee, qui fut renversé, projetant son maître dans la Grande Eau — *le lac Supérieur, désigné dans la tradition anishinaabe par des noms évoquant sa vastitude et sa profondeur, « grande mer intérieure »* —. Le Lion ne put nager dans les eaux déchaînées par la tempête, mais Nanna Bijou parvint à rejoindre le rivage. Croyant que sa monture l'avait trahi, il jeta une malédiction sur le Lion et le changea en pierre — *malédiction fondée sur une méprise tragique : Nagochee n'avait pas failli à son maître mais avait été vaincu par la jalousie de l'Oiseau du Tonnerre ; ce motif de la punition injuste est présent dans plusieurs récits de pétrification attachés au territoire de la baie Thunder* —.

Là, aujourd'hui encore, le vieux Lion fidèle regarde solennellement sur les eaux, attendant le retour de son Maître.

## Le Dragon à sept têtes

Il était une fois un vieil homme qui vivait seul avec sa femme. Ils possédaient un cheval et un chien, un épagneul. Ils ne chassaient et ne pêchaient que sur le grand lac. Or un jour, ils ne trouvèrent plus aucun poisson dans leurs filets et se retrouvèrent dans un grand dénuement.

Le lendemain matin, l'homme alla relever son filet et y trouva un brochet à la tête énorme. Comme il s'apprêtait à le tuer, le poisson lui dit : « Attends, vieux ! Ne me tue pas tout de suite ! » L'homme s'arrêta. Le poisson lui ordonna d'ôter toutes ses écailles sans en perdre une seule et d'aller les planter dans le jardin. Il lui dit également de couper ses nageoires et de les déposer dans le jardin, de trancher sa tête et de la donner à manger à sa femme, de nourrir le chien avec la moitié de son corps et le cheval avec l'autre moitié.

Il lui dit de fermer l'écurie et de ne pas y regarder pendant quatre jours et quatre nuits — *le cycle de quatre jours et quatre nuits est un motif récurrent dans les traditions cérémonielles anishinaabes, associé aux périodes d'attente, de transformation et de révélation spirituelle* —, et de ne pas non plus regarder les écailles pendant ce même temps, mais qu'il pourrait regarder chaque matin passé ce délai. L'homme tua alors le poisson et le ramena chez lui. Il raconta tout à sa femme, qui demanda : « Est-ce vrai ? » — « Oui », répondit-il, et il répéta tout. « Nous obéirons. Nous sommes pauvres et affamés ; peut-être aurons-nous de la chance. »

Il écailla et découpa le poisson et déposa les écailles dans le jardin. Il nourrit sa femme, son chien et son cheval comme on le lui avait dit, et ferma l'écurie. Pendant quatre jours et quatre nuits il ne put dormir. Sa femme devint enceinte ; et au quatrième matin elle mit au monde deux fils, et le vieux fut rempli de joie. Il courut à l'écurie et trouva que la jument avait mis bas deux poulains, et la chienne deux chiots. Il alla au jardin : là où les écailles avaient été déposées, il y avait de l'argent monnayé. Et là où les nageoires avaient été placées, il y avait deux beaux sabres — *le poisson donateur qui, par son sacrifice consenti et la distribution précise de son corps, engendre des naissances multiples et des richesses, est un motif présent dans plusieurs traditions algonquines ; il reflète la conception anishinaabe selon laquelle les animaux sont des êtres animés qui peuvent choisir de se donner et dont le don doit être honoré avec soin* —. Le vieil homme rentra en courant annoncer la nouvelle à sa femme, et tous deux furent dans la joie. Après cela, le vieil homme prit beaucoup de poissons. Les garçons grandirent rapidement.

Un soir qu'ils étaient à la maison, l'aîné dit : « Y a-t-il d'autres gens dans le monde ? » — « Certainement, il y en a beaucoup. » — « Où puis-je les trouver ? » — « Tu peux en trouver partout. » Le jeune homme dit : « Je partirai demain pour aller voir du monde. » Il laissa son sabre et dit à son frère : « Je prendrai le tien et laisserai le mien accroché ici. Ne le touche pas ! Si j'ai des ennuis ou si je suis tué, il rouillera. » Puis il s'en alla.

Vers l'heure du dîner, il mit pied à terre et but à une source. Il trouva que l'eau était argentée ; et quand il y trempa son petit doigt, celui-ci devint d'argent massif. Il mit de cette eau sur les oreilles de son cheval, et elles devinrent argentées. Il fit de même pour le chien et pour ses propres cheveux. Puis il repartit.

En arrivant dans une grande ville, il ôta ses vêtements, trouva de vieux habits et s'enroula des chiffons autour du doigt et un mouchoir sur la tête — *pour cacher les marques argentées qui l'auraient trahi* —. Il avait une petite boîte dans laquelle il fit rapetisser son cheval et son chien, qu'il cacha dans la forge d'un forgeron. Celui-ci le regarda. « D'où viens-tu ? » — « Y a-t-il une ville ici ? Je suis très pauvre. » — « Ah, entre donc ! » Le forgeron lui donna à manger.

L'homme dit : « Je peux te garder ici », et l'engagea pour faire les corvées de la maison. Il y resta quelque temps, quand un soir le forgeron rentra et dit : « Le roi de cette ville a une belle fille, et elle va être livrée au Windigo — *terme anishinaabe désignant un être maléfique cannibale, figure de la famine et de la folie hivernale ; il est employé ici dans un sens élargi pour désigner un monstre dévoreur de personnes, usage qui s'écarte du Windigo canonique de la tradition anishinaabe* — qui a huit têtes. Il ne mange que des gens. » — « Quand doit-elle y être conduite ? » — « Demain matin. »

Le lendemain, après son travail, le jeune homme sortit. Il enfourcha son cheval, prit son chien, remit ses propres vêtements et quitta la ville. Après un moment, il entendit quelqu'un pleurer dans les bois. Il se dirigea de ce côté et trouva une jeune fille en larmes. Elle s'arrêta en le voyant.

Le jeune homme lui demanda : « Pourquoi pleures-tu ? » — « Cela ne sert à rien de te le dire. » — « Mais si, dis-moi ! Où vas-tu ? » — « Cela ne sert à rien de te le dire. » — « Mais si, il le faut. » Alors la jeune fille, voyant qu'il était un étranger, dit : « Je vais te le dire. Je me rends à ce promontoire là-bas. Il y a là un manitou à huit têtes — *les manitoog, ou manidoog, sont les esprits et puissances qui habitent le monde dans la tradition anishinaabe ; certains sont bienveillants, d'autres dangereux et hostiles aux humains* —, et il va me manger. » — « Pourquoi ? » — « Il me veut. » — « Et si tu n'y vas pas ? » — « Alors il dévorerait toute la ville. C'est pourquoi je dois y aller. »

Alors le jeune homme dit : « J'irai d'abord. Tu pourras y aller quand je reviendrai. » — « Non, non ! Tu ne dois pas y aller. Je n'y vais pas pour vivre, j'y vais pour mourir. » — « Dans ce cas, il faut que je le voie d'abord. » — « Oh non ! » Le jeune homme dit : « J'irai et je reviendrai. Toi, reste ici. » — « Très bien, vas-y ! Mais il te tuera », et elle lui donna une bague. Il se dirigea alors vers le promontoire et vit que les arbres étaient agités par le souffle du manitou. Il s'arrêta et dit à son cheval et à son chien : « Faites de votre mieux pour m'aider », puis il avança.

Le cheval et le chien s'enfoncèrent profondément dans le sol — *signe de la puissance tellurique du monstre* —. Le garçon prit son sabre et trancha une tête, qui se rattacha aussitôt. Alors il ordonna à son chien de la saisir ; et il frappa le monstre de nouveau, tranchant une autre tête. Le chien la saisit et la secoua. Le jeune homme en trancha une autre, et le cheval la frappa d'un coup de sabot. Quand il eut tranché quatre têtes, le manitou respirait moins fort.

Finalement, il le tua. Il coupa toutes les langues et les mit dans un mouchoir. En revenant, il trouva la jeune fille qui attendait, et lui dit qu'il avait tué le manitou. Il lui dit de rentrer chez elle et d'emporter les langues, mais de ne pas dire qui avait tué le monstre. « Donne les langues à ton père et dis-lui qu'un jeune homme l'a fait, mais que tu ne sais pas qui. »

Le forgeron travaillait chez lui. « Où vas-tu — chez toi ? Non, tu dois être dévorée par le manitou. » — « Le manitou a été tué. » — « Personne ne peut le tuer. » La jeune fille lui montra les langues. Le forgeron la crut alors et lui demanda qui l'avait tué. « Je ne sais pas, c'est un jeune homme. » — « Rentre chez ton père et dis-lui que c'est moi qui l'ai tué. Si tu ne le fais pas, je te tue. »

La jeune fille accepta, et il l'accompagna. Son père et sa mère lui demandèrent pourquoi elle était revenue, et elle leur dit que c'était le forgeron qui avait tué le manitou. Elle le fit entrer, et on lui demanda : « Comment as-tu fait ? » — « Je l'ai frappé aux langues. »

Le roi fut très heureux et donna sa fille au forgeron. Le jeune homme rentra, remit son cheval dans la boîte et se rhabilla avec ses vieux habits.

Il devait y avoir quatre jours de danse avant le mariage. Après trois nuits de danse, le forgeron était très content et dit au garçon que c'était la dernière nuit. Alors le jeune homme remit ses propres habits. Il entra dans la grande salle et s'assit près de la porte. La jeune fille le reconnut aussitôt et dit tout bas à son père que c'était lui qui avait tué le monstre.

Le roi l'invita à une meilleure place. Le forgeron voulut sortir, prétextant qu'il avait mal au ventre, mais on ne le laissa pas partir. Il fut enfermé, conduit jusqu'à la mer et jeté dedans. Le jeune homme épousa la jeune fille ; et le roi lui donna la moitié de la ville, la moitié de son argent et la moitié de tout ce qu'il possédait, tant il était heureux que sa fille ait été sauvée.

Ils montèrent dans leurs appartements. Il y avait une fenêtre en haut côté est de la maison, et de là on pouvait voir au loin une flamme bleue.

« Quel est ce feu ? » demanda le jeune homme.

« N'en parle pas, dit la princesse, et n'en approche jamais. »

Le lendemain, il prit son petit cheval et son chien et se rendit vers le feu. Il vit là une longue vieille maison. Il entra dans la première pièce, mais il n'y avait personne. Après un moment, il entendit quelqu'un. La porte s'ouvrit et une vieille femme aux cheveux blancs entra et dit : « Mon petit-fils, tiens ton petit chien, il va me mordre. J'ai froid. » — « Réchauffe-toi, le chien ne te touchera pas. » — « Tu dois l'attacher. » — « Je n'ai rien pour l'attacher. »

Alors la vieille lui donna un cheveu et dit : « Nosis — *terme anishinaabe signifiant « mon petit-fils »*, *terme d'adresse affectueux employé par les aînés envers les jeunes* —, attache-le avec ça. » Le jeune homme le fit, et attacha aussi le cheval. La vieille femme avait une canne. Elle le toucha avec aux pieds, et il mourut.

Un matin, l'autre jeune homme, resté à la maison, vit de la rouille sur le sabre. Il dit à son père : « Je crains que mon frère soit mort quelque part, car son sabre est rouillé. Il faut que j'aille le chercher. » Son père y consentit et lui dit d'être prudent.

Le lendemain matin, le cadet — *ou le frère resté au foyer, le texte ne précise pas lequel est l'aîné à ce stade* — se mit en route. Vers midi, il trouva la même source et fit comme son frère avait fait. Le soir il arriva dans la ville et se rendit chez le chef. La jeune fille sortit et l'embrassa en lui demandant où il avait été, mais il ne répondit pas. Ils soupèrent, et il pensa en lui-même : « Ce doit être la femme de mon frère. » La nuit venue, il refusa d'aller se coucher. Par la fenêtre il vit les flammes bleues. Il demanda : « Quels sont ces feux ? » — « Pourquoi n'y es-tu pas allé voir ? »

Le matin, il s'y rendit. En arrivant, il vit le cheval et le chien de son frère attachés avec du fil de laiton, couchés et morts de froid. Il entra dans la maison et vit que son frère gisait lui aussi, mort près du feu. Bientôt il entendit quelqu'un venir. Une vieille femme apparut et dit : « J'ai froid. » — « Réchauffe-toi au feu. » — « Attache d'abord ton petit chien. »

Il refusa, et finalement dit : « Maintenant, grand-mère, rends la vie à cet homme, à ce cheval et à ce chien ! Si tu ne le fais pas immédiatement, je lâche le chien sur toi. » — « Nosis, je ne peux pas ramener un mort à la vie. » — « Tu dois le faire. » — « Non. »

Alors il lâcha son chien sur elle. Le chien la mordit et le cheval la rua.

« Arrête ! Je vais les ramener à la vie. » Il retint les animaux, et la vieille femme s'avança. Le jeune homme se tint à distance de sa canne. Elle lui dit de prendre une petite bouteille et de la poser sur son frère gelé. Dès qu'il fit tomber quelques gouttes du liquide dans sa bouche, il revint à la vie — *le liquide de résurrection contenu dans une petite bouteille est un motif probablement introduit par contact avec les traditions européennes ou chrétiennes ; il n'est pas attesté comme motif central dans le corpus anishinaabe traditionnel* —. Elle fit de même pour le chien et pour le cheval.

Alors les deux frères tuèrent la vieille femme. Ils lui prirent la bouteille et rentrèrent. Comme ils chevauchaient ensemble, l'aîné dit : « Tu dois être marié. Oui. Ta femme m'a pris pour toi, mais je l'ai seulement laissée dormir contre mon bras. C'est ainsi que j'ai compris. »

Le cadet, en entendant cela, fut pris de jalousie. Il prit du recul et tira sur son frère avec son revolver. Il tira aussi sur son chien et sur son cheval. Puis il rentra chez lui, et sa femme fut heureuse de le voir. Elle lui demanda pourquoi il avait refusé de dormir avec elle la nuit précédente. « Tu ne m'as donné que ta main. » Alors le frère commença à s'affliger pour son frère.

Il reprit son cheval et retourna auprès du cadavre. Là il pleura sur son frère. Son petit chien tourna autour du corps mort et se mit à fouiller à l'intérieur du manteau. Il y trouva la petite bouteille de la vieille femme. Il versa quelques gouttes du liquide sur la blessure, et ainsi ramena son frère à la vie. Puis il en versa sur le chien et sur le cheval, et tous revinrent à eux.

Ils rentrèrent, mirent leurs chevaux et leurs chiens à l'abri, entrèrent dans la maison et s'assirent. La femme du cadet les vit et ne put pas les distinguer l'un de l'autre. Le lendemain ils partirent rendre visite à leurs parents. Arrivés à une fourche de chemin, ils décidèrent de se séparer. L'aîné prit un chemin et dit : « Je passerai par là, et mon nom sera Dieu. » L'autre dit :

*« Je suivrai l'autre, et je serai le Diable. » — Cette conclusion syncrétique, où les deux frères s'identifient au Dieu et au Diable chrétiens au moment de leur séparation définitive, reflète l'influence des missionnaires chrétiens sur la tradition orale anishinaabe, documentée dès le XVIIe siècle. Elle ne correspond à aucune figure de la cosmologie anishinaabe traditionnelle et constitue vraisemblablement un ajout ou une adaptation tardive. —*

C'est ainsi que se termine le récit.

## Le Géant Endormi

Depuis les rives de la ville de Thunder Bay, on peut regarder au loin sur les eaux et apercevoir une vaste formation de terre connue sous le nom de Géant Endormi — *Animikiiwaajimensing en anishinaabemowin selon certaines sources locales ; la péninsule Sibley, en Ontario, forme depuis le lac Supérieur la silhouette distincte d'un personnage allongé sur le dos, que la tradition ojibwée de la région identifie à Nanna Bijou pétrifié* —. Mystère et légende enveloppent cet étrange phénomène de la nature.

Une grande tribu ojibwée vivait au large de Thunder Bay, sur l'île Royale — *Isle Royale, aujourd'hui parc national américain dans le lac Supérieur, fut longtemps un territoire de vie et de pêche pour les Ojibwés de la région* —. En récompense de leur loyauté envers leurs puissances spirituelles et de leur mode de vie industriel et pacifique, Nanna Bijou — *esprit tutélaire des eaux profondes, puissance protectrice du territoire de la baie Thunder* — décida de récompenser la tribu.

Le Grand Esprit — *Gitche Manido dans la tradition anishinaabe, puissance suprême créatrice* — confia au chef l'existence d'un tunnel menant au cœur d'une riche mine d'argent — *la mine de Silver Islet, petit îlot rocheux à l'extrémité de la péninsule Sibley, qui constitua au XIXe siècle l'une des mines d'argent les plus productives d'Amérique du Nord avant d'être envahie par les eaux du lac Supérieur* —. Il l'avertit que si jamais la tribu ojibwée venait à révéler l'existence de cette mine à l'Homme Blanc, lui, Nanna Bijou, serait changé en pierre. Les Ojibwés devinrent bientôt célèbres pour leurs magnifiques ornements d'argent.

Les guerriers sioux — *les Dakotas, peuple des Grandes Plaines et de la région des lacs, entretenrent avec les Ojibwés des relations de conflit territorial documentées, notamment autour du lac Supérieur et du Minnesota* —, en voyant l'argent sur leurs ennemis blessés, s'efforcèrent d'arracher le secret aux Ojibwés. La torture et la mort ne parvinrent pas à faire parler les courageux guerriers ojibwés. Les chefs sioux convoquèrent alors leur éclaireur le plus habile et lui ordonnèrent de s'introduire dans le camp ojibwé déguisé en l'un d'eux. L'éclaireur apprit bientôt l'emplacement de la mine.

Une nuit, il s'y rendit et emporta plusieurs grands morceaux du précieux métal. Sur le chemin du retour vers le camp sioux, l'éclaireur s'arrêta au comptoir d'un commerçant blanc pour se nourrir. Là, n'ayant pas de fourrures à troquer, il paya avec un morceau de l'argent volé. Deux hommes blancs, bien décidés à trouver la source de cet argent, enivrèrent l'éclaireur avec de l'eau-de-feu — *terme désignant l'alcool utilisé par les commerçants européens comme outil de manipulation dans les échanges commerciaux avec les peuples autochtones, pratique largement documentée dans l'histoire coloniale de la région des Grands Lacs* — et le persuadèrent de les conduire jusqu'à la mine. Alors qu'ils apercevaient déjà Silver Islet, une tempête terrible se déchaîna sur le cap. Les deux hommes blancs se noyèrent, et l'éclaireur sioux fut retrouvé dérivant dans son canot, dans un état de folie.

Un événement extraordinaire se produisit durant la tempête. Là où s'ouvrait autrefois une large entrée de la baie, apparut ce qui ressemblait à la grande silhouette endormie d'un homme.

L'avertissement du Grand Esprit s'était accompli, et Nanna Bijou avait été changé en pierre — *la pétrification de Nanna Bijou intervient ici non comme punition d'une faute commise par les Ojibwés, mais comme conséquence de la trahison opérée par des intermédiaires extérieurs — l'éclaireur ennemi et les hommes blancs — ce qui préserve dans le récit l'honneur de la tribu ojibwée, dont aucun membre n'a trahi le secret malgré la torture et la mort* —.

Aujourd'hui encore, on peut voir le puits partiellement submergé de ce qui fut jadis la mine d'argent la plus riche du Nord-Ouest. Les Blancs ont tenté à maintes reprises de pomper l'eau qui s'infiltré depuis le lac Supérieur, mais leurs efforts sont restés vains. Est-elle encore sous la malédiction de Nanna Bijou, l'Esprit des Eaux Profondes ? Peut-être... qui peut le dire ?

## Andek — Le Corbeau

Voici l'histoire d'Andek — *le corbeau en anishinaabemowin, oiseau présent dans de nombreux récits des peuples des forêts du Nord.*

Au temps où Gitche Manido — *le Grand Esprit, puissance créatrice suprême de la cosmologie anishinaabe* — créait les êtres volants de la création, chacun d'eux reçut une grande mission. L'Aigle serait le messenger des prières et des remerciements du peuple — *dans la tradition ojibwée, l'aigle est effectivement considéré comme le porteur des prières vers les puissances célestes, et ses plumes sont utilisées dans de nombreuses cérémonies à cette fin.* Le Faucon serait lui aussi un messenger, porteur des besoins du peuple et d'une bonne médecine. Le Huard serait l'enseignant de l'amour et des relations.

Andek, le Corbeau, n'avait reçu aucune mission. Il n'avait pas de couleur particulière, et ses ailes n'avaient pas la puissance de celles de l'Aigle. Alors il se mit à voler de-ci de-là, cherchant sa raison d'être — *comme bien des gens le font aujourd'hui encore.*

Andek alla trouver Mkwa — *l'Ours en anishinaabemowin, figure centrale de la tradition ojibwée, associé à la médecine, à la guérison et à la force ; le clan de l'Ours, l'un des doodem attestés, remplit des fonctions médicinales au sein de la société clanique* — et lui demanda de lui enseigner ses voies. Mkwa accepta. Mais au bout d'un temps, Andek s'ennuya et ne trouva pas la satisfaction qu'il cherchait. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas lui-même, les voies de l'Ours ne lui convenaient pas. Il repartit donc en quête d'une nouvelle voie.

Il alla apprendre auprès du Castor, du Huard, du Loup, du Coyote, du Poisson — auprès de toute la création. Et toujours, ni but ni satisfaction.

Puis vint le jour où Andek entendit Jitimo — *l'Écureuil ; Ajidamoo est la forme attestée en anishinaabemowin pour désigner l'écureuil roux, dont Jitimo est vraisemblablement une variante dialectale* — pleurer dans le creux d'un chêne. Andek vola jusqu'à lui et demanda : « Jitimo, qu'est-ce qui pèse sur ton cœur aujourd'hui ? »

« Je suis triste et je me sens vidé de ma vie », répondit Jitimo.

Andek conseilla à Jitimo d'aller voir Mkwa pour trouver un remède à son mal. Puis ils allèrent ensemble rendre visite à la Tortue — *dans plusieurs traditions anishinaabe, la Tortue est une figure de lenteur, de discernement et de sagesse ancrée ; elle est aussi associée à la Terre elle-même, que certains récits cosmogoniques décrivent portée sur le dos d'une grande tortue* — qui avait le don d'aider chacun à retrouver le fond de son problème. La Tortue avance lentement et avec mesure, ne laissant jamais rien lui échapper. Et en effet, Jitimo retrouva son équilibre, revint à sa raison d'être avec vigueur et l'esprit rafraîchi.

Andek s'envola à travers les bois, le cœur léger de ce qui venait de se passer. Puis un autre cri s'éleva dans la forêt. Andek alla voir. C'était Waboose — *le Lièvre en anishinaabemowin* — qui pleurait dans son terrier.

« Waboose, qu'est-ce qui te trouble aujourd'hui ? »

« Je veux mourir, Andek », sanglota Waboose.

« Qu'est-ce qui t'a amené à un tel point ? »

Waboose pleurait à cause de Wagoosh — *le Renard en anishinaabemowin* — et de l'impossibilité de trouver la paix tant que Wagoosh rôdait dans les parages.

Andek écouta — *comme il avait appris à le faire auprès de la Tortue* — puis dit à Waboose pourquoi il avait de longues pattes et de grandes oreilles, et à quoi elles lui servaient. Pourquoi chercher une solution permanente à un problème qui ne dure qu'un temps ? « Waboose, tu peux certainement distancer Wagoosh à la course. »

Waboose y réfléchit. *Oui. Je le peux. Et j'en serai fier.* « Merci, Andek. »

Le temps passa, comme il le fait toujours. La nouvelle se répandit à travers toutes les terres : il y avait un oiseau volant qui était né sans mission — du moins le croyait-il. Mais sa mission s'était révélée d'elle-même le jour où Andek avait voyagé et s'était lié d'amitié avec toute la création.

Andek est, pour beaucoup d'entre nous, un compagnon de route — *toujours là pour nous rappeler qu'avec le travail et la persévérance, la raison d'être que l'on cherche est toujours devant soi.* Tu ne trouveras pas ta raison d'être si tu restes immobile sur ton chemin. Mais elle viendra à ta rencontre, plus loin. En attendant, crée de bonnes relations, travaille avec l'esprit de l'amitié, et avant que tu t'en rendes compte :

Tu deviendras ta propre raison d'être, comme le fit Andek.

Marche ton chemin — et je te garantis que tu rencontreras ce but. Tu peux avancer en montant, en descendant, à gauche, à droite : peu importe la direction, du moment que tu avances. Toujours en avant.

## Chapitre IV — Les récits étiologiques

## Shawondasee et la Fille d'Or — Le Vent du Sud et le Pissenlit

Shawondasee, le Vent du Sud, — *dans les traditions anishinaabe et algonquines plus largement, les quatre vents sont souvent personnifiés comme des êtres distincts aux caractères contrastés : puissants, capricieux ou bienveillants selon les directions qu'ils incarnent* — était bien plus doux que ses frères des vents d'Est, d'Ouest et du Nord. Il aimait souffler doucement sur le monde et en savourer la beauté. Il était aussi d'une nature timide.

Un jour de printemps, il regarda par-dessus la prairie et aperçut une ravissante jeune femme vêtue de vert, avec une chevelure extraordinaire, aussi jaune que le soleil. Il n'osa pas s'élancer vers elle. Il se contenta de l'admirer de loin, et ce soir-là s'endormit en se promettant : « Demain, j'irai me présenter. »

Le lendemain, il la vit à nouveau — et hésita encore. « Je ne dois pas être trop audacieux. Je ne veux pas lui faire peur. » Chaque soir, il allait se coucher en soupirant devant sa beauté, espérant que le lendemain lui apporterait le courage de lui demander de l'épouser.

Mais un matin, il distingua à peine sa chevelure lumineuse. Avait-elle ramené son châle vert sur sa tête ? Si quelque chose la contrariait, ce n'était pas le jour pour aller la voir.

Et le lendemain, il comprit qu'il avait trop attendu. Sa chevelure était devenue entièrement blanche, comme celle d'une vieille femme. Shawondasee poussa un immense soupir de chagrin et de déception. L'air se remplit de légères touffes argentées semblables à du duvet de chardon — *image précise du pissenlit en graines : chaque akène, surmonté de son aigrette soyeuse, s'envole au moindre souffle de vent, dispersé par le vent lui-même, c'est-à-dire par Shawondasee en personne, sans qu'il le sache* — et lorsqu'il regarda à nouveau, elle avait disparu.

Pauvre Shawondasee ! Il était tombé amoureux d'un pissenlit.

\*\*\*

*Note sur la plante et son histoire* : Le récit ne dit pas pourquoi le Vent du Sud ou le pissenlit se comportent ainsi — mais il invite à les observer. Le collecteur Henry Rowe Schoolcraft rapporte avoir entendu cette histoire auprès des Ojibwés dans les années 1830, mais elle devait être encore récente à cette époque : car le pissenlit (*Taraxacum officinale*) n'est pas originaire d'Amérique du Nord. Il est arrivé avec les colons européens. — *Ce détail donne au récit une résonance coloniale saisissante* : *Shawondasee tombe amoureux d'une étrangère qu'il est incapable de reconnaître comme telle. Plusieurs peuples autochtones ont effectivement identifié le pissenlit comme un marqueur de l'avancée européenne sur leurs territoires — une plante que l'on voyait apparaître là où les colons s'installaient.*

Originaire d'Eurasie, le pissenlit s'est répandu dans toute l'Europe depuis longtemps, cultivé pour ses vertus alimentaires et médicinales. Les jeunes feuilles et les pétales sucrés des fleurs en faisaient de savoureuses salades ; les grandes feuilles se cuisinaient comme des épinards

ou des feuilles de moutarde, mais apportaient davantage de fer et de calcium, ainsi que des vitamines A et C. On le prisait comme l'un des premiers légumes frais et nourrissants du printemps. Les fleurs donnaient un vin d'un jaune vif et servaient de teinture. On croyait que les feuilles et les racines pouvaient guérir les affections du foie et des reins. Aussi les colons espagnols, français, allemands et anglais apportèrent-ils des graines de pissenlit en venant en Amérique du Nord. Des graines ont probablement aussi voyagé clandestinement dans le lest des navires ou dans les semences transportées à bord.

Les graines de pissenlit s'échappèrent bientôt des établissements coloniaux, portées par le vent. Le pissenlit fut l'une de ces plantes étrangères que les peuples autochtones reconnurent comme un signe que des étrangers s'installaient sur leur territoire. La belle aux cheveux blonds de Shawondasee n'était pas l'une des siennes.

Il n'avait pas remarqué les pointes dentelées de ses habits verts. *Dents de lion* — le nom français de la plante — avait donné naissance à son nom anglais, *dandelion*.

Shawondasee n'épousa jamais sa Fille d'Or, mais elle eut néanmoins de nombreux enfants. Bien que le pollen du pissenlit constitue une précieuse source de nourriture pour les abeilles au début du printemps, les fleurs n'en ont pas besoin pour produire des graines : chaque ovule se développe en embryon seminal de manière autonome. Une seule plante peut produire plus de cinq mille fruits à graine unique, chacun doté de son propre parachute duveteux capable de le porter sur des centaines de mètres au gré du vent. Le pissenlit pousse dans presque tous les sols et peut attendre jusqu'à sept ans avant de germer. Ses longues racines pivotantes lui permettent de coloniser les sols nus, de briser les argiles compactes et de faire remonter les minéraux vers la surface, tandis que ses feuilles préviennent l'érosion. Lorsque d'autres plantes s'établissent à leur tour, elles finissent par ombrager et supplanter l'étrangère.

Shawondasee souffla — et sans le savoir, il dispersa ses enfants aux quatre coins du monde.

## Showandasee — Le Vent du Sud et la fille dorée

Il y a longtemps, quand l'été arrivait, Showandasee — *nom donné par le peuple ojibwé au Vent du Sud* ; dans la cosmologie anishinaabe, les vents sont des êtres animés dotés de volonté, de personnalité et d'une présence spirituelle propre, et non de simples phénomènes atmosphériques — dérivait, lourd et somnolent, au-dessus du monde.

Le peuple l'observait dans ses voyages estivaux et savait ce qu'il aimait. Showandasee aimait paresser à l'ombre des chênes. Il aimait inhaler le doux parfum des fleurs d'été, et quand il respirait, le parfum emplissait l'air tout entier. Le peuple le regardait glisser au-dessus des eaux, trempant ses doigts pour y former de petites vagues frémissantes. Showandasee aimait l'été, et le peuple aimait Showandasee.

Un jour, alors que Showandasee dérivait paresseusement, il baissa les yeux et vit un spectacle d'une grande beauté. Là, dans l'herbe, se dressait une silhouette grande et svelte aux cheveux dorés. Il s'approcha en flottant pour la regarder et lui adresser un soupir admiratif. Son cœur se gonfla d'amour. Il s'approcha encore, et songea qu'il pourrait l'appeler à lui. Mais Showandasee était trop paresseux pour appeler, et il dériva simplement au-delà d'elle, admirant sa beauté.

Le lendemain, Showandasee repassa au-dessus du champ pour revoir la belle fille. Elle était encore plus belle que la veille. À partir de ce jour, Showandasee choisit toujours le même chemin, soufflant doucement au-dessus du champ, les yeux posés sur sa fille dorée qui grandissait. Elle lui faisait signe tandis qu'elle se tenait au milieu de l'herbe qui ondulait.

Chaque jour Showandasee tombait un peu plus profondément amoureux. Il respirait plus profondément à mesure que l'été avançait, et quand il passait près de sa fille dorée, il laissait échapper un long soupir. L'air s'emplissait du doux parfum du souffle de Showandasee, et le peuple rendait grâce pour cet amour.

Un matin, Showandasee s'éveilla à l'aube et dériva vers son champ.

Quand il baissa les yeux, il se frotta ses yeux ensommeillés, car il ne trouvait plus sa fille dorée. Là où elle s'était tenue autrefois, il vit une femme svelte, mais elle n'était plus aussi grande que sa fille dorée, et son dos semblait courbé sous l'effort. Ses cheveux n'étaient plus brillants et dorés. Ils étaient pâles, comme l'herbe qui se fanait.

« Qu'est-il arrivé à ma fille dorée ? » chuchota-t-il, et il dériva de-ci de-là, cherchant quelqu'un qui pourrait lui dire où elle était allée. Il souffla sur les champs à la recherche d'une réponse. Bientôt il tomba sur le Vent du Nord — *dans la tradition anishinaabe, le Vent du Nord est associé au froid, à la rigueur hivernale et à la mort ; son réveil marque la fin de l'été et le début de la saison dure ; il constitue l'antagoniste naturel et cosmologique de Showandasee* —, qui avait dormi tout l'été. Il était maintenant réveillé et commençait à souffler. « As-tu vu ma fille dorée ? » demanda Showandasee au Vent du Nord.

Le Vent du Nord rit, et quand il le fit, les arbres en dessous tremblèrent au son de son rire. « J'ai vu ta fille dorée, » dit le Vent du Nord, « et j'ai touché sa belle tête dorée. Quand je l'ai fait, ses cheveux ont changé de couleur et elle a semblé se faner. »

Showandasee avait le cœur brisé. « Tu es cruel, » s'écria-t-il, mais de nouveau le Vent du Nord rit, et en bas les arbres se mirent à frissonner. Ils se balancèrent vers Showandasee en appelant : « Souffle, Showandasee, souffle. »

Showandasee s'élança à travers les champs vers sa fille dorée, mais cette fois il regarda en bas et vit que le Vent du Nord l'avait touchée de nouveau. Ses cheveux étaient devenus blancs comme la neige — *la transformation de la fleur en aigrette blanche correspond au cycle naturel du pissenlit, dont les graines légères sont précisément dispersées par le vent d'automne ; le récit encode ainsi dans une histoire d'amour et de perte le mécanisme même de la dissémination de la plante* —, et elle était ridée et vieille. Showandasee laissa échapper un soupir profond, et quand il le fit, la grande silhouette svelte qui avait jadis été si dorée et si forte se mit à trembler aussi fort que les arbres. Ses cheveux s'envolèrent de sa tête et se dispersèrent partout.

Peu de temps après, Showandasee, trop triste pour dériver paresseusement, s'en alla parcourir le monde à la recherche de sa fille dorée.

Chaque année il revient. Chaque année il retrouve sa fille dorée, grande et belle au milieu des champs d'herbe. Quand il la voit, il recommence à flotter et à soupirer sur la terre, et le fait ainsi jusqu'à ce que le Vent du Nord revienne et touche toutes les filles dorées de ses doigts de glace — *le récit explique ainsi le retour cyclique de l'été et de l'automne, inscrit dans une histoire d'amour impossible entre le Vent du Sud et la fleur des champs ; chaque printemps voit renaître la fille dorée, chaque automne voit le Vent du Nord la détruire, et chaque fois Showandasee recommence à aimer, trop paresseux pour jamais agir à temps.*

## Comment la chauve-souris vint à exister

Il y a très longtemps, alors que le Soleil commençait à se lever un matin, il s'approcha trop près de la Terre et se trouva emmêlé dans les branches supérieures d'un très grand arbre.

Plus il cherchait à se dégager, plus il s'enchevêtrait. L'aube ne vint donc pas.

Au début, les oiseaux et les animaux ne s'en aperçurent pas. Certains se réveillèrent, puis se rendormirent, pensant s'être trompés et qu'il n'était pas encore l'heure de se lever.

D'autres animaux, qui aimaient la nuit — comme la panthère et le hibou — étaient bien contents que l'obscurité perdure, et continuèrent donc à chasser.

Mais au bout d'un moment, tant de temps s'était écoulé que les oiseaux et les animaux surent que quelque chose n'allait pas.

Ils se rassemblèrent dans l'obscurité pour tenir conseil. — *Le motif du conseil des animaux est récurrent dans les traditions narratives anishinaabe ; les animaux y sont représentés comme des êtres animés dotés de parole, de discernement et de responsabilité envers l'équilibre du monde, ce qui est cohérent avec la cosmologie ojibwée dans laquelle chaque être vivant possède une présence spirituelle.*

« Le Soleil s'est perdu, » dit l'aigle.

« Nous devons le chercher, » dit l'ours.

Alors tous les oiseaux et tous les animaux partirent à la recherche du Soleil. Ils cherchèrent dans les cavernes, dans la forêt profonde, sur les montagnes et dans les marécages.

Mais le Soleil n'était nulle part. Aucun des oiseaux et des animaux ne pouvait le trouver.

Alors l'un des animaux, un petit écureuil brun, eut une idée. « Peut-être que le Soleil est pris dans un grand arbre, » dit-il.

Le petit écureuil brun se mit alors à aller d'arbre en arbre, s'éloignant de plus en plus vers l'est. Enfin, au sommet d'un très grand arbre, il aperçut une lueur de lumière.

Il grimpa et vit que c'était le Soleil. Sa lumière était pâle et il semblait faible.

« Aide-moi, Petit Frère, » dit le Soleil.

Le petit écureuil brun s'approcha et commença à ronger les branches dans lesquelles le Soleil était pris. Plus il s'approchait du Soleil, plus la chaleur devenait intense. Plus il libérait de branches, plus la lumière du Soleil devenait vive.

« Je dois m'arrêter maintenant, » dit le petit écureuil brun. « Ma fourrure brûle. Elle devient toute noire. »

« Aide-moi, » dit le Soleil. « Ne t'arrête pas maintenant. »

Le petit écureuil brun continua à travailler, mais la chaleur du Soleil était à présent très forte et la lumière encore plus vive. « Ma queue est en train de brûler, » dit le petit écureuil brun. « Je ne peux pas en faire davantage. »

« Aide-moi, » dit le Soleil. « Je serai bientôt libre. »

Alors le petit écureuil brun continua à ronger. Mais la lumière du Soleil était maintenant très brillante.

« Je suis en train de devenir aveugle, » dit le petit écureuil brun. « Je dois m'arrêter. »

« Encore un peu, » dit le Soleil. « Je suis presque libre. »

Enfin, le petit écureuil brun rongea les dernières branches qui retenaient le Soleil prisonnier.

À l'instant même, le Soleil se libéra et s'éleva dans le ciel.

L'aube se répandit sur la terre et ce fut de nouveau le jour. Partout dans le monde, les oiseaux et les animaux se réjouirent.

Mais le petit écureuil brun n'était pas heureux. Il avait été aveuglé par l'éclat du Soleil. Sa longue queue avait été brûlée et ce qui lui restait de fourrure était maintenant tout noir. Sa peau s'était étirée sous l'effet de la chaleur et il s'accrochait là, aux branches supérieures du grand arbre, incapable de bouger.

Depuis le ciel, le Soleil regarda en bas et éprouva de la pitié pour le petit écureuil brun. Il avait tant souffert pour le sauver.

« Petit Frère, » dit le Soleil. « Tu m'as aidé. Maintenant, je vais te donner quelque chose. Y a-t-il quelque chose que tu aies toujours désiré ? »

« J'ai toujours voulu voler, » dit le petit écureuil brun. « Mais je suis aveugle maintenant, et ma queue a entièrement brûlé. »

Le Soleil sourit. « Petit Frère, » dit-il, « désormais tu voleras encore mieux que les oiseaux. Parce que tu t'es approché trop près de moi, ma lumière sera toujours trop brillante pour toi, mais tu verras dans l'obscurité et tu entendras tout ce qui t'entoure pendant ton vol. — *Ces deux dons correspondent aux caractéristiques biologiques réelles de la chauve-souris : elle est nocturne et utilise l'écholocation, une perception acoustique très fine, pour se repérer et chasser dans l'obscurité ; le récit traduit ainsi de manière poétique des réalités naturelles observées.*

À partir de maintenant, tu dormiras quand je m'élèverai dans le ciel, et quand je dirai au revoir au monde chaque soir, tu t'éveilleras. »

Alors le petit animal, qui avait été autrefois un écureuil, se laissa tomber de la branche, déploya ses ailes de cuir et commença à voler.

Il ne regrettait plus sa queue ni sa fourrure brune, et il savait que lorsque la nuit reviendrait, ce serait son heure. Il ne pouvait pas regarder le Soleil, mais il portait en son cœur la joie du Soleil.

C'est ainsi que jadis, le Soleil témoigna sa gratitude au petit écureuil brun — qui n'était plus un écureuil, mais la première des Chauves-Souris.

## Comment le castor obtint sa queue

Il y a bien longtemps, il existait un castor qui adorait se vanter de sa queue. Un jour, alors qu'il se promenait, le castor s'arrêta pour parler à un oiseau.

« N'aimes-tu pas ma belle queue touffue ? » dit le castor à l'oiseau.

« Mais oui, petit castor, » répondit l'oiseau.

« Ne voudrais-tu pas que tes plumes soient aussi touffues que ma queue ? Ne voudrais-tu pas qu'elles soient aussi solides ? Ne voudrais-tu pas qu'elles soient aussi belles ? » demanda le castor.

« Pourquoi penses-tu autant à ta queue, petit castor ? » demanda l'oiseau.

Le castor se sentit insulté et s'éloigna.

Après avoir marché un moment, il s'arrêta pour boire au bord de la rivière et aperçut un rat musqué. — *Le rat musqué, ou ondatra, est un animal bien connu dans les récits ojibwés ; c'est lui qui, dans le cycle cosmologique de Nanabozho, plongea au fond des eaux après le déluge pour ramener la poignée de boue à partir de laquelle la Terre fut recréée.* Il s'approcha et dit : « Bonjour, petit rat musqué. Que penses-tu de ma queue ? »

« Ma foi, elle est très belle, grande et touffue, » répondit le rat musqué. « Est-elle aussi solide ? »

« Mais oui, » répondit le castor. « Voudrais-tu avoir une queue comme la mienne ? »

« Je n'ai pas dit que je voulais une queue comme la tienne. J'ai simplement demandé si elle était solide, » répliqua le rat musqué d'une voix dégoûtée.

Le castor fit brusquement demi-tour et reprit le chemin de son barrage. Il était en colère, persuadé que les animaux se montraient grossiers envers lui. Très contrarié, il décida de passer sa frustration en abattant des arbres. — *L'abattage des arbres et la construction de barrages sont les activités caractéristiques du castor ; dans la tradition anishinaabe, le castor est associé à des qualités de travail, de persévérance et d'ingéniosité, et il constitue l'un des clans — doodem — attestés dans l'organisation clanique de la société ojibwée.*

Après avoir abattu quelques arbres, il en arriva à un très grand. Il savait que ce serait un formidable défi pour lui. Il s'y attaqua donc. Mais tandis qu'il rongea le tronc, il ne cessait de penser à sa queue et ne remarqua pas qu'il coupait selon un mauvais angle.

Avant même de comprendre ce qui se passait, l'arbre commença à tomber vers lui. Il bondit pour s'écarter, mais pas assez vite — et l'énorme arbre s'abattit sur sa belle queue ! Il tira, il tirailla, creusa la terre pour se dégager. Lorsqu'il parvint enfin à retirer sa queue de sous l'arbre,

il fut horrifié de la voir plate comme une feuille. Le castor fut envahi d'une grande tristesse et se mit à pleurer.

Tandis qu'il pleurait, il entendit une voix. C'était le Créateur. — *Le Créateur est ici désigné par le terme anglais générique "Creator", qui correspond vraisemblablement à Gitche Manido, le Grand Esprit ou Grande Puissance de la cosmologie anishinaabe — l'être suprême créateur attesté dans les traditions ojibwées — bien que cette identification ne soit pas explicite dans le texte source.*

« Pourquoi pleures-tu ? » demanda le Créateur.

« Un arbre a écrasé ma belle queue, » sanglota le castor. « Maintenant, personne ne m'aimera. »

Le Créateur lui dit qu'un castor n'est pas aimé pour sa queue, mais pour sa bonté et sa sagesse. Il lui montra aussi comment se servir de sa queue aplatie. « Ta queue t'aidera maintenant à nager rapidement, » dit le Créateur. « Et lorsque tu voudras envoyer un signal à un ami, il te suffira de frapper l'eau avec ta queue. » — *Ces deux usages correspondent aux comportements réels du castor : sa queue large et plate lui sert effectivement de gouvernail pour nager, et il frappe la surface de l'eau de sa queue pour alerter ses congénères en cas de danger — comportement bien documenté et observé.*

Ces paroles rendirent au castor sa joie. Lorsque les animaux virent sa queue aplatie, ils furent stupéfaits. Mais le castor dit : « C'est mieux ainsi. »

À partir de ce jour, le castor ne se vanta plus jamais de sa queue, et tous les animaux l'aimèrent.

C'est ainsi que le castor obtint sa queue plate.

## Comment l'écorce du bouleau fut brûlée

Le peuple ojibwé a toujours eu des histoires à raconter — des histoires qui portent un enseignement. L'un des personnages que l'on retrouve au cœur de ces récits est Waynaboozhoo. — *Waynaboozhoo est l'une des nombreuses orthographes du nom du trickster et héros culturel central de la tradition anishinaabe, également connu sous les noms de Nanabozho, Nanabush ou Wenabozho selon les dialectes et les collecteurs ; il est à la fois farceur, transformateur, créateur et enseignant.*

Mais il est dit que l'on ne peut pas raconter une histoire de Waynaboozhoo au printemps, en été ou en automne — seulement lorsque la neige recouvre le sol. — *Cette restriction saisonnière est une pratique protocolaire vivante dans plusieurs traditions algonquines et anishinaabe : les récits sacrés ou traditionnels ne peuvent être racontés qu'en hiver, lorsque certains êtres — dont la grenouille — sont endormis et ne peuvent ni entendre ni réagir à la transgression du protocole. Raconter ces histoires hors saison est considéré comme risqué pour le narrateur. Si vous le faites, dit-on, une grenouille se glissera dans votre lit. Mais vous pouvez déposer du cèdre et demander la permission de raconter l'histoire — et alors rien ne vous arrivera, ni à vous ni à votre lit. — Le cèdre est une plante sacrée dans la tradition anishinaabe, utilisée dans de nombreuses cérémonies pour purifier, protéger et établir un lien respectueux avec les esprits et les puissances du monde. C'est ce qu'on m'a dit. Voici maintenant l'histoire de comment l'écorce du bouleau fut marquée de brûlures. Les histoires ont souvent des morales différentes et des explications différentes — celle-ci est peut-être différente de celles que vous avez entendues.*

\*\*\*

C'était l'hiver, et la grand-mère de Waynaboozhoo l'appela auprès d'elle. — *La grand-mère, Nokomis en ojibwé, est une figure protectrice centrale dans la tradition anishinaabe ; elle est associée à la Terre et à la Lune dans plusieurs récits du cycle de Nanabozho, et c'est souvent elle qui guide et conseille le héros.*

« Waynaboozhoo, omaa bi izhaan ! » — *"Viens ici" en ojibwé* — appela-t-elle. « Il fait froid et nous n'avons pas de feu pour nous réchauffer ni pour cuire et préparer notre nourriture. Je te demande d'aller chercher le feu, ishkodence — *ishkodence : "feu" ou "petite flamme" en ojibwé* — que détient Thunderbird à l'ouest. »

« Grand-mère, » répondit Waynaboozhoo, « j'irai chercher le grand ishkodence pour toi. »

Il se déguisa en waboos — *waboos : "lapin" en ojibwé ; Waynaboozhoo est étroitement associé au lapin dans la tradition anishinaabe, et son nom est parfois traduit comme "le grand lapin" —* et prit la direction de l'ouest à la recherche du feu.

Lorsque Waynaboozhoo atteignit enfin la demeure de Thunderbird, il demanda : « Je t'en prie, laisse-moi partager la chaleur de ta maison. J'ai froid et je me suis perdu. Je ne resterai qu'un moment, car je dois reprendre ma route. »

Thunderbird — *Thunderbird, ou Animiki en ojibwé, est l'un des Animikiig, les Êtres du Tonnerre : des puissances célestes associées à la foudre, au tonnerre et aux tempêtes, qui constituent dans la cosmologie anishinaabe les ennemis cosmiques de Mishiginebig, le Grand Serpent des eaux profondes* — accepta et permit à Waynaboozhoo d'entrer.

À l'intérieur, Waynaboozhoo aperçut le feu et attendit que Thunderbird détourne le regard. Alors, rapidement, il se roula dans les flammes et prit sa course vers sa maison, portant le feu sur son dos !

Thunderbird s'élança derrière lui en lançant des éclairs ! Waynaboozhoo s'épuisait et cria à l'aide. « *Widoka ! Widoka washin ! — "Aide-moi ! Aide-moi !" en ojibwé* — À l'aide ! » cria-t-il.

Alors omaaî mitig, le bouleau, prit la parole. — *Omaaî mitig : "le bouleau blanc" en ojibwé. Le bouleau est un arbre central dans la culture matérielle et spirituelle ojibwée : son écorce sert à la fabrication des canots, des contenants, des abris, et des rouleaux d'écorce sacrés du Midewiwin, la Grande Loge de Médecine. Dans la cosmologie anishinaabe, les arbres sont des êtres animés dotés d'une présence spirituelle — ce qui explique que le bouleau puisse ici prendre la parole et agir comme protecteur.*

« Viens, cache-toi près de moi, mon frère. Je te protégerai. »

Le petit waboos se glissa sous l'arbre tandis que Thunderbird frappait et tonnait, furieux que Waynaboozhoo lui eût volé le feu. Les éclairs manquèrent Waynaboozhoo à chaque fois — mais ils frappèrent omaaî mitig. De sombres marques de brûlure vinrent zébrer l'écorce blanche de l'arbre.

C'est pourquoi le bouleau porte aujourd'hui des marques de brûlure sur son écorce.

## Comment le lapin perdit sa queue

Vous avez entendu comment Glooscap — *Glooscap est le héros culturel et transformateur des peuples Wabanaki, qui regroupent les nations Mi'kmaq, Wolastoqiyik, Passamaquoddy et Penobscot, dont les territoires traditionnels s'étendent dans les Maritimes canadiens et le nord-est des États-Unis ; figure distincte de Nanabozho des traditions ojibwées, il partage avec lui la fonction de créateur, de protecteur et d'enseignant* — vint à régner sur les Wabanaki, comment il créa les animaux et comment certains d'entre eux furent d'abord rebelles et désobéissants. Avec le temps, il confia des postes d'honneur à ceux en qui il avait confiance, et ils étaient fiers d'être à son service. Deux chiens devinrent ses gardiens, et le plongeon son messager et son porte-paroles. Et, parce que le lapin avait le cœur le plus généreux de tous les animaux de la forêt, Glooscap fit d'Ableegumooch — *Ableegumooch : nom du lapin en mi'kmaq, langue algonquaine parlée par le peuple Mi'kmaq* — son guide dans la forêt.

En ce temps-là, Ableegumooch le Lapin était un animal bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Son corps était grand et rond, ses pattes droites et bien proportionnées, et il portait une longue queue touffue. Il pouvait courir et marcher comme les autres animaux — sans le sautillerment qu'on lui connaît aujourd'hui.

Un jour de printemps, alors que la forêt était tapissée de fleurs des bois et de muguet, et que les fougères montaient jusqu'à la ceinture, Ableegumooch se reposait contre un tronc d'arbre abattu. Entendant un bruissement sur le sentier, il jeta un coup d'œil derrière sa cachette pour voir qui venait. C'était Uskool le Fisher — *le fisher, ou pékan, est un grand mustélidé nord-américain (Pekania pennanti) apparenté à la martre et à la fouine ; excellent grimpeur, il se déplace surtout dans les arbres, ce qui explique sa lenteur sur le sol mentionnée plus loin dans le récit* — et il pleurait.

« Qu'est-ce qui lui arrive ? » se demanda le lapin, aussi curieux que bon. Il pointa la tête au-dessus du tronc et Uskool faillit sauter hors de sa fourrure de saisissement. « C'est moi, Ableegumooch, » dit le lapin. « Veux-tu bien me dire pourquoi tu pleures ? »

« Oh, bonjour Ableegumooch, » soupira Uskool, une fois remis de sa frayeur. « Je vais à mon mariage. »

« Et cela te fait pleurer ? » demanda le lapin, stupéfait.

« Bien sûr que non, » dit Uskool. « J'ai perdu mon chemin, voilà le problème. »

« Eh bien, prends ton temps, » dit le lapin avec bon sens, « et tu le retrouveras. »

« Mais je n'ai pas de temps à perdre, » gémit le fisher. « Mon futur beau-père a juré que si je n'arrive pas au mariage avant le coucher du soleil, il donnera sa fille à Kakakooch le Corbeau. Et regardez — le soleil est déjà bas dans le ciel ! »

« Dans ce cas, » dit Ableegumooch, « je ferais mieux de te montrer le chemin. Où vas-tu ? »

« Dans un village appelé Wilnech, » dit Uskool avec empressement, « près du coude de la rivière ! »

« Je connais bien cet endroit, » dit le lapin. « Suis-moi. »

« Merci, Ableegumooch, » s'écria le fisher, ragaillardi. « Maintenant je suis sûr d'arriver à temps. »

Et ils partirent en route. Uskool, peu à l'aise sur le sol car habitué à voyager dans les arbres, avançait lentement.

« Passe devant, » dit-il au lapin impatient, « et je suivrai aussi vite que je peux. »

Ableegumooch prit donc de l'avance, et parfois tout ce qu'Uskool pouvait apercevoir de lui était sa longue queue touffue qui fouettait entre les arbres. C'est ainsi qu'Uskool, les yeux fixés au loin, sans regarder où il mettait les pieds, tomba soudainement tête la première dans une profonde fosse.

Ses cris ramenèrent bientôt Ableegumooch en courant, et voyant la situation du fisher, il s'écria d'une voix rassurante : « Ne t'inquiète pas. Je vais te sortir de là. »

Il laissa pendre sa longue queue à l'intérieur de la fosse.

« Attrape-la et tiens-toi bien, pendant que je tire. »

Uskool s'agrippa à la queue du lapin, et Ableegumooch tira de toutes ses forces pour le hisser. Hélas, le poids du fisher était trop grand. Avec un claquement sec, la queue du lapin se cassa net, à un doigt de la racine — et le pauvre Ableegumooch se retrouva avec à peine un moignon de queue !

On pourrait penser que cela aurait découragé le lapin d'aider Uskool — mais non. Quand Ableegumooch décidait de faire quelque chose pour quelqu'un, il le faisait. S'agrippant à un robuste arbre de ses pattes de devant, il abaissa son arrière-train dans la fosse.

« Attrape mes pattes, » cria-t-il, « et tiens-toi bien. Je vais te sortir de là. »

Ableegumooch tira, tira encore, jusqu'à ce que sa taille s'amincisse et qu'il sentît ses pattes arrière s'étirer, s'étirer — et il craignit un moment de les perdre elles aussi. Mais enfin, juste au moment où il crut devoir abandonner, la tête du fisher apparut au bord de la fosse et il se hissa jusqu'en sécurité.

« Eh bien ! » dit le lapin en s'asseyant pour reprendre son souffle. « Ma taille n'est plus aussi ronde qu'elle l'était, et mes pattes arrière semblent bien plus longues qu'avant. Je crois que cela va rendre la marche assez difficile. »

Et en effet, lorsque le lapin essaya de marcher, il culbuta cul par-dessus tête. Pour avancer, il dut finalement sautiller.

« Bah, » dit le lapin, « sautiller vaut mieux que rien, » et après un peu de pratique, il s'aperçut qu'il pouvait sautiller très vite. Ils se hâtèrent donc à travers la forêt.

Finalement, juste avant que le soleil ne touche la cime des arbres, ils arrivèrent au village de la fiancée. Tous les fishers étaient rassemblés, qui attendaient, et ils sourirent et applaudirent en voyant Uskool et son guide — tous sauf Kakakooch le Corbeau, qui était loin d'être ravi de les voir. Dès qu'il vit Uskool prendre la main de la mariée, il quitta le village en colère et ne revint jamais. Mais personne ne s'en soucia.

Ableegumooch fut l'invité le plus fêté du mariage lorsqu'Uskool raconta aux autres fishers ce qu'il avait accompli. Ce furent festins et réjouissances, et le lapin dansa avec la mariée avec tant d'entrain qu'elle tomba dans un buisson d'épines et déchira sa robe. Elle était dans un état pitoyable en constatant qu'elle n'était plus présentable, et courut se cacher derrière un arbre. Le lapin fut navré et voulut l'aider : il sautilla pour aller chercher une peau de caribou qu'il avait vue sécher au soleil, et en fit une nouvelle robe pour la mariée.

« Il te faut une belle ceinture assortie, » dit-il, et il découpa une fine lanière au bord de la peau. Il mit un bout dans sa bouche et tint l'autre de ses pattes avant, tordant la lanière pour en faire un cordon tressé. Il tordit, tordit — si fort que le cordon lui claqua hors des dents et fendit sa lèvre supérieure jusqu'au nez ! — *C'est pourquoi les lièvres et les lapins ont la lèvre supérieure fendue — ce que l'on appelle en français un bec-de-lièvre, terme qui désigne d'ailleurs une malformation congénitale chez l'être humain et qui tire précisément son nom de cette caractéristique anatomique de l'animal.*

« Ne t'en fais pas, » dit Ableegumooch quand la mariée pleura de le voir ainsi blessé, « on n'y peut rien. » Et il lui donna le cordon tel quel pour qu'elle l'attache autour de sa taille.

« Attends-moi ici, » dit la mariée, et elle s'en alla en courant. Un instant plus tard, elle revenait, portant un magnifique manteau de fourrure blanche.

« C'est pour toi, » dit-elle timidement. « Il est de la couleur de la neige : si tu le portes en hiver, tes ennemis ne pourront pas te voir. » — *Le pelage blanc d'hiver du lièvre d'Amérique (Lepus americanus) est effectivement une adaptation naturelle qui lui permet de se camoufler dans la neige ; le récit traduit poétiquement cette réalité biologique par un don.*

Ableegumooch fut ravi de son cadeau et promit de ne pas le mettre avant la neige, son manteau brun le cachant mieux en été. Le mariage était terminé ; il dit au revoir à Uskool et à la mariée, et reprit le chemin de chez lui.

Or, il n'avait pas fait beaucoup de chemin lorsqu'il trouva sur sa route une petite mare dans la forêt, si lisse qu'elle ressemblait à un miroir. En se penchant, le lapin se vit pour la première fois depuis ses mésaventures, et fut atterré. Était-ce bien lui — cette créature à la lèvre fendue, aux pattes arrière démesurées et à la queue pareille à un flocon de duvet ?

« Oh, mon Dieu, mon Dieu, » sanglota Ableegumooch, « comment pourrai-je affronter mes amis dans cet état ? » Puis, dans sa détresse, il se souvint de Glooscap, son maître. « Ô Maître !

Vois ce qui est arrivé à ton pauvre guide. Je ne suis plus présentable — tout juste bon à faire rire. Je t'en prie, remets-moi dans mon ancienne forme. »

Tout là-haut sur Blomidon — *le cap Blomidon est un promontoire spectaculaire situé en Nouvelle-Écosse sur la baie de Fundy ; il est effectivement associé à Glooscap dans la tradition mi'kmaque comme lieu de sa demeure et de sa puissance* — Glooscap entendit le lapin et descendit à grands pas de sa demeure pour voir ce qui n'allait pas. En voyant le pauvre Ableegumooch tout déformé, il eut toutes les peines du monde à retenir son rire — mais bien sûr il garda un visage grave pour ne pas blesser le lapin.

« Allons, » dit-il, « les choses ne sont peut-être pas aussi mauvaises que tu le crois. Tu sais comme tu aimes le trèfle, Ableegumooch ? »

Le lapin hochait la tête pitoyablement.

« Et tu sais comme il est difficile à trouver. Eh bien, avec cette longue fente dans ta lèvre, tu pourras sentir l'odeur du trèfle même à des lieues de distance ! »

« C'est bien, » dit le lapin en reprenant un peu de courage, « mais c'est très inconfortable de devoir sautiller partout où je vais. »

« Peut-être, pour un temps, » dit Glooscap, « mais as-tu remarqué comme tu sautilles bien plus vite que tu ne courais autrefois ? »

Le lapin fit un petit saut, puis deux, juste pour voir.

« Je crois que vous avez raison ! » s'écria-t-il — mais son visage s'assombrit de nouveau. « Mais ma queue, Maître ! C'est ce qui me manque le plus. J'en étais si fier. »

« C'était certes une belle queue, » admit le Grand Chef, « mais rappelle-toi comme elle s'accrochait aux épines et aux ronces. »

« C'est vrai ! » s'écria le lapin, animé, « et c'était bien gênant quand Wokwes le Renard me poursuivait ! Maintenant je peux me glisser dans les endroits les plus étroits sans aucun problème ! » Et il rit de plaisir. « Mais oui — avec mes nouvelles pattes, ma lèvre fendue, et sans cette longue queue encombrante, je suis un meilleur lapin qu'avant ! »

« En effet ! » dit Glooscap — et il put enfin rire à son tour. Lorsque Glooscap rit de bon cœur, la terre trembla et les arbres se plient, si bien que le lapin dut s'accrocher fermement à un arbre pour ne pas être renversé. « En effet, tu l'es ! » rit Glooscap.

Et c'est pourquoi le lapin, ses enfants et les enfants de ses enfants ont eu, depuis ce jour, un petit pompon blanc en guise de queue, une lèvre fendue, et de longues pattes arrière avec lesquelles ils peuvent sautiller toute la journée sans jamais se fatiguer. Et depuis lors, en hiver, les lapins portent des manteaux blancs.

Et ainsi — *kespeadooksit* — *kespeadooksit* : formule traditionnelle de clôture des récits en langue mi'kmaque, signifiant approximativement "le récit se termine" ou "c'est là que finit l'histoire" ; son emploi dans ce texte confirme l'origine mi'kmaque ou wabanaki du récit — l'histoire se termine.

## Les sabots-de-la-vierge : L'origine de la fleur de Wah-on-nay

Un village fut un jour frappé par une maladie redoutable. Même le chaman — *dans les communautés ojibwées, le chaman ou homme-médecine est le gardien des savoirs thérapeutiques et spirituels transmis notamment par le Midewiwin, la Grande Loge de Médecine ; sa mort représente donc une perte à la fois médicale et spirituelle pour toute la communauté* — succomba à son tour. Et avec sa mort, tout espoir disparut.

Bien que porter des messages en hiver fût chose inouïe et n'eût jamais encore été tenté, le chef convoqua son *mizhinihway* — *terme ojibwé désignant le messenger officiel attaché à la personne du chef, chargé de porter nouvelles et instructions aux villages éloignés ; dans l'organisation sociale anishinaabe, ce rôle constituait une fonction reconnue au sein de la communauté* — et lui demanda de se rendre au village voisin chercher des remèdes. En ce temps-là, chaque chef avait son messenger, qui assurait la liaison avec les lieux distants. Les voyages étaient difficiles même en été — en hiver, sans mocassins, ils étaient tout simplement impensables.

Koo-Koo-Lee se prépara néanmoins à partir. Mais comme tous les autres, il tomba malade à son tour. Sa femme, terrifiée à l'idée de le perdre, quitta la loge et se glissa silencieusement dans le froid. Indifférente au gel, presque insensible aux croûtes de neige qui lui déchiraient les pieds, elle n'avait qu'une seule pensée : rapporter des remèdes pour son mari et pour les gens de son village. La femme de Koo-Koo-Lee courut rapidement sur les congères.

Le lendemain matin, les habitants du village furent saisis d'entendre ses cris venir de la forêt.

« Koo-Koo-Lee — viens me chercher. »

Hommes et femmes reconnurent sa voix et se précipitèrent dans la forêt. Ils la trouvèrent étendue dans la neige, les pieds enflés et en sang, rongés par les engelures — mais le ballot de remèdes serré contre elle, intact, pour son mari et pour les malades du village. Les hommes la portèrent jusqu'à sa loge et enveloppèrent ses pieds dans d'épaisses peaux de cerf bien chaudes.

Pour le sacrifice qu'elle avait consenti à son mari et pour le dévouement qu'elle avait témoigné à son peuple, elle reçut dès lors le nom de Wah-on-nay. À sa mort, les bandelettes qui enveloppaient ses pieds se transformèrent en petites fleurs jaunes — *motif de métamorphose post-mortem attesté dans plusieurs traditions anishinaabe, où la mort d'un être dont la vie fut marquée par un acte fondateur peut engendrer une présence nouvelle dans le monde naturel* — que certains appellent *Wah-on-nay moccasinun*, et d'autres *Koo-Koo-Lee moccasinun*. — *Le mot moccasinun est une forme ojibwée de "mocassin", le soulier traditionnel de peau souple ; il désigne ici la fleur en référence à sa forme caractéristique en bourse ou en chausson. Ces fleurs sont également connues sous le nom de sabots-de-la-vierge, orchidées sauvages du genre Cypripedium, présentes dans les forêts humides du territoire ojibwé. On les connaît aussi sous le nom de Lady's Slippers.*

## La légende des baies de sorbier : Le signe de l'hiver

À la fin de l'automne ou en hiver, on aperçoit çà et là, parmi les pins et les épinettes toujours verts, des arbres d'une toute autre nature — couverts d'une masse de baies d'un rouge éclatant. Ce sont les sorbiers. Et l'on dit que plus leurs branches sont chargées de baies, plus l'hiver sera rude. Pourquoi en est-il ainsi ? La légende raconte que bien des années avant que ce pays ait reçu un nom, un hiver d'une violence et d'une cruauté extrêmes s'abattit sur la terre. Les congères s'élevèrent à des hauteurs prodigieuses et les températures descendirent à des degrés inconnus.

Partis à la recherche de nourriture, les chasseurs furent saisis d'une terreur profonde lorsqu'ils découvrirent des centaines d'oiseaux et de petits animaux gisant morts sur les bancs de neige gelée. Ils se rassemblèrent en grand nombre et offrirent des prières au Grand Manitou — *Gitche Manido dans la langue ojibwée, le Grand Esprit créateur, puissance suprême qui gouverne le monde visible et invisible ; le terme Manitou, ou manido en anishinaabemowin, désigne plus largement tout esprit ou puissance habitant les êtres et les éléments du monde* — car ils craignaient que les mêmes esprits mauvais ne les détruisent à leur tour.

Le Grand Esprit les entendit. Il leur intima de prélever une goutte de sang sur chaque oiseau et chaque petit animal mort, et de l'étendre sur l'arbre qui représentait pour leur peuple la frontière entre la vie et la mort. Le sorbier était cet arbre — *le bois de sorbier est effectivement documenté comme matériau de choix pour la fabrication d'arcs dans plusieurs traditions autochtones d'Amérique du Nord, en raison de sa flexibilité et de sa résistance ; l'arc constituant l'outil premier de chasse et de survie, le sorbier occupait ainsi une place vitale dans l'économie matérielle des communautés* — et c'est lui qu'ils choisirent. Ils se mirent à l'ouvrage, comme Manitou le leur avait ordonné.

Le lendemain matin, chacun des arbres ainsi marqués était couvert de milliers de baies. Les oiseaux et les petits animaux qui avaient survécu étaient perchés sur leurs branches — *dans la cosmologie anishinaabe, les animaux sont des êtres animés dotés d'une présence spirituelle ; leur retour sur l'arbre transformé peut se lire comme un signe de restauration de l'équilibre entre le monde des vivants et le monde des esprits* — et se nourrissaient de cette nourriture qui redonnait la vie.

Les chasseurs dansèrent tard dans la nuit en rendant grâce à Manitou. Et Manitou, en retour, fit sa promesse : chaque fois qu'un hiver rigoureux approcherait de nouveau, il chargerait ces arbres de baies — pour que les hommes, les oiseaux et les bêtes sachent lire le signe et se préparer.

## La femme mouffette

Il était une fois un homme ojibwé qui était un bon chasseur, mais qui avait un très mauvais caractère. Il s'emportait toujours contre ses frères ou contre les autres hommes dès qu'ils commettaient une erreur. Bientôt, personne ne voulut plus partir à la chasse avec lui.

Le chasseur finit par se marier, et lui et sa femme partirent vivre seuls à l'écart. Elle était une femme travailleuse, et lui un bon pourvoyeur — *dans la société ojibwée, la complémentarité des rôles entre l'homme chasseur et la femme qui tient le campement et transforme les ressources est fondamentale à l'organisation domestique et sociale ; chacun porte une part indispensable de la vie commune* —, et ils vivaient heureux ensemble, loin des autres. Mais un jour il perdit aussi patience avec elle. Elle avait fait trop de bruit pendant qu'il essayait de piéger des castors et avait gâché sa trappe, et il cria beaucoup après elle.

Sa femme courut jusqu'au wigwam — *le wigwam est la demeure traditionnelle des peuples ojibwés, structure en dôme faite de perches courbées recouvertes d'écorce de bouleau ou de nattes de roseaux* — et prit leur fils. Elle chanta une chanson — *dans la tradition ojibwée, les chants personnels, appelés nigamon, sont des expressions spirituelles intimes, parfois reçus en rêve ou transmis au sein de la famille ; ils accompagnent les moments décisifs de l'existence* —, mais je ne sais plus comment elle allait. Elle portait la même idée que : « Ton père ne nous veut plus, ton père ne nous veut plus. » Et elle s'en alla.

Ce soir-là, quand le chasseur rentra, il vit qu'ils étaient partis. Et il se sentit mal, parce qu'il savait qu'il n'aurait pas dû s'emporter. Alors il décida de les suivre. Il trouva leurs traces dans la boue et se hâta derrière sa femme et son fils. Il était habile à suivre une piste et pensa qu'il pourrait les rattraper rapidement. Il se dépêcha donc, mais à mesure qu'il avançait, il commença à voir que quelque chose se passait avec leurs empreintes. Elles ne ressemblaient plus à des traces de mocassins — *les mocassins sont les chaussures traditionnelles ojibwées, confectionnées en peau de cerf ou d'orignal ; leurs empreintes sont reconnaissables et distinctes des traces animales* —. Elles commençaient à ressembler à des empreintes de mouffette.

Soudain le chasseur arriva dans un marais — *dans de nombreux récits algonquins, le marais est un lieu liminaire, frontière entre le monde humain et le monde animal, espace de transformation où les êtres peuvent changer de nature ; c'est un endroit à la fois dangereux et chargé de puissance spirituelle* —. Les empreintes s'arrêtaient, et il était entouré de mouffettes. Il n'y avait rien d'autre que des mouffettes. Il ne pouvait pas distinguer lesquelles étaient sa femme et son enfant. Il dut repartir chez lui.

Au bout d'un moment, le chasseur se remaria, et il disait toujours à ses enfants : « Ne mangez pas de mouffettes. Vous ne devez jamais manger de mouffettes, parce que votre frère est maintenant une mouffette. Vous pourriez être en train de manger votre frère. » Et ils ne le firent jamais — *ce tabou alimentaire familial, transmis de génération en génération, est une forme d'interdit clanique lié à un ancêtre transformé en animal ; des tabous semblables, associés à l'animal du doodem ou à une transformation ancestrale, sont attestés dans plusieurs traditions*

*algonquines, où consommer l'animal d'un parent transformé constitue une faute grave contre le lien familial et spirituel* —. Cette famille ne mangea plus jamais de mouffettes.

Quant au chasseur, il changea d'attitude, et ne cria plus jamais sur les membres de sa famille.

## Papase — La femme transformée en pic

Un matin, de bonne heure, une femme portant un foulard rouge, une robe noire et un tablier blanc s'affairait dans sa cuisine lorsqu'un vieux homme s'approcha d'elle. « Pourrais-je avoir un peu de pain, je vous prie ? » demanda-t-il. « Bien sûr », dit-elle.

La femme venait tout juste de préparer une grande quantité de pâte pour faire du pain frit — *le pain frit, connu en anglais sous le nom de fry bread, est un pain traditionnel préparé dans de nombreuses communautés ojibwées et autochtones d'Amérique du Nord ; il est confectionné à partir d'une pâte simple frite dans la graisse ou l'huile, et constitue depuis des générations un aliment central de la vie domestique et communautaire* — aussi posa-t-elle dans la poêle un beau grand morceau de pâte. Il gonfla et dora à merveille, si bien qu'elle se dit : « Je ne peux pas lui donner celui-là — il est bien trop beau. »

Pour le deuxième morceau, elle mit moins de pâte dans la poêle. Celui-ci se révéla encore plus beau que le premier, et elle pensa : « Oh, celui-là non plus n'est pas pour ce vieux mendiant. »

Elle commença alors un troisième morceau. Cette fois, elle ne mit presque plus de pâte du tout. Quand il fut cuit, elle en fut stupéfaite : ce morceau était encore plus beau que tous les autres réunis.

Le vieux homme demanda finalement : « Y aurait-il du pain prêt ? » Alors elle jeta quelques miettes dans la poêle. Elles produisirent, de loin, le plus beau morceau de pain frit que l'on eût jamais vu. Cela la mit en colère. « Cesse de mendier ! cria-t-elle. Va-t'en ! Tu n'auras rien de mon pain ! »

Le vieux homme cessa de mendier, c'est vrai. Il frappa le sol du pied plusieurs fois et dit : « Désormais, c'est toi qui devras chasser et chercher ta nourriture. » — *dans les traditions anishinaabe, l'hospitalité envers les étrangers et les plus démunis est une obligation morale et spirituelle fondamentale ; le refus de partager la nourriture constitue une transgression grave, susceptible d'attirer la punition des esprits ou des êtres puissants qui circulent parfois parmi les humains sous une apparence ordinaire* — Et il transforma la femme en pic.

Aujourd'hui encore, Papase — *le pic en ojibwé ; plusieurs espèces de pics habitent le territoire anishinaabe, dont le Grand Pic, Dryocopus pileatus, reconnaissable à sa huppe rouge vif, détail qui fait écho au foulard rouge que portait la femme avant sa transformation* — frappe l'écorce des arbres de son bec, cherchant sans relâche sa nourriture, condamnée à la trouver elle-même, morceau par morceau, pour toujours.

## Le garçon qui devint un rouge-gorge — Opeechee

Il était une fois un vieil Indien qui avait un fils unique, dont le nom était Opeechee — *terme ojibwé désignant le rouge-gorge d'Amérique (Turdus migratorius), oiseau migrateur commun sur le territoire des Grands Lacs, associé au retour du printemps et à la proximité avec les habitations humaines*. Le garçon avait atteint l'âge où tout jeune homme ojibwé accomplit un long jeûne initiatique — *cette pratique, connue en anglais sous le nom de vision quest, est une étape fondamentale dans la vie des jeunes hommes anishinaabe : isolé dans une petite loge à l'écart du campement, le jeûneur attend la visite d'un Esprit gardien, un manidoo, qui lui accordera protection, identité spirituelle et guidance pour toute son existence ; les rêves et visions survenant pendant le jeûne sont interprétés comme des messages de cet Esprit tutélaire* —, afin de s'assurer la protection d'un Esprit gardien pour toute sa vie.

Or le vieil homme était très fier, et il voulait que son fils jeûne plus longtemps que les autres garçons, et qu'il devienne un guerrier plus grand que tous. Il lui ordonna donc de se préparer avec de solennelles cérémonies pour le jeûne.

Après que le garçon eut séjourné plusieurs fois dans la loge de sudation et s'y fût baigné — *la loge de sudation, connue sous le nom de madoodiswan en ojibwé, est une structure sacrée utilisée pour la purification physique et spirituelle ; elle précède les épreuves initiatiques importantes et prépare le corps et l'esprit à recevoir les visions* —, son père lui ordonna de s'allonger sur une natte propre, dans une petite loge à l'écart des autres.

« Mon fils, » dit-il, « supporte ta faim comme un homme, et au bout de DOUZE JOURS, tu recevras de la nourriture et une bénédiction de mes mains. »

Le garçon fit avec soin tout ce que son père lui commandait, et s'allongea tranquillement, le visage couvert, attendant l'arrivée de son Esprit gardien qui devait lui apporter de bons ou de mauvais rêves — *dans la tradition ojibwée, la qualité des rêves survenant pendant le jeûne initiatique est un signe de la nature de l'Esprit qui se manifeste ; de mauvais rêves peuvent indiquer un danger ou une orientation néfaste pour l'avenir du jeûneur, et il est admis qu'un garçon puisse interrompre son jeûne si les signes sont défavorables*.

Son père lui rendait visite chaque jour, l'encourageant à supporter avec patience les affres de la faim et de la soif. Il lui parlait de l'honneur et de la gloire qui seraient siens s'il poursuivait son jeûne jusqu'au douzième jour.

À tout cela le garçon ne répondit rien, mais demeura sur sa natte sans un murmure de mécontentement — jusqu'au neuvième jour, lorsqu'il dit :

« Mon père, les rêves me présagent le mal. Puis-je rompre mon jeûne maintenant, et en accomplir un nouveau à un meilleur moment ? »

« Mon fils, » répondit le vieil homme, « tu ne sais pas ce que tu demandes. Si tu te lèves maintenant, toute ta gloire disparaîtra. Attends encore un peu avec patience. Il ne te reste que trois jours à jeûner, ensuite la gloire et l'honneur seront tiens. »

Le garçon ne dit plus rien, mais, se couvrant davantage, il resta ainsi jusqu'au onzième jour, quand il parla de nouveau :

« Mon père, » dit-il, « les rêves présagent le mal. Puis-je rompre mon jeûne maintenant, et en accomplir un nouveau à un meilleur moment ? »

« Mon fils, » répondit de nouveau le vieil homme, « tu ne sais pas ce que tu demandes. Attends encore un peu avec patience. Il ne te reste plus qu'un seul jour à jeûner. Demain, je préparerai moi-même un repas et te l'apporterai. »

Le garçon demeura silencieux, sous sa couverture, et immobile, hormis le doux soulèvement de sa poitrine.

Tôt le lendemain matin, son père, transporté de joie d'avoir atteint son but, prépara de la nourriture. Il la prit et se hâta vers la loge, avec l'intention de la poser devant son fils.

En arrivant à la porte de la loge, quelle ne fut pas sa surprise d'entendre le garçon parler à quelqu'un. Il souleva le rideau suspendu devant l'entrée, et en regardant à l'intérieur, il vit son fils se peindre la poitrine avec du vermillon — *la peinture corporelle au vermillon, pigment rouge vif, est utilisée dans de nombreuses cérémonies ojibwées ; ici, le garçon reproduit sur sa propre poitrine le plumage rouge-orange caractéristique du rouge-gorge d'Amérique, signalant visuellement la transformation imminente que lui accorde son Esprit gardien.* Et tandis que le jeune garçon étendait la couleur vive aussi loin sur ses épaules qu'il pouvait atteindre, il se disait à lui-même :

« Mon père a détruit mon avenir d'homme. Il n'a pas voulu écouter mes prières. Je serai heureux pour toujours, parce que j'ai été obéissant envers mon père — mais lui souffrira. Mon Esprit gardien — *le manidoo tutélaire qui se manifeste lors du jeûne initiatique et accorde au jeûneur une forme, une identité et une protection pour toute sa vie* — m'a donné une nouvelle forme, et maintenant je dois partir ! »

À ces mots son père se précipita dans la loge en criant :

« Mon fils ! mon fils ! Je t'en supplie, ne me quitte pas ! »

Mais le garçon, avec la rapidité d'un oiseau, s'envola jusqu'au sommet de la loge, et se perchait sur le poteau le plus haut, fut aussitôt transformé en un magnifique rouge-gorge — *le rouge-gorge d'Amérique, Opeechee en ojibwé, est un oiseau migrateur familier qui revient chaque printemps sur le territoire des Grands Lacs ; sa présence près des habitations humaines, sa poitrine rouge vif et son chant mélodieux font de lui une figure naturellement associée à la joie, au renouveau et à la proximité entre les hommes et le monde animal.*

Il regarda son père en bas avec la pitié dans les yeux, et dit :

« Ne te chagrine pas, ô mon père, je ne suis plus ton garçon, mais Opeechee le rouge-gorge. Je serai toujours un ami pour les hommes, et je vivrai près de leurs demeures. Je serai toujours heureux et content. Chaque jour je te chanterai des chants de joie. Les montagnes et les champs me donnent à manger. Mon chemin est dans l'air lumineux. »

Puis Opeechee le rouge-gorge s'étira comme s'il se délectait de ses nouvelles ailes — *geste qui évoque dans la tradition anishinaabe l'acceptation joyeuse d'une nouvelle forme accordée par un Esprit, et non une punition ; la transformation est ici vécue comme une libération et un accomplissement spirituel, même si elle représente une perte irréparable pour le père* —, et, chantant son plus doux chant, il s'envola vers les arbres voisins.

## Chapitre V — Nanabozho, trickster et héros culturel

## Le Coyote et les canards

Le Coyote — *figure de la ruse et de la tromperie présente dans de nombreuses traditions autochtones d'Amérique du Nord, bien que son rôle de trickster central soit davantage attesté chez les peuples des Grandes Plaines que chez les Ojibwés, où c'est habituellement Nanabozho qui remplit cette fonction* — marchait le long d'un lac lorsqu'il aperçut un vol de canards. La vue de ces oiseaux lui donna aussitôt l'envie d'un bon repas.

Il remplit alors un sac de foin, le chargea sur son dos et passa devant les canards d'un pas alerte, sifflant un air entraînant.

« Où vas-tu donc ? » lui demanda l'un des canards.

« Je me rends à un cercle », répondit le Coyote. — *Le cercle est une forme de rassemblement communautaire et cérémoniel fondamentale dans les cultures anishinaabe : les réunions, les chants et les danses y prennent souvent une dimension rituelle.*

« Et qu'y a-t-il dans ce sac ? » demanda le canard.

« Des chants que j'apporte au cercle », répondit le Coyote.

« Oh, chante-nous tes chants, je t'en prie ! » s'écrièrent alors tous les canards ensemble.

« Je suis très occupé. »

« S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît... »

« Je suis déjà en retard. »

« S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît... »

« Bon, très bien. Je vais vous chanter un chant. Mais j'ai besoin de votre aide. Mettez-vous tous en trois rangées : les plus gras devant, ceux qui ne sont ni gras ni maigres au milieu, et les maigres derrière. Fermez tous les yeux, dansez et chantez aussi fort que vous pouvez. Que personne n'ouvre les yeux ni ne s'arrête de chanter — mes chants sont très puissants, et si vous désobéissez, vous pourriez perdre la vue ! Êtes-vous prêts ? »

« Nous le sommes ! » répondirent les canards.

Ils se mirent en rangs et commencèrent à danser et à chanter en suivant l'air du Coyote. — *Dans la tradition anishinaabe, le chant et la danse collective sont des actes qui engagent tout l'être ; fermer les yeux pendant un chant cérémoniel est un geste de confiance et d'abandon à la puissance du chant. Le Coyote détourne ici cette disposition sacrée à des fins trompeuses, ce qui est précisément le propre du trickster.*

Le Coyote se mit à parcourir les rangées, assommant les canards l'un après l'autre d'un coup sur la tête et les fourrant dans son sac. Les canards chantaient et dansaient avec une telle ardeur que personne n'entendait les coups et ne se doutait de ce qui se passait.

Cela aurait continué jusqu'au dernier s'il n'y avait eu, tout au fond de la dernière rangée, un vieux canard tout déplumé qui entrouvrit les yeux et vit ce qui se tramait.

« Hé ! Il va nous avoir tous ! » cria le déplumé.

À ces mots, les canards encore vivants ouvrirent les yeux et prirent la fuite. Le Coyote n'en fut pas trop contrarié : son sac était déjà bien lourd. Il rentra chez lui et mangea à sa faim pendant de longs jours.

Les canards, eux, rentrèrent chez eux et pleurèrent leurs morts. Puis ils rendirent grâce au Grand Canard — *cette figure du "Grand Canard" n'est pas attestée avec certitude dans les sources ojibwées connues ; elle pourrait être une adaptation propre à ce récit ou le reflet d'une déformation introduite lors de la transcription* — parce que l'un d'entre eux avait eu la sagesse d'ouvrir les yeux, et que les autres avaient eu la sagesse d'écouter celui qui avait donné l'alerte.

## La danse des canards au lac Sainte-Claire

Au bord du lac Sainte-Claire — *Lake St. Clair, plan d'eau situé entre le Michigan et l'Ontario, dans le territoire traditionnel des Ojibwés des Grands Lacs* —, Manabozho — *variante du nom de Nanabozho, le trickster et héros culturel de la tradition anishinaabe, à la fois farceur, transformateur et enseignant* — aperçut un groupe de canards et se demanda : « Comment vais-je les attraper ? » Après réflexion, il sortit l'un de ses seaux et se mit à battre du tambour en chantant.

Les paroles de son chant disaient : « Je vous apporte de nouveaux chants. »

Quand les canards virent Manabozho debout près du rivage, ils nagèrent vers lui. Dès qu'il s'en aperçut, il envoya sa grand-mère en avant pour construire une petite loge où ils pourraient s'installer — *Nokomis, la Grand-Mère, est une figure protectrice récurrente dans le cycle de Nanabozho ; son rôle d'intendante et de soutien domestique du trickster est attesté dans de nombreuses versions du cycle* —. Il tua entre-temps quelques canards, puis tandis que sa grand-mère partait construire l'abri, Manabozho se dirigea vers le lac où les canards et les oies dérivait en cercles.

Manabozho sauta dans un sac et plongea dans l'eau. Les canards et les oies, fort étonnés de le voir si bon plongeur, se rapprochèrent de plus en plus. Manabozho les défia alors à une compétition de plongée, affirmant qu'il les battrait tous. Les canards acceptèrent le défi, et Manabozho les surpassa. Il s'attaqua ensuite aux oies et les battit également. Pendant un moment, il plongeait et remontait alternativement à la surface, tout autour d'eux. Puis il plongea sous les oies et commença à leur lier les pattes avec de l'écorce de tilleul — *le tilleul d'Amérique (basswood) est un arbre dont l'écorce fibreuse était couramment utilisée par les peuples anishinaabe pour confectionner des cordes et des liens* —.

Quand les oies s'en aperçurent, elles tentèrent de s'élever et de s'envoler, mais n'y parvinrent pas, car Manabozho tenait l'autre bout de la corde. Les oies réussirent néanmoins à s'élever peu à peu, entraînant Manabozho avec elles. Elles émergèrent de l'eau et montèrent de plus en plus haut dans les airs. Manabozho tint bon et refusa de lâcher, jusqu'à ce que sa main soit blessée et que la corde se rompe.

## La danse des oiseaux et le plongeon aux yeux rouges

Tandis que Manabozho longeait le bord d'un lac, fatigué et affamé, il observa une longue barre de sable étroite qui s'avancait loin dans l'eau — *ces barres de sable lacustres sont des éléments caractéristiques du paysage des Grands Lacs* —, autour de laquelle fourmillaient d'innombrables oiseaux aquatiques. Manabozho décida de faire un festin. Il n'avait avec lui que son sac à médecine — *la sacoche à médecine est un objet rituel personnel contenant des substances et objets sacrés utilisés dans les pratiques spirituelles anishinaabe* — ; il entra dans les broussailles, l'accrocha à un arbre — aujourd'hui appelé « l'arbre de Manabozho » — et se procura une quantité d'écorce qu'il roula en ballot et plaça sur son dos, puis il revint sur le rivage en passant lentement en vue des oiseaux. Quelques cygnes et canards, reconnaissant Manabozho, prirent peur et s'éloignèrent du rivage.

L'un des cygnes cria : « Hé ! Manabozho, où vas-tu ? » Manabozho répondit : « Je vais faire un chant. Comme vous pouvez le voir, j'ai tous mes chants avec moi. » Puis il appela les oiseaux : « Venez à moi, mes frères, chantons et dansons ensemble. » Les oiseaux acceptèrent et revinrent vers le rivage. Tous se retirèrent un peu en arrière, à l'écart du lac, dans un espace dégagé où ils pourraient danser.

Manabozho posa son ballot d'écorce à terre, sortit ses bâtons à chanter et dit aux oiseaux : « Maintenant, tournez tous autour de moi pendant que je bats le tambour ; chantez aussi fort que vous pouvez, et gardez les yeux fermés. Le premier qui ouvre les yeux les aura rouges et douloureux pour toujours. »

Manabozho commença à battre la mesure sur son ballot d'écorce, tandis que les oiseaux, les yeux clos, tournaient autour de lui en chantant de toutes leurs forces. Tout en battant la mesure d'une main, Manabozho saisit soudainement le cou d'un cygne et le rompit ; mais avant de mourir, l'oiseau poussa un cri. Manabozho dit alors : « C'est bien, mes frères, chantez encore plus fort. » Bientôt un autre cygne tomba, puis une oie, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le nombre d'oiseaux soit considérablement réduit. Alors le plongeon — *désigné en anglais par le terme populaire « Hell-diver », oiseau plongeur identifié tantôt au grèbe, tantôt au harle selon les versions* — entrouvrit les yeux pour comprendre pourquoi le chant s'était affaibli, et apercevant Manabozho et le tas de victimes, cria : « Manabozho nous tue ! Manabozho nous tue ! » — puis il courut vers l'eau, suivi du reste des oiseaux.

Comme le plongeon courait mal, Manabozho le rattrapa vite et lui dit : « Je ne te tuerai pas, mais tu auras toujours les yeux rouges et tu seras la risée de tous les oiseaux. » Sur ces mots, il donna un coup de pied à l'oiseau, l'envoyant loin dans le lac, lui arrachant la queue au passage — *le récit explique ainsi l'origine des yeux rouges et de l'absence de queue caractéristiques du plongeon, conformément à la fonction étiologique du cycle de Nanabozho dans la tradition anishinaabe* —. C'est pourquoi le plongeon a les yeux rouges et n'a pas de queue encore aujourd'hui.

## Le festin volé et les Winnebago

Manabozho rassembla ses oiseaux et, les emportant sur la barre de sable, les enfouit dans le sable — certains la tête dehors, d'autres les pieds en l'air. Il alluma un feu pour cuire le gibier, mais comme cela demanderait du temps, et comme Manabozho était fatigué de ses efforts, il s'étendit sur le sol pour dormir. Pour être averti si quelqu'un s'approchait, il frappa sa cuisse et lui dit : « Toi, tu surveilles les oiseaux et tu me réveilles si quelqu'un s'en approche. » Puis, le dos tourné au feu, il s'endormit.

Quelque temps après, un groupe d'Indiens passa en canot et, voyant le festin qui les attendait, s'arrêta sur la barre de sable et arracha tous les oiseaux que Manabozho avait si soigneusement enfouis — en remettant en place les têtes et les pieds de telle façon qu'il ne parût pas que les corps avaient été touchés. Quand les Indiens eurent fini de manger, ils repartirent en emportant toute la nourriture qui restait.

Quelque temps après, Manabozho se réveilla et, pris d'une grande faim, voulut jouir des fruits de sa ruse. En essayant de tirer du sable un cygne cuit, il n'en trouva que la tête et le cou. Il en essaya un autre : le corps de cet oiseau-là aussi avait disparu. Il en essaya un autre, puis un autre encore, et chaque fois fut déçu. Qui avait pu le voler ? Il frappa sa cuisse et demanda : « Qui est venu me dérober mon festin ? Ne t'avais-je pas ordonné de surveiller pendant mon sommeil ? » Sa cuisse répondit : « Je me suis aussi endormie, car j'étais très fatiguée ; mais je vois des gens qui s'éloignent rapidement en canot ; peut-être que ce sont eux les voleurs. Je vois aussi qu'ils sont très sales et très mal habillés. » Alors Manabozho courut jusqu'à la pointe de la barre de sable et aperçut les gens dans leurs canots, disparaissant au loin derrière une avancée de terre. Il les appela et les couvrit d'injures, les traitant de « Winnibe'go ! Winnibe'go ! » — *ce passage présente une étymologie populaire et partisane : les Menominii, peuple voisin des Ojibwés, auraient ainsi nommé leurs voisins Ho-Chunk (appelés Winnebago par les Européens) en référence à cet acte de vol ; cette étymologie est narrative et ne doit pas être prise comme attestée linguistiquement* —. Et c'est ainsi que depuis lors, les Menominii ont désigné par ce terme leurs voisins indéclicats.

## Manabozho coincé dans les arbres et le partage de la graisse

Après cela, Manabozho se remit à voyager. Un jour, il fit un festin pour de nombreux animaux. Il avait tué un gros ours très gras et commença à le faire cuire, ayant allumé un feu avec son archet à feu. Au moment de servir sa viande, il entendit deux arbres qui se frottaient l'un contre l'autre, balancés par le vent. Ce bruit le dérangeait pendant son festin et il pensa pouvoir l'arrêter. Il grimpa à l'un des arbres, et quand il atteignit l'endroit où les deux arbres se frottaient, son pied se coinça dans la fissure entre les deux troncs et il ne put se libérer.

Quand le premier animal invité arriva et vit Manabozho dans l'arbre, le Castor dit : « Venez au festin, Manabozho est coincé et ne peut pas nous en empêcher ! » Et les autres animaux arrivèrent. Le Castor sauta dans la graisse et la mangea, et la Loutre fit de même — *le récit explique ainsi l'origine de la graisse abondante du ventre du Castor et de la Loutre, conformément à la vocation étiologique du cycle de Nanabozho* —. Le Castor ramassa la graisse et s'en enduisit — c'est pourquoi il est si gras aujourd'hui. Tous les petits animaux vinrent se servir en graisse. Le dernier à arriver fut le Lapin, quand presque toute la graisse était épuisée — il n'en restait qu'un peu. Il s'en mit sur la nuque et sur l'aine, et c'est pourquoi il n'a de graisse qu'à ces endroits aujourd'hui. Ainsi tous les animaux obtinrent leur graisse, sauf le Lapin. Puis ils s'en allèrent tous, et le pauvre Manabozho finit par se libérer.

## La tête dans le crâne

Il regarda autour de lui et trouva un crâne d'ours entièrement nettoyé, sauf pour la cervelle — il n'en restait qu'un peu, mais il ne pouvait pas l'atteindre. Alors il souhaita être transformé en fourmi pour pouvoir entrer dans le crâne et manger ce qui restait, car il n'y avait plus qu'un repas de fourmi.

Il devint fourmi et entra dans le crâne. Quand il eut mangé suffisamment, il redevint homme — mais avec la tête à l'intérieur du crâne. Cela lui permettait de marcher, mais pas de voir — *la transformation volontaire en animal est une capacité attestée de Nanabozho dans le cycle anishinaabe ; la perte de contrôle qui s'ensuit illustre la démesure chronique du trickster, toujours pris à son propre piège* —. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Il tâta alors les arbres. À l'un il demanda : « Qui es-tu ? » L'arbre répondit : « Le cèdre. » Il continua ainsi avec tous les arbres, pour maintenir sa direction — *ce passage illustre de manière saisissante la conception anishinaabe des végétaux comme êtres animés dotés d'une voix propre, capables de répondre à celui qui sait les interroger* —. Quand il s'approchait trop du rivage, il le savait à la nature des arbres qu'il rencontrait. Il continua à marcher ainsi. Le seul arbre qui ne répondit pas promptement fut l'épinette noire, qui dit simplement : « Je suis Se'segandak » (l'épinette noire). Alors Manabozho sut qu'il était en terrain bas et marécageux.

Il arriva à un lac, mais ne pouvait pas savoir sa taille, faute de voir. Il se mit à nager pour le traverser. Un Ojibwé pagayait sur le lac avec sa famille et entendit quelqu'un crier : « Hé ! Il y a un ours qui traverse le lac à la nage. » Manabozho prit peur. L'Ojibwé dit ensuite : « Il approche du rivage maintenant. » Manabozho nagea plus vite et, comprenant la langue ojibwée, se guida aux cris. Il atterrit sur un rocher lisse, glissa, et le crâne d'ours se brisa et tomba de sa tête. Alors l'Ojibwé cria : « Ce n'est pas un ours ! C'est Manabozho ! » Manabozho, maintenant qu'il voyait de nouveau, s'enfuit — car il n'avait aucune envie de rester avec ces gens-là.

## Le Lapin et le Renard

Par un matin d'hiver, Lapin cheminait dans la neige lorsqu'il aperçut Renard. Il était trop tard pour se cacher : Renard avait déjà capté son odeur.

« Je suis Ongwe las — *terme d'origine probable iroquoise signifiant approximativement "celui qui vous mange" ou "celui qui dévore"* ; son emploi dans ce récit présenté comme ojibwé témoigne des échanges narratifs entre les peuples voisins des Grands Lacs — celui qui te mange ! » aboya Renard. « Tu ne peux pas m'échapper ! »

Lapin prit ses jambes à son cou. Il courut aussi vite qu'il put, contournant les arbres, se faufilant entre les rochers, décrivant un grand cercle dans l'espoir de semer Renard. Mais quand il regarda en arrière, il vit que Renard gagnait du terrain. « Je suis Ongwe las, » aboya Renard de nouveau. « Tu ne peux pas m'échapper. »

Lapin comprit qu'il lui fallait user de ruse. Il enleva ses mocassins et leur dit : « Courez devant moi. » Les mocassins se mirent à courir, laissant des traces dans la neige. Puis, usant de son pouvoir magique — *dans les traditions anishinaabe, la capacité de transformation est l'une des marques des êtres puissants, qu'il s'agisse de tricksters comme Nanabozho ou de certains manidoog ; elle traduit une fluidité entre les formes du vivant plutôt qu'un artifice* — Lapin prit l'apparence d'un lapin mort à moitié pourri et s'allongea au bord du sentier.

Quand Renard arriva près du lapin mort, il ne s'arrêta même pas pour le renifler. « Cette viande est gâtée, » dit-il. Puis, voyant les traces qui continuaient dans la neige, il reprit sa course et finit par rattraper les vieux mocassins de Lapin.

« Hah, » grogna Renard, « cette fois il m'a eu. La prochaine fois, je mangerai la viande quelle que soit sa puanteur. » Il revint sur ses pas. Comme il s'y attendait, en arrivant à l'endroit où gisait le lapin mort, celui-ci avait disparu. Des traces fraîches partaient vers les buissons, et Renard se remit à les suivre.

Il n'avait pas fait beaucoup de chemin quand il découvrit une vieille femme assise au bord du sentier. Devant elle, une marmite. Elle préparait un ragoût.

« Assieds-toi, mon petit-fils, » dit-elle. « Prends de ce bon ragoût. »

Renard s'assit. « As-tu vu passer un lapin ? »

« Oui, » dit la vieille femme en lui tendant un beau bol de bois finement sculpté rempli de ragoût chaud. « J'ai vu passer un lapin très maigre. Il n'avait que la peau sur les os, et il avait l'air vieux et coriace. »

« Je vais manger ce lapin, » dit Renard.

« Vraiment ? » dit la vieille femme. « Tu y arriveras certainement, car le lapin avait l'air épuisé et apeuré. Il a dû sentir que tu étais sur ses talons. Maintenant mange le bon ragoût que je t'ai servi. »

Renard se mit à manger, et ce faisant, il regarda la vieille femme. « Pourquoi portez-vous ces deux grandes plumes sur la tête, vieille femme ? » demanda-t-il.

« Ces plumes ? » dit la vieille femme. « Je les porte en souvenir de mon fils qui est chasseur. Regarde derrière toi — le voilà qui arrive. »

Renard se retourna pour regarder, et au même instant la vieille femme jeta ses couvertures et bondit haut dans les airs. Elle passa par-dessus la tête de Renard et lui asséna un grand coup de bâton qu'elle avait caché sous les couvertures.

Quand Renard reprit connaissance, sa tête lui faisait mal. Il chercha la marmite du regard, mais ne vit qu'une souche creuse. Il chercha le bol de bois sculpté, mais ne trouva qu'un morceau d'écorce plié contenant de la boue et de l'eau sale. Tout autour de lui, il n'y avait que des traces de lapin. « Alors, il m'a encore eu, » dit Renard. « Ce sera la dernière fois. » Il se releva d'un bond et repartit sur les traces.

Il n'avait pas fait beaucoup de chemin quand il arriva près d'un homme assis au bord du sentier. L'homme tenait un hochet en carapace de tortue — *les hochets faits de carapaces de tortue sont des instruments cérémoniels et médicaux attestés dans les traditions anishinaabe et dans plusieurs peuples voisins ; ils sont utilisés lors des cérémonies de guérison, des chants sacrés et des rituels du Midewiwin, la Grande Loge de Médecine* — et était habillé en homme-médecine.

« As-tu vu passer un lapin ? » demanda Renard.

« Oui, » dit l'homme-médecine, « et il avait l'air malade et épuisé. »

« Je vais manger ce lapin, » dit Renard.

« Ah, » dit l'homme-médecine, « voilà pourquoi il avait si peur. Quand un grand guerrier comme toi décide d'attraper quelqu'un, celui-là ne peut pas s'échapper. »

Renard fut très satisfait. « Oui, » dit-il, « je suis Ongwe las. Aucun lapin en vie ne peut m'échapper. »

« Mais, mon petit-fils, » dit l'homme-médecine en secouant son hochet en carapace de tortue, « que t'est-il arrivé à la tête ? Tu es blessé. »

« Ce n'est rien, » dit Renard. « Une branche m'est tombée dessus. »

« Mon petit-fils, » dit l'homme-médecine, « tu dois me laisser soigner cette blessure pour qu'elle guérisse vite. Le lapin ne peut pas être loin. Viens t'asseoir ici. »

Renard s'assit, et l'homme-médecine s'approcha de lui. Il ouvrit sa sacoche et commença à saupoudrer quelque chose dans la plaie.

Renard regarda l'homme-médecine attentivement. « Pourquoi portez-vous deux plumes ? » demanda-t-il.

« Ces deux plumes, » répondit l'homme-médecine, « montrent que j'ai un grand pouvoir. Il me suffit de les agiter comme ceci, et un aigle descendra du ciel. Regarde, là-bas ! Un aigle descend ! »

Renard regarda, et au même instant l'homme-médecine bondit par-dessus sa tête et lui assena un grand coup de hochet en carapace de tortue.

Quand Renard reprit connaissance, il était seul dans une petite clairière. Sa blessure était pleine de bardanes et d'épines, l'homme-médecine avait disparu, et tout autour de lui il n'y avait que des traces de lapin.

« On ne m'y reprendra plus ! » gronda Renard. Il poussa un grand et terrible cri de guerre. « Je suis Ongwe las, » hurla-t-il. « Je suis Renard ! »

Plus loin sur le sentier, Lapin entendit le cri de guerre de Renard. Il était trop épuisé pour courir, alors il se transforma en vieux arbre mort.

Quand Renard arriva près de l'arbre, il s'arrêta. « Cet arbre doit être Lapin, » dit-il, et il frappa une des petites branches mortes. Elle se cassa et tomba par terre. « Non, » dit Renard, « je me trompais. C'est bien un arbre. » Il repartit en courant, jusqu'au moment où il réalisa que les traces qu'il suivait étaient anciennes. Il tournait en rond. « Cet arbre ! » dit-il.

Il se dépêcha de revenir à l'endroit où se trouvait l'arbre. Celui-ci avait disparu, mais il y avait quelques gouttes de sang sur le sol à l'endroit où la petite branche était tombée. Ce que Renard ignorait, c'est que la branche qu'il avait frappée était l'extrémité du nez de Lapin — *et c'est depuis ce jour-là que les lapins ont le nez si court* —, et depuis lors les nez des lapins sont restés courts.

Des traces de lapin fraîches partaient vers les buissons. « Cette fois je vais t'attraper ! » cria Renard.

Lapin était à bout de forces. Il avait épuisé toutes ses ruses, et Renard était toujours à ses trousses. Il arriva près d'un arbre mort au bord du sentier. Il en fit quatre fois le tour — *le chiffre quatre est symboliquement fondamental dans les traditions anishinaabe, où il structure les directions cardinales, les cycles cérémoniels et de nombreux rituels* —, puis, dans un dernier grand élan, il bondit au milieu d'un buisson de mûriers sauvages tout proche. Là, retenant son souffle, il attendit.

Renard arriva près de l'arbre mort et examina les traces de lapin qui l'entouraient de tous côtés. « Hah, » ricana Renard, « tu essaies encore de me jouer un tour. » Il mordit dans l'arbre mort, et

un morceau de bois pourri lui resta dans la gueule. « Hah, » dit Renard, « tu t'es même donné le goût d'un arbre mort. Mais je suis Ongwe las, je suis Renard. Tu ne me tromperas plus. »

Puis, toussant et s'étranglant, Renard mangea l'arbre en entier. Depuis sa cachette dans les buissons de mûriers, Lapin regardait en s'efforçant de ne pas rire. Quand Renard eut terminé son repas, il s'en alla, toujours en toussant et en s'étranglant, et ne se sentant vraiment pas bien du tout.

Au bout d'un moment, Lapin sortit de sa cachette et reprit son chemin.

## Cours, Lapin, cours !

C'était la fin de l'hiver ou le tout début du printemps, car la neige couvrait encore le sol, quand Ableegumooch — *le Lapin, dans les langues wabanaki des peuples algonquins des Maritimes canadiens et de la Nouvelle-Angleterre* — reçut deux amis pour un festin de sirop d'érable. Ses deux amis étaient Keonik la Loutre et Miko l'Écureuil.

Alors qu'ils léchaient joyeusement les dernières traces de sirop sur leurs pattes, ils échangèrent des nouvelles.

« La nuit dernière, » dit Miko, « la lune s'est glissée dans mon terrier et m'a réveillé, et j'ai entendu des loups parler dehors. Je les ai entendus offrir à Lusifée le Chat sauvage deux colliers de wampum — *le wampum, perles de coquillage tressées en colliers ou en ceintures, servait de monnaie, de mémoire et d'instrument diplomatique dans de nombreuses nations algonquines ; en offrir deux colliers représentait un engagement solennel et un paiement considérable* — pour tuer quelqu'un ! »

« Vraiment ? » demanda le lapin avec intérêt. « Qui donc ? »

« Ils n'ont mentionné aucun nom, » dit l'écureuil, « mais ils parlaient seulement de lui comme d'un serviteur et ami de Glooscap — *le Grand Chef et héros culturel de la tradition mi'kmaq et de plusieurs peuples wabanaki ; figure puissante et bienveillante, il réside sur le sommet brumeux du cap Blomidon en Nouvelle-Écosse selon les récits traditionnels* —, quelqu'un plein de ruses, qui connaît son chemin dans la forêt. »

« Qui qu'il soit, » dit Keonik d'un ton sombre, « il est comme mort, car ce Lusifée est un traqueur redoutable et absolument sans pitié. »

« Un ami de notre Maître, » réfléchit Ableegumooch, « cela pourrait être n'importe lequel d'entre nous. »

« Quelqu'un de plein de ruses, » remarqua la loutre d'un air inquiet. « Ce pourrait même être moi ! »

« Hah ! » renifla le lapin. « Tu sais très bien que c'est moi le plus plein de ruses par ici. » Et Keonik ne le démentit pas, car il avait beaucoup souffert dans le passé des espiègleries du lapin. Miko frissonna légèrement.

« Tu sais, quand ils ont parlé de celui qui connaît son chemin dans la forêt, je n'ai pas pu m'empêcher de me demander s'ils parlaient de moi, car je me repère dans les arbres mieux que la plupart. »

« Sottises ! » trancha Ableegumooch. « Tout ce qu'un écureuil peut faire, un lapin peut le faire mieux. Après tout, je suis le guide officiel de la forêt de Glooscap. Et son très bon ami, » ajouta-t-il fièrement.

« La chose importante, » dit Keonik, ses yeux s'attardant malgré lui sur le lapin, « c'est de trouver quelqu'un qui répond aux trois critères à la fois — quelqu'un de plein de ruses, qui connaît la forêt, et qui est serviteur et ami du Grand Chef. »

Le lapin sursauta comme si une abeille l'avait piqué.

« Mon Dieu ! C'est moi qu'il cherche ! »

Keonik tenta de reconforter le lapin bouleversé.

« Nous serons à tes côtés, » dit-il. « N'est-ce pas, Miko ? »

« O-oui, » dit l'écureuil avec hésitation, car il craignait que même tous les trois ensemble ils ne feraient pas le poids face au féroce chat.

« Merci, mes amis, » dit Ableegumooch, ragaillardisé par leur loyauté, « mais peut-être que je n'aurai pas besoin de votre aide. J'ai un plan. »

Miko lui demanda ce qu'il avait en tête.

« La force et la vitesse sont du côté de Lusifée, je dois donc me fier à la ruse, » dit Ableegumooch avec un sourire mystérieux. « Quand la peau d'un lapin est trop courte, il doit en emprunter une autre. Il va sûrement venir ici pour me trouver. Filons ! » Et le lapin bondit dans les airs, atterrissant loin de son wigwam de façon à ne laisser aucune trace près de chez lui. Ableegumooch continua à sauter ainsi jusqu'à ce qu'il pensât être hors de portée de l'odorat et des yeux, puis détala comme le vent.

Keonik et Miko se réfugièrent dans une cachette toute proche et attendirent de voir ce qui allait se passer. Bientôt, effectivement, Lusifée le Chat sauvage apparut, se faufilant avec le nez contre la terre, ses yeux jaunes brillant et ses grandes pattes foulant silencieusement la neige.

Trouvant le wigwam du lapin vide, il gronda de fureur et de déception. Cependant, prenant le wigwam pour centre, il se mit à tourner autour en élargissant chaque cercle un peu plus que le précédent, jusqu'à ce qu'il retrouve la piste du lapin. Il continua à élargir ses cercles jusqu'à l'endroit où le lapin avait cessé de sauter. Puis, jurant par sa queue d'attraper Ableegumooch et de le tuer, il se lança rapidement sur une piste claire.

Au fil de la journée, Lusifée comprit à la fraîcheur des traces qu'il rattrapait le lapin, mais il n'aperçut pas sa proie pendant que durait la lumière du jour. À la tombée de la nuit, Lusifée tomba sur un wigwam isolé dans le marais ouvert, et il y passa la tête. Là était assis un vieux renard grave et digne, dont les cheveux blancs se dressaient bizarrement de chaque côté de la tête. Quand on lui demanda s'il avait vu Ableegumooch, le vieux renard secoua la tête, mais invita Lusifée à passer la nuit avec lui.

« Tu pourras reprendre ta recherche demain matin, » dit-il d'un ton serviable. Alors, étant fatigué et affamé, Lusifée accepta l'invitation, et après un bon souper, il s'allongea près du feu et dormit profondément.

Vers le matin, cependant, il commença à frissonner et à se sentir très mal à l'aise. Se réveillant enfin, il regarda autour de lui avec stupéfaction. Il n'était plus dans le wigwam chaud, mais allongé dans le marais ouvert avec la neige qui soufflait sur lui. Puis Lusifée vit vaguement les traces des pattes d'un lapin et comprit qu'Ableegumooch l'avait trompé. Le lapin, expert en déguisements, avait joué le rôle du renard et s'était éclipsé avec le wigwam pendant que Lusifée dormait.

Reprenant la poursuite dans une rage terrible, le chat jura par ses dents, ainsi que par sa queue, qu'Ableegumooch mourrait avant la nuit. Mais quand l'obscurité revint, il n'avait toujours pas aperçu le lapin.

S'arrêtant au premier village qu'il atteignit, qui était celui d'une tribu de porcs-épics, il demanda au premier jeune porc-épic qu'il rencontra s'il avait vu passer un lapin.

« Chut ! » dit le porc-épic. « Tu ne vois pas que nous écoutons le conteur ? » Lusifée remarqua alors que toute la tribu était rassemblée autour du feu pour écouter un vieux porc-épic aux moustaches blanches et aux oreilles d'une forme étrange. *Dans la tradition wabanaki, le conteur est une figure éminente et respectée ; l'interrompre constitue un manquement grave aux règles de bienséance communautaire ; les veillées de contes sont des moments de transmission du savoir, de la mémoire et des valeurs du peuple.* Ainsi le chat fut-il obligé d'attendre que les récits fussent terminés. Puis il se retourna vers le jeune porc-épic.

« Mais as-tu vu un lapin ? »

« Des centaines, » répondit l'autre avec impatience, « courent dans le marais de cèdres ici tout près. Tu peux en avoir autant que tu veux. »

« Ce ne sont pas ceux-là que je cherche, » se plaignit le chat. « Je veux Ableegumooch, le guide forestier de Glooscap. »

Le jeune porc-épic dit qu'il ne connaissait pas d'autre sorte de lapin que les lapins sauvages des bois, mais peut-être que le conteur, qui était vieux et sage, pourrait lui dire quelque chose.

Lusifée alla donc trouver le conteur et lui demanda s'il avait vu passer un lapin.

« Un lapin ? » Le conteur fit cliqueter ses piquants en réfléchissant — *les piquants du porc-épic, dans plusieurs traditions algonquines, ont été utilisés pour la broderie décorative sur les vêtements et les mocassins ; leur cliquetis est une image sonore caractéristique de ce personnage* —, et le chat recula prudemment. « Non, je n'ai pas vu de lapin. Mais, mon ami, tu as l'air fatigué. Tu peux passer la nuit chez moi, si tu veux, dans mon wigwam en dehors du village. »

Le chat fut heureux de l'invitation et s'endormit dans un lit chaud. Bien plus tard, il se réveilla, tout grelottant et tremblant dans un marais de cèdres humide, le vent soufflant dix fois plus fort que la nuit précédente, et tout autour de lui des traces de lapin.

Lusifée bondit, plus enragé que jamais, et jurant désormais par ses griffes, ainsi que par ses dents et sa queue — *la structure cumulative de ces serments constitue un procédé oratoire et comique caractéristique des récits oraux algonquins : chaque humiliation nouvelle arrache au chat un serment plus solennel que le précédent, soulignant l'escalade de sa fureur et sa perte de dignité progressive* —, il repartit sur la piste. Il courut toute la journée et à la nuit arriva dans un autre village, habité par une tribu d'ours. Il était si épuisé qu'il pouvait à peine articuler :

« Avez — vous — vu — un la — pin ? »

Les ours dirent qu'ils n'en avaient pas vu, mais l'invitèrent à se joindre à eux pour un festin, et quand ils eurent fini de manger, ils lui demandèrent poliment une chanson. Or le chat était très vaniteux quant à sa voix, et bien volontiers il l'éleva dans un chant de haine contre les lapins. Les ours applaudirent et l'invitèrent à se joindre à la danse, mais le chat s'en excusa en raison de sa fatigue et s'assit sur le côté pour regarder.

Or l'un des ours était plus petit que les autres et ses oreilles étaient un peu plus longues que celles des ours ordinaires. Cependant, il était un grand danseur et sautait plus haut dans les airs qu'aucun autre. En passant près de Lusifée, il lui donna accidentellement, sembla-t-il, un coup de pied violent, lui entaillant la tête et l'assommant.

Quand le chat reprit connaissance, il se retrouva dans un wigwam en dehors du village. Un homme-médecin de la tribu des ours se penchait sur lui, et le chat remarqua qu'il portait de longues plumes blanches de chaque côté de la tête — *le port de plumes dans la coiffure des hommes-médecin est un signe de statut et de pouvoir spirituel dans de nombreuses traditions autochtones nord-américaines ; ici, comme dans le conte du Lapin et du Renard, ce détail vestimentaire sert également de signal d'alerte au prédateur — et au lecteur — que le déguisement est peut-être imparfait* —. Lusifée commençait à se méfier davantage, et il regarda l'homme-médecin avec des yeux plissés.

« Je demandais si des lapins étaient passés par ici, » dit Lusifée, « et vraiment tu ressembles beaucoup à l'un d'eux. Comment as-tu eu cette lèvre fendue ? »

« Oh, c'est très simple, » dit l'homme-médecin, qui n'était autre qu'Ableegumooch, bien sûr. « Un jour, je martelais des perles de wampum — *le wampum, perles de coquillage blanc et violet taillées dans des coquilles marines, était fabriqué, échangé et utilisé comme protocole diplomatique, mémoriel et commercial dans toute la région* —, et la pierre sur laquelle je les frappais se brisa en deux, et un éclat vola en l'air et me fendit la lèvre. »

« Mais pourquoi as-tu la plante des pieds si jaune, comme un lapin ? »

« Simple, encore une fois, » dit l'homme-médecine. « Je préparais du tabac un jour, et comme j'avais besoin des deux mains pour travailler, je le maintenais avec les pieds — et le tabac les a teints en jaune. »

Alors Lusifée cessa de se méfier et laissa l'homme-médecine soigner ses coupures avec de l'onguent, après quoi il s'endormit. Mais, hélas, une fois de plus le malheureux chat se réveilla dans une misère affreuse, la tête enflée et douloureuse, sa blessure bourrée maintenant d'aiguilles de pruche au lieu d'onguent.

Cette fois, Lusifée jura par son corps et par son âme, ainsi que par ses dents, ses griffes et sa queue, de tuer la prochaine chose qu'il rencontrerait — lapin ou n'importe quoi d'autre !

Oubliant la douleur et le froid, il se rua en avant, exultant quand il trouva la piste d'Ableegumooch toute fraîche. Visiblement le lapin aussi s'épuisait dans la course et ne pouvait être loin. Oui, voilà l'astucieux personnage, juste devant ! En fait Ableegumooch avait été obligé de stopper net en arrivant au bord d'une large rivière. Le chat ricana de triomphe, car il savait que les lapins ne savent pas nager. « Tu ne peux plus m'échapper, » cria-t-il. Le pauvre Ableegumooch. Il ne pouvait plus courir.

Loin de là, sur le sommet brumeux de Blomidon — *le cap Blomidon, en Nouvelle-Écosse, sur la rive de la baie de Fundy, est le lieu géographique traditionnellement associé dans les récits mi'kmaq à la demeure de Glooscap ; son sommet enveloppé de brume est l'endroit d'où le Grand Chef observe et gouverne le monde* —, Glooscap vit tout ce qui s'était passé et sut que le lapin avait fait tout ce qu'il pouvait par lui-même. Le Grand Chef se mit à fumer sa pipe très fort, soufflant des anneaux noirs dans le ciel bleu, où ils se transformèrent aussitôt en oiseaux.

En bas dans la forêt, Ableegumooch s'était retourné, acculé, et Lusifée s'apprêtait à bondir — quand, soudain, du ciel fondit une grande nuée d'éperviers géants — *dans les traditions algonquines, les grandes rapaces sont souvent associés aux puissances célestes et au monde d'en haut ; leur intervention ici comme messagers et soldats de Glooscap est cohérente avec cette cosmologie où les oiseaux servent d'intermédiaires entre le ciel et la terre* — poussant leurs cris de guerre. Lusifée gronda et se retourna pour leur faire face, mais ils l'écrasèrent par le nombre — lui picotant les yeux et le frappant de leurs ailes — jusqu'à ce qu'enfin, criant de terreur, le chat fit demi-tour et s'enfuit dans la forêt, où, s'il n'est pas mort, il court encore !

Tremblant de peur, Ableegumooch s'effondra pour se reposer enfin. Il était loin d'être aussi fanfaron qu'au début de l'aventure, car il savait que sans les éperviers il aurait été un lapin mort. Une flûte jouait au loin, et le lapin écouta. Il sut alors qui lui avait envoyé les éperviers au bon moment.

« Merci, Maître, » chuchota-t-il.

Glooscap, au loin sur Blomidon, hocha la tête — et joua un air triomphal aux oiseaux qui rentraient.

Maintenant, *kespeadooksit* — formule traditionnelle mi'kmaq signifiant "l'histoire se termine" ; elle clôt les récits oraux comme une marque rituelle de fin, signalant à l'auditoire le retour au monde ordinaire — l'histoire est terminée.

## Les épreuves du gendre

Wemicus — *trickster-animal de la tradition anishinaabe, figure surnaturelle qualifiée dans ce récit de manitu, terme désignant les esprits et puissances qui habitent le monde vivant* — avait un gendre qui était un homme. La femme de cet homme, fille de Wemicus, avait eu beaucoup de maris, car Wemicus les avait soumis à tant d'épreuves différentes qu'ils avaient tous été tués, sauf celui-là.

Celui-ci, cependant, avait réussi à déjouer Wemicus dans chacun de ses plans. Au printemps, Wemicus et cet homme chassaient le castor à la journée, en le rabattant avec des chiens.

Avant qu'ils ne partent à la chasse, la femme avertit son mari : « Méfie-toi de mon père ; il pourrait brûler tes mocassins au campement. C'est ce qu'il a fait à mes autres maris. » Ce soir-là, au campement, Wemicus dit : « Je ne t'avais pas dit le nom de ce lac. Il s'appelle le lac des Mocassins brûlés. » En entendant cela, l'homme comprit que Wemicus préparait quelque malice et qu'il allait brûler ses mocassins.

Leurs mocassins étaient suspendus devant le feu pour sécher. Pendant que Wemicus ne regardait pas, l'homme intervertit les mocassins de Wemicus et les siens, puis alla se coucher. Bientôt il se réveilla et vit Wemicus se lever et jeter ses propres mocassins dans le feu. Wemicus dit alors : « Hé ! quelque chose brûle — ce sont tes mocassins. » L'homme répondit : « Non, pas les miens — les tiens. » Wemicus se retrouva donc sans mocassins, et le sol était couvert de neige. Après cela, l'homme dormit avec ses mocassins aux pieds.

Le lendemain matin, l'homme reprit la route et laissa Wemicus là, sans chaussures. Wemicus se mit au travail. Il trouva un grand rocher, fit un feu et y posa le rocher jusqu'à ce qu'il soit rouge de chaleur. Il s'enveloppa ensuite les pieds de branches de sapin et poussa le rocher devant lui pour faire fondre la neige, avançant ainsi sur les branches. Et il se mit à chanter : « Le sapin tient chaud, le sapin tient chaud. »

Lorsque l'homme rentra chez lui, il raconta à sa femme ce qui s'était passé. « J'espère que Wemicus va mourir », dit-elle. Peu après, ils entendirent Wemicus arriver en chantant : « Le sapin tient chaud, le sapin tient chaud. » Il entra dans le wigwam et, comme il était le chef de la maisonnée, ils durent lui préparer son repas.

La glace devenait mauvaise à cette époque, alors ils restèrent quelque temps au campement. Bientôt Wemicus dit à son gendre : « On ferait mieux d'aller glisser. » Il se rendit sur une colline où se trouvaient des serpents très venimeux. La femme avertit son mari et lui donna une baguette fendue tenant une certaine sorte de tabac magique — *le tabac occupe une place centrale dans les pratiques spirituelles anishinaabe : offert aux esprits, brûlé en prière, ou utilisé comme protection, il est un médiateur attesté entre le monde des humains et les puissances du monde* —, qu'elle lui dit de tenir devant lui pour que les serpents ne lui fassent pas de mal. Les deux hommes partirent glisser.

Au sommet de la colline, Wemicus dit : « Suis-moi », car il avait l'intention de passer près du repaire des serpents. Quand ils glissèrent, Wemicus passa sain et sauf, et l'homme tint sa baguette avec le tabac devant lui, empêchant ainsi les serpents de le mordre. L'homme dit ensuite à Wemicus qu'il avait beaucoup aimé la descente.

Le lendemain, Wemicus dit à son gendre : « On ferait mieux d'aller ailleurs. » En entendant cela, la femme dit à son mari que, l'été approchant, Wemicus avait dans la tête de nombreux lézards venimeux à la place des poux. Elle lui dit : « Il te demandera de lui chercher des poux dans la tête et de les écraser avec les dents. Prends plutôt des canneberges basses et écrase-les à leur place. » L'homme prit donc des canneberges avec lui.

Wemicus emmena son gendre dans une vallée traversée d'un grand ravin. Il dit : « Je me demande si quelqu'un peut sauter par-dessus. » « Bien sûr », dit le jeune homme, « je le peux. » Puis il dit : « Rétrécis », et le ravin se resserra, et il sauta par-dessus sans peine — *le contrôle magique de la topographie par la parole est un motif présent dans plusieurs récits algonquins, cohérent avec la conception anishinaabe du monde comme ensemble d'êtres animés pouvant répondre aux êtres humains* —.

Quand Wemicus essaya à son tour, le jeune homme dit : « Élargis », et Wemicus tomba dans le ravin. Mais cela ne le tua pas, et quand il remonta, il dit : « Tu m'as battu. » Ils continuèrent leur chemin.

Ils arrivèrent à un endroit de sable chaud et Wemicus dit : « Tu dois me chercher des poux dans la tête. » « Très bien, père », répondit le gendre. Wemicus s'allongea et l'homme se mit à chercher les poux. Il sortit les canneberges de sous sa chemise, et chaque fois qu'il faisait semblant d'attraper un pou, il écrasait une canneberge et la jetait par terre — et Wemicus fut dupé une seconde fois ce jour-là.

Ils rentrèrent ensuite, et Wemicus dit à son gendre : « Il y a plein d'œufs sur cette île rocheuse où nichent les goélands. On va aller les chercher et revenir souper aux œufs. » Comme Wemicus était le chef, son gendre devait lui obéir.

Ils partirent en canot et arrivèrent bientôt à l'île rocheuse. Wemicus resta dans le canot et dit à l'homme d'aller à terre et de rapporter les œufs pour remplir le canot. Quand l'homme atteignit le rivage, Wemicus lui dit d'aller encore plus loin dans l'île : « C'est là que les anciens maris allaient chercher leurs œufs — et là sont leurs ossements. »

Il fit alors partir le canot sur l'eau en chantant, sans se servir de sa pagaie. Puis Wemicus dit aux goélands de manger l'homme : « Je vous le donne à manger. » Les goélands se mirent à tourner autour de l'homme, mais celui-ci avait sa pagaie avec lui et en tua un. Il prit les ailes du goéland, les attacha sur lui, remplit sa chemise d'œufs, et s'envola au-dessus du lac grâce aux ailes — *la transformation par l'emprunt d'attributs animaux — ici les ailes de l'oiseau — est un motif cohérent avec la vision anishinaabe des frontières perméables entre les espèces, chaque être animé pouvant, dans certaines conditions, traverser les frontières de sa forme* —.

Parvenu au milieu du lac, il vit Wemicus qui avançait en chantant pour lui-même. Wemicus, levant les yeux, aperçut son gendre mais le prit pour un goéland. L'homme s'envola jusqu'au campement et dit à sa femme de faire cuire les œufs ; il donna les ailes à ses enfants pour qu'ils jouent avec. Quand Wemicus arriva au campement, il vit les enfants jouer avec les ailes et dit : « Où avez-vous trouvé ça ? » « C'est père qui nous les a données. » « Votre père ? Mais les goélands l'ont mangé ! » Il entra dans le wigwam et vit l'homme en train de fumer. Wemicus trouva cela fort étrange, mais personne ne lui expliqua comment la chose avait été faite. Il pensa : « Il faut que je trouve un autre plan pour me débarrasser de lui. »

Un jour Wemicus dit à son gendre : « On ferait mieux de fabriquer deux canots d'écorce de bouleau, un pour toi et un pour moi. On ferait mieux d'aller chercher de l'écorce. » Ils partirent chercher de l'écorce. Ils entaillèrent un arbre presque jusqu'au bout, et Wemicus dit à son gendre : « Assieds-toi de ce côté-ci et moi de l'autre. » Il voulait que l'arbre tombe sur lui et le tue. Wemicus dit : « Tu diras 'Tombe sur mon beau-père' et moi je dirai 'Tombe sur mon gendre', et celui qui parle trop lentement ou fait une erreur sera celui sur qui l'arbre tombera. »

Mais Wemicus fit la première erreur, et l'arbre tomba sur lui et l'écrasa. Cependant, Wemicus était un manitu — *être surnaturel dont la puissance dépasse celle des mortels* — et ne fut pas blessé. Ils rentrèrent avec l'écorce et fabriquèrent les deux canots. Une fois terminés, Wemicus dit à son gendre : « Bien, on va faire une course en canot, une course à la voile. » Wemicus fabriqua une grande voile d'écorce, mais l'homme n'en fit pas, car il craignait de chavirer. Ils s'élançèrent. Wemicus allait très vite, et l'homme lui criait : « Oh, tu me bats ! »

Il continua à le flatter et à l'encourager, jusqu'à ce que le vent renverse le canot de Wemicus — et ce fut la fin de Wemicus. Quand l'homme passa à la voile sur l'endroit où Wemicus avait chaviré, il vit un grand brochet là, en lequel Wemicus s'était transformé au moment où le canot avait chaviré — *le récit s'achève sur une étiologie : l'origine du grand brochet (jackfish) est ainsi expliquée par la transformation d'un être surnaturel vaincu, motif cohérent avec la conception anishinaabe des animaux comme êtres dotés d'une histoire et d'une origine spirituelle* —.

C'est l'origine du brochet.

## Les géants cannibales

La saison des fêtes est passée, mais il reste encore deux mois d'hiver à traverser. Quel meilleur symbole pour ces semaines de froid à venir que les géants cannibales des mythologies algonquines ?

Beaucoup ont entendu parler du Windigo — *connu aussi sous les orthographes Wendigo ou Wiindigoo ; dans la tradition ojibwée et plus largement algonquine, le Windigo est une figure de terreur hivernale : un être maléfique et cannibale, incarnation de la famine, du froid extrême et de la folie qui s'empare des hommes lorsque la faim devient insupportable. Certains récits décrivent le Windigo comme un humain transformé après avoir commis ou envisagé l'acte cannibale en période de disette* — ce monstre cannibale présent dans les traditions autochtones d'une grande partie du nord des États-Unis et du Canada. Le Windigo a fait son apparition dans des films, des bandes dessinées et des séries télévisées, souvent déformé ou réduit à un simple monstre d'horreur, loin de sa signification culturelle originelle.

Dans le nord de la Nouvelle-Angleterre, les cinq peuples Wabanaki — *ensemble de nations algonquines du nord-est, comprenant notamment les Penobscot, Passamaquoddy, Maliseet, Mi'kmaq et Abenaki, distincts des Ojibwés mais appartenant au même grand ensemble linguistique algonquin* — parlent d'une créature similaire, connue sous les noms de chenoo, giwakwa ou kiwakwa. Peu importe le nom qu'on lui donne : mieux vaut l'éviter.

Selon un article de Frank Speck publié en 1935 dans le *Journal of American Folklore* — « *Penobscot Tales and Religious Beliefs* », *source académique sérieuse bien que centrée sur les traditions Penobscot et non ojibwées* — le mot kiwakwa signifie « celui qui erre dans les bois ». Si vous ne souhaitez pas en croiser un, restez à l'écart des forêts en hiver.

Le chenoo, le giwakwa, le kiwakwa — c'est selon — est un être humain transformé en géant cannibale par une magie sombre. À mesure que sa colère grandit, son corps grandit lui aussi, jusqu'à dépasser la cime des arbres les plus hauts. Il est décharné, doté de crocs immenses, et a souvent dévoré ses propres lèvres sous l'effet de la faim. Il a toujours faim. Son cri suffit à tuer tout humain qui l'entend. Parfois, un chamane d'une grande puissance peut revenir de sa tombe sous la forme d'un chenoo. Ces créatures apparaissent presque toujours en hiver. — *Ce lien entre le cannibalisme, la folie et l'hiver est profondément ancré dans les traditions des peuples des forêts du Nord : les hivers longs et les famines sévères ont historiquement constitué une menace réelle, et ces récits fonctionnent en partie comme des mises en garde contre la dissolution des liens sociaux et moraux sous la pression de la survie.*

Le chenoo tire ses pouvoirs maléfiques d'un morceau de glace en forme humaine logé dans son estomac. Plusieurs récits racontent comment des personnes ingénieuses parviennent à lui faire vomir ce bloc de glace, ce qui le ramène à sa forme humaine. Dans certaines versions, le faire manger du sel suffit à faire fondre le bloc.

Le hacher en de nombreux petits morceaux est la seule façon d'être certain qu'il ne se régénérera pas. Et même après sa mort, les gens évitent soigneusement l'endroit où il a péri. —

*Ces détails — la glace intérieure, la dissolution par le sel, la nécessité de démembrement complet — sont propres aux traditions Wabanaki telles que documentées par Speck, et ne doivent pas être attribués directement aux Ojibwés sans réserve. Le Windigo ojibwé partage la nature cannibale et hivernale de la créature, mais ses caractéristiques précises varient selon les traditions et les collecteurs.*

## Chapitre VI — Légendes locales et mémoire des lieux

## Les trois sœurs

Les marins connaissent trois îles posées dans les eaux de la baie Thunder — *Thunder Bay, ville portuaire du nord-ouest de l'Ontario, sur les rives du lac Supérieur, territoire traditionnel des Ojibwés* —, abri sûr contre les tempêtes qui fouettent le lac Supérieur. Selon la légende, ces îles — justement nommées les îles Welcome, les îles du Bienvenu — eurent une origine étrange.

D'un grand chef ojibwé, six enfants étaient nés. La plus jeune seule était d'une nature douce et rêveuse ; elle relatait sans cesse à sa famille les communications qu'elle recevait des esprits de la forêt — *dans la tradition anishinaabe, certains individus sont reconnus comme capables de recevoir des messages des manidoog, les esprits et puissances qui habitent le monde vivant ; cette faculté est considérée comme un don et non comme un dérèglement* —. Chérie de son père pour sa douceur, la jeune fille était raillée par ses sœurs aînées.

Un jour, la jeune fille entendit la voix grande et bienveillante de Nanna Bijou — *l'Esprit des Eaux Profondes, figure puissante de la tradition ojibwée de la région de Thunder Bay, dont la forme endormie serait à l'origine de la formation rocheuse connue sous le nom de Géant Endormi (Sleeping Giant)* — lui dire qu'il l'avait choisie pour être l'épouse de son fils, l'Étoile du Nord. Ce soir-là, elle rapporta le récit à sa famille et indiqua les instructions de l'esprit : où et quand elle devait rencontrer le fils du Grand Esprit. Les sœurs se moquèrent d'elle avec cruauté et l'accusèrent d'avoir l'esprit malade. Le chef, irrité par leur traitement cruel envers sa plus jeune fille, les châtia avec une lanière de peau de cerf. Pleines de haine à cause de ce châtiment, les sœurs tramèrent la mort de leur cadette.

Se rappelant le lieu et l'heure du rendez-vous, elles suivirent leur sœur dans la forêt. L'Étoile du Nord, étant un esprit, ne pouvait être vu des sœurs aînées — *dans la cosmologie anishinaabe, les esprits et puissances du monde ne se manifestent pas de la même façon à tous les êtres humains ; seuls ceux qui possèdent un lien particulier avec eux peuvent les percevoir* — : ainsi, au moment où la jeune sœur étreignit l'Étoile du Nord, les sœurs décochèrent leurs flèches dans son cœur — et les flèches transpercèrent aussi le cœur de l'Étoile du Nord. Mais au lieu de tomber, la jeune sœur fut doucement emportée vers le ciel par l'esprit.

Effrayées par ce qu'elles avaient vu, les sœurs coururent à travers la forêt dans tous les sens. Nanna Bijou, furieux de leur acte, les changea en pierre et les précipita dans les eaux de la baie Thunder — *le motif de la pétrification comme châtiment divin est récurrent dans les récits de la région de Thunder Bay associés à Nanna Bijou ; on le retrouve dans la légende du Géant Endormi, où c'est Nanna Bijou lui-même qui est pétrifié à la suite d'une transgression humaine, et ici où il exerce ce châtiment sur d'autres* —.

Là, aujourd'hui, reposent les trois îles — et qui peut dire que « la vérité n'est pas souvent plus étrange que la fiction » ?

## La querelle des chiens

Il y avait un homme qui retournait les choses dans son esprit et finit par décider qu'il avait besoin d'en parler avec ses voisins ; il pensait qu'ils pourraient peut-être l'aider à sortir de son embarras. Il les invita donc à se réunir pour une cérémonie du calumet — *le calumet, ou pipe sacrée, est un élément central de la vie sociale, diplomatique et spirituelle des peuples ojibwés et de nombreux autres peuples des Grands Lacs ; fumer ensemble la pipe constitue un acte de respect mutuel, d'honnêteté et de bonne foi, invitant les esprits à témoigner de ce qui est dit* — et bien sûr d'un bon repas pour l'accompagner. Au menu : du riz sauvage — *le manoomin, riz sauvage des lacs et rivières du territoire anishinaabe, est un aliment fondamental et sacré pour les peuples ojibwés, associé à leur identité culturelle et à des pratiques de récolte cérémonielle encore vivantes aujourd'hui* — cuisiné avec de l'ail des bois, et pour chacun des invités un beau et généreux morceau de longe de chevreuil rôtie.

Ses voisins étant tous assis en cercle dans son wigwam — *habitation traditionnelle ojibwée, de forme dôme, construite avec des perches courbées recouvertes d'écorce, de nattes ou de peaux*, leur repas posé devant eux, il fit passer le calumet à la ronde pour que chacun fume. Puis il prit la parole :

« Je vous ai réunis ici parce que je me trouve dans l'embarras. Je suis nouveau parmi vous et je n'ai pas de chef. Je ne sais pas qui devrait occuper ce rôle, et je me suis dit que vous, mes voisins, qui avez appris à me connaître, pourriez peut-être m'indiquer qui devrait être mon chef. »

Aussitôt, l'un des hommes prit la parole et désigna un homme assis en face de lui :

« Cet homme-là devrait être ton chef. »

Un autre homme dans la pièce éclata de rire et dit : « Lui, un chef ! C'est un idiot qui serait incapable de faire le tour d'un wigwam sans se perdre. »

Là-dessus, l'homme qu'on venait d'insulter tendit le bras, s'empara du morceau de longe de l'autre et le porta à sa bouche pour le manger. L'autre mordit alors dans sa jambe, et l'homme lâcha le morceau. Il le ramassa aussitôt et le remit à sa bouche. L'insulté lui mordit à son tour le bras, et la viande retomba encore. Il la ramassa de nouveau pour la manger. Ainsi de suite toute la nuit, les deux hommes se mordant, se disputant et se reprenant le morceau, jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien de la longe — et que les deux hommes tombent morts.

Le Grand Esprit — *Kitchi-Manitou, puissance créatrice suprême de la cosmologie ojibwée, à la fois source de toute vie et gardien de l'ordre moral du monde* — n'était pas content de ces deux-là. Il décida d'assigner l'esprit de chacun à un chien.

On dit aujourd'hui que chaque chien porte en lui ces deux esprits-là — et c'est pourquoi, lorsque des chiens se rencontrent, ils se battent si souvent.

On dit aussi que c'est pour cette même raison que nous, les êtres à deux pattes, sommes portés à l'envie les uns envers les autres, que ce soit pour le pouvoir, la gloire, la renommée, l'argent, l'amour, ou toutes ces autres possessions émotionnelles que nous aimons accumuler. C'est pourquoi, lorsque des gens se rencontrent, il leur arrive de se battre.

## Chi Ca Go — Le Lieu de la Mouffette

Il y a longtemps, un chasseur ottawa et sa femme vivaient sur les rives du lac Michigan. — *Les Odawa, souvent orthographiés Ottawa, sont un peuple algonquin distinct bien qu'étroitement apparenté aux Ojibwés. Avec les Ojibwés et les Potawatomi, ils forment la confédération des Trois Feux — Niswi-mishkodewin en anishinaabemowin — alliance politique et spirituelle ancienne dont le territoire couvrait l'ensemble de la région des Grands Lacs.*

Un jour, le chasseur partit vers le sud, en direction de l'extrémité du lac, pour chasser. Lorsqu'il atteignit le lac où il avait capturé des castors l'année précédente, la glace le recouvrait encore. Il tapa sur la surface pour trouver les endroits les plus minces, là où vivaient les familles de castors. — *La chasse au castor sous la glace était une pratique hivernale courante chez les peuples des Grands Lacs ; elle requérait une connaissance précise du comportement animal et du territoire. Le castor occupait une place centrale dans l'économie de subsistance et dans les échanges commerciaux, notamment lors du développement de la traite des fourrures aux XVIIe et XVIIIe siècles.* Il brisa des ouvertures aux points les plus fragiles, puis retourna à son wigwam chercher ses pièges.

Or, la femme du chasseur passa par hasard devant l'un de ces trous et aperçut un castor sur la glace. Elle l'attrapa par la queue et appela son mari pour qu'il vienne le tuer rapidement, avant que l'animal ne puisse regagner l'eau.

« Non, dit le chasseur. Si je tue ce castor, les autres vont prendre peur. Ils s'échapperont du lac par d'autres ouvertures dans la glace. » — *Ce refus reflète une éthique de la chasse anishinaabe et odawa fondée sur le respect des animaux et la préservation des conditions futures de subsistance : tuer au mauvais moment, ou de façon désordonnée, risquait de rompre la relation de réciprocité entre le chasseur et les êtres animaux.*

La femme se mit en colère, et ils se querellèrent. Lorsque le soleil approcha de l'horizon, le chasseur retourna sur la glace poser d'autres pièges. À son retour au tipi, sa femme était partie. Il pensa qu'elle était allée rendre visite à quelqu'un.

Le lendemain matin, elle n'était pas rentrée. Il remarqua ses empreintes dans la neige et suivit sa trace vers le sud.

À mesure qu'il suivait la piste, il vit les empreintes changer progressivement de forme. — *La transformation d'un être humain en animal à la suite d'une rupture morale ou d'un conflit est un motif attesté dans plusieurs traditions algonquines ; elle signale souvent le passage d'un personnage hors du monde des relations humaines ordonnées vers un état autre, ni tout à fait humain ni tout à fait animal.* Finalement, elles devinrent la trace d'une mouffette. La piste s'acheva dans un marais où grouillaient de nombreuses mouffettes. Le chasseur fit demi-tour et rentra auprès des siens.

Et il donna un nom à cet endroit : *Le Lieu de la Mouffette.* — *Ce récit propose une étymologie du nom Chicago fondée sur la mouffette. Il convient de noter que l'étymologie dominante,*

*appuyée par les sources linguistiques, fait dériver le nom Chicago du mot shikaakwa, terme potawatomi ou algonquin désignant l'ail sauvage ou l'oignon sauvage qui poussait en abondance dans cette région marécageuse. La version présentée ici constitue une variante narrative alternative dont la valeur est avant tout littéraire et étiologique, et non étymologique au sens strict.*

C'était entre Milwaukee et Chicago, au sud, là où se dresse aujourd'hui la ville de Chicago.

## La Princesse de la brume — Green Mantle

Plus envoûtante encore que l'eau qui tourbillonne et se précipite dans le gouffre, plus belle que la brume cristalline qui s'élève des parois de la grande gorge, est l'histoire d'une princesse indienne.

White Bear — Ours Blanc — chef d'un campement ojibwé — *les Ojibwés, peuple anishinaabe des Grands Lacs, avaient établi leurs territoires de chasse et leurs campements sur les rives de la rivière Kaministiquia et de ses affluents, dans ce qui est aujourd'hui le nord-ouest de l'Ontario* — était un homme qui aimait la paix. Lorsqu'il apprit que les Sioux — *les Sioux, ou Dakota, constituaient l'un des grands ensembles de peuples des plaines et des forêts de l'Ouest ; leurs relations avec les Ojibwés furent longtemps marquées par des conflits territoriaux aux XVIIe et XVIIIe siècles, les Ojibwés repoussant progressivement les Sioux vers l'ouest* — s'apprêtaient à détruire sa tribu, il fut saisi d'une profonde détresse. Trop vieux pour aller lui-même au combat, il ne voyait pas d'issue. C'est alors que sa fille, la princesse Green Mantle — *Manteau Vert ; le terme "princesse" est une désignation européenne appliquée à la fille d'un chef ojibwé ; dans la société anishinaabe, organisée en clans et en conseils, ce titre ne correspond pas à un statut héréditaire royal au sens occidental du terme* — conçut un plan.

La princesse prit son canot et remonta la Kaministiquia — *rivière du nord-ouest de l'Ontario qui prend sa source dans les lacs de l'intérieur et se jette dans le lac Supérieur à l'emplacement de l'actuelle ville de Thunder Bay ; elle fut une voie de portage et de commerce majeure pour les peuples autochtones puis pour les voyageurs de la traite des fourrures* — jusqu'à un point situé bien en amont des chutes. Là, elle marcha d'un pas assuré jusqu'au campement ennemi. Les Sioux la capturèrent aussitôt et résolurent de la mettre à mort.

Feignant d'être égarée et effrayée, elle négocia sa vie : elle les guiderait jusqu'au campement de son père en échange de sa liberté. Les Sioux acceptèrent. Le lendemain matin, la jeune princesse prit place dans le canot de tête, et la grande bande de guerriers sioux, leurs canots attachés les uns aux autres, s'élança sur la rivière en direction du campement ojibwé.

Green Mantle ne leur dit rien des chutes.

Quand ils abordèrent le coude de la rivière, il était trop tard pour stopper l'élan des canots. Ils plongèrent dans la grande gorge — *les chutes Kakabeka, parfois appelées le Niagara du Nord, s'élèvent à environ quarante mètres de hauteur sur la rivière Kaministiquia ; le courant y est puissant et le détour du coude ne laisse aucun temps de réaction à qui ne connaît pas les lieux* — emportant avec eux tous les guerriers sioux. La princesse perdit la vie avec eux. Mais sa tribu fut épargnée.

Gitche Manido — *le Grand Esprit, puissance suprême créatrice de la cosmologie anishinaabe* — regarda avec bienveillance le geste courageux de la princesse.

Aujourd'hui, si l'on marche le long de la rive jusqu'au bord des chutes, on peut voir la silhouette de Green Mantle se dessiner dans la brume — *dans la vision du monde anishinaabe, les lieux*

*naturels puissants — rapides, chutes, rochers, lacs — sont habités par des présences spirituelles ; le fait que le sacrifice de Green Mantle ait laissé une présence visible dans la brume des chutes s'inscrit dans cette conception du paysage comme espace animé et mémoriel —, dressée comme un monument vivant à la mémoire de la princesse courageuse qui donna sa vie pour son peuple.*

## La Trille

Il y a quelques années, le gouvernement de la province de l'Ontario choisit comme fleur officielle une belle et délicate fleur blanche, nommée pour ses trois pétales inhabituels aux reflets rosés : la trille — *Trillium grandiflorum*, plante de la famille des Melanthiacées, fleur officielle de l'Ontario depuis 1937 ; la plante est protégée par la loi dans cette province, car l'arrachage de ses feuilles en forme d'étoile entraîne la mort de l'ensemble du végétal —. La fleur blanche, soutenue par trois petites feuilles vertes disposées en étoile, ne peut être cueillie sans que ces feuilles soient également arrachées — et si cela se produit, c'est toute la plante qui meurt.

Qu'une fleur ne porte que trois pétales est chose si rare qu'il devait exister une raison très particulière à sa création. Et il y en avait une.

Il y a près de quatre cents ans — *les missions jésuites en territoire anishinaabe sont historiquement attestées dès le XVIIe siècle ; la Compagnie de Jésus fut mandatée par la couronne française pour évangéliser les peuples autochtones de la Nouvelle-France, laissant notamment des témoignages dans les Relations des Jésuites, publiées de 1632 à 1673* —, l'un des pères jésuites envoyés au Canada par le roi de France pour enseigner le christianisme aux Indiens apprit de certains de ses élèves qu'il existait bien d'autres Indiens vers l'Ouest.

Animé d'un désir ardent d'apporter la parole de Dieu au plus grand nombre, il décida d'explorer cette terre inconnue et, traversant la rivière des Outaouais — *cours d'eau marquant aujourd'hui la frontière entre l'Ontario et le Québec, territoire de passage entre les nations algonquines de l'Est et les peuples anishinaabes de l'intérieur* — dans un petit canot indien, il pénétra dans ce que nous appelons aujourd'hui l'Ontario.

À sa grande consternation, il constata que les Indiens qu'il rencontrait ici ne comprenaient pas un seul mot de la langue qu'il avait apprise auprès de leurs frères de l'Est — *remarque qui reflète la diversité linguistique et dialectale réelle des nations autochtones, que les missionnaires percevaient souvent comme un obstacle à l'évangélisation* —.

Désespéré de trouver un moyen de communiquer avec eux, il chercha partout une solution. Et un jour, il remarqua que la forêt qui l'entourait était couverte de jolies petites fleurs blanches dont les quatre pétales formaient la forme d'une croix. Il pensa pouvoir s'en servir pour enseigner aux Indiens comment le Christ avait été crucifié. Avec l'aide de ces petites fleurs, il parvint finalement à leur expliquer comment Jésus était mort pour eux — mais à la manière de la plupart des Indiens, qui ne feraient jamais de mal à un ami — *le collecteur présente ici la réaction autochtone sous la forme d'un éloge ambigu, typique du discours colonial paternaliste de l'époque, qui attribue aux peuples autochtones une sensibilité morale innée tout en la subordonnant au cadre chrétien* —, ils n'en devinrent que très tristes et s'éloignèrent de lui.

Comprenant cela, il arracha l'un des pétales des fleurs et utilisa les trois restants pour leur enseigner le mystère du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Les petites feuilles vertes en forme d'étoile, derrière la fleur, l'aidèrent à expliquer le miracle de la naissance du Christ. Lorsqu'il vit

le succès qu'il avait obtenu, il pria pour qu'un signe soit envoyé pour rappeler aux Indiens son enseignement.

À sa grande joie et à son émerveillement, les petites fleurs qu'il avait utilisées n'avaient plus que trois pétales lorsqu'elles fleurirent l'année suivante — *ce récit est une légende étiologique d'origine missionnaire, et non un texte de tradition orale autochtone ; il doit être lu comme un document de l'imaginaire colonial et religieux européen en contact avec les peuples anishinaabes, et non comme un récit ojibwé* — — et depuis lors, elles n'ont jamais changé.

## La Petite Chapelle sur le mont McKay

Une petite chapelle de pierre se dresse au sommet du mont McKay — *mesa dominant la baie Thunder, en Ontario ; ce territoire appartient à la Première Nation de Fort William, communauté ojibwée dont le territoire traditionnel s'étend autour de Thunder Bay ; le mont McKay est un lieu de signification culturelle et spirituelle pour cette communauté* —. C'est cette chapelle qui nous vaut une légende que certains ont présentée comme peut-être plus proche des faits que toutes celles d'origine plus ancienne — *ce jugement de valeur reflète le prisme colonial et chrétien du collecteur, qui tend à accorder davantage de crédit aux récits articulés autour de figures et d'institutions chrétiennes ; ce traducteur ne partage pas cette hiérarchie* —.

Un florissant campement ojibwé, non loin de Thunder Bay, avait appris quelque chose de l'agriculture. De petits champs de blé généreux occupaient les clairières semées parmi les forêts d'épinettes et de bouleaux. La tribu, comblée par la perspective d'une grande récolte, vit sa joie de courte durée, un automne. Un fléau de merles noirs fondit du ciel et, malgré les flèches des hommes, dévora bientôt tout le grain.

Un plan visant à intensifier la chasse durant les mois suivants échoua sous le poids des neiges abondantes. Ceux qui osèrent s'aventurer à la recherche de nourriture périrent bientôt dans les congères profondes. La pêche sous la glace était impossible, car il ne restait pas même une miette pour servir d'appât.

Des hommes affamés, rendus à la folie par la faim — *la description d'hommes que la famine pousse à se retourner les uns contre les autres évoque implicitement la figure du Windigo, entité maléfique cannibale de la tradition ojibwée, associée précisément à la folie et à la violence hivernale engendrées par la famine ; le récit ne nomme pas cette figure, peut-être en raison d'une censure du collecteur ou d'une version syncrétisée de la tradition* —, s'en prirent les uns aux autres, et les enfants pleuraient pitoyablement de faim.

Alors que la tribu semblait sur le point de périr tout entière, une jeune princesse, fille du chef, prit le couteau de chasse de son père et tailla des lanières de chair dans ses propres jambes. Elle les donna aux hommes pour qu'ils les utilisent comme appâts pour la pêche.

Bientôt, suffisamment de poissons furent pris et la tribu fut sauvée de la famine. Mais l'acte héroïque avait été un choc trop grand pour la princesse, et lentement elle dépérit. Un prêtre de passage arriva juste à temps pour la bénir avant sa mort. Apprenant son acte courageux, il fit construire aux hommes la petite chapelle en sa mémoire et les invita à rendre grâce à Dieu pour leur survie et à prier pour les récoltes à venir.

Chaque année, à l'Action de Grâce, les Indiens se rendent à la chapelle — *la pratique annuelle de ce pèlerinage témoigne d'un syncrétisme entre la dévotion catholique et la mémoire communautaire ojibwée, forme de résistance culturelle autant que d'accommodation religieuse* —. Et ce n'est peut-être pas une simple coïncidence que, depuis cette première action de grâce, les récoltes de Thunder Bay n'aient jamais failli ni été détruites par quelque fléau que ce soit.